

Knut Hamsun

ENFANTS DE L'ÉPOQUE

Traduit du norvégien par Georges Sautreau

1944

I

Toute la paroisse constituait autrefois une seule propriété, et ce qui est maintenant le « domaine de Segelfoss » n'en était alors que le siège principal. Segelfoss était à cette époque, selon les conditions du Nordland, un « bien » complet, de cinquante vaches, possédant scierie, moulin, tuilerie et maintes lieues(1) de forêt. Sur ce domaine régnait une animation intense : gens de service, métayers, flâneurs, sans compter des bêtes en abondance ; outre le grand troupeau de gros bétail, il y avait des chevaux, des chiens, des chats et des porcs et, le long de la paroi postérieure de la grange, c'était toute une ville pour les poules et les oies.

Le propriétaire était M. Willatz Holmsen, un gros monsieur avare qui avait été domestique ; il avait acheté ferme après ferme dans la paroisse pour un morceau de pain et avait fini par constituer le « bien ». À la fin, il avait aussi une grande entreprise de commerce et de cabotage ; il avait monté la tuilerie, le moulin et la scierie, installations de pure utilité. Le dit M. Willatz Holmsen était Norvégien comme nous sommes Norvégiens, mais il avait un uniforme et parlait danois. Aux sessions de printemps et d'automne il siégeait tout galonné d'or, avec un sabre ; il savait lire, écrire, il était juge, il jugeait selon la loi norvégienne. Sa femme était originaire de partout, de Hollande ou de Holstein, peut-être de Scanie, peut-être d'un conte de fées. Elle aussi avait appris les bonnes manières. On dut construire une large route pour lui permettre d'aller en carrosse à l'église. Ah ! c'étaient des gens riches et ils étaient devenus de plus en plus riches ; il n'y avait pas de doute que M. Willatz Holmsen avait enterré de l'argent, car, figurez-vous, longtemps après sa mort, son fantôme revenait là-bas du côté de la tuilerie.

Mais c'est seulement à son fils, Willatz Holmsen n° 2, que pensent les vieilles gens quand ils se rappellent les histoires du « bien ». Lui était un véritable grand seigneur. Il abandonna l'entreprise de pêche et de cabotage, choses auxquelles il n'entendait rien ou qu'il se refusait à exploiter, mais il construisit sur son domaine une nouvelle maison de maîtres et y mit des colonnes et une tour ; il installa une serre, un bassin aux cygnes dans le parc et une pelouse de jeux pour tous ses gens. Maintenant, le bassin aux cygnes est comblé et la pelouse a été défoncée pour en faire un herbage. Ce fut lui qui fit de Segelfoss une résidence d'une magnificence extrême ; il avait pris une pièce comme galerie de tableaux et une autre pièce rien que pour des livres, du

plancher au plafond. Il y avait des fleurs et de l'argenterie massive sur sa table de salle à manger, et des figures de marbre et de bronze dans ses salons. Quand sa femme, « la gracieuse dame du logis », s'avançait, c'était l'usage que les domestiques se tinssent immobiles et silencieux jusqu'à ce qu'elle eût passé devant eux ; elle possédait personnellement un « bien » en Suède, elle parlait français et avait sa propre camériste.

Monsieur et Madame avaient chacun leur valet, chacun leur cocher, et chacun leur appartement d'habitation à Segelfoss.

C'étaient des gens distingués. Un couple un peu fantastique, avec le nimbe de cette époque.

Les premières années, ils restaient longtemps absents de Segelfoss ; à l'automne ils faisaient leurs dix malles et partaient pour l'étranger avec leurs enfants ; au printemps, ils revenaient avec les enfants et des malles et des effets en plus grand nombre et ils remplissaient peu à peu leur maison de toute cette magnificence. Dans les dernières années, ils séjournaient plus constamment sur le « bien » ; bien loin d'avouer que c'était pour faire des économies, Monsieur laissait entendre que désormais sa femme et lui connaissaient le monde entier et n'avaient plus de goût à voyager.

Il y avait une gouvernante et un précepteur particulier pour les trois enfants, deux filles et un garçon, que l'on faisait instruire en toutes branches de connaissances, et, d'autre part, il y avait toujours sur le domaine le même nombreux personnel.

Chose assez singulière, Monsieur vendit alors quelques bonnes fermes avec une partie de forêt, qui furent détachées du « bien ». Il n'avoua nullement qu'il avait besoin de cet argent, de ces quelques sous, il confessa seulement qu'à mesure qu'il vieillissait, le « bien » devenait trop lourd à administrer pour lui.

De mauvaises langues chuchotaient qu'il avait commencé dans ces dernières années à chercher le trésor enterré par son père, mais c'était méconnaître M. Willatz Holmsen, ce véritable grand seigneur. Il périt dans la montagne, le bon Monsieur, bien tristement, loin de tous les siens, sur une couche de bruyère, entouré seulement des huit hommes qui l'avaient suivi dans cette tournée à l'occasion d'un nouveau barrage pour le moulin. Les huit hommes rentrèrent au domaine, portant son corps sur une civière, et sa femme en reçut une commotion ; elle cria quelque chose en français à sa camériste et s'évanouit, et la camériste accourut avec un flacon de sels. La vieille dame restait seule, ses filles étaient mariées et vivaient dans de grandes villes en Suède, et son fils, le troisième Willatz Holmsen, avait passé quelques années à l'École des Cadets : il devait justement finir ses études ce printemps et venir faire un tour à la maison.

* * *

L’hiver passa, le printemps arriva et le troisième Willatz Holmsen revint à la maison. Les vieilles gens se rappellent bien cet homme quoiqu’il y ait maintenant bien des années qu’il est mort. Ses sœurs héritèrent le « bien » en Suède, lui-même devint propriétaire du « bien » de Segelfoss tel qu’il se comportait. Il ne laissa point d’empreinte grandiose dans sa contrée ; il était fier et taciturne et, bien qu’une fois marié il menât le même grand train que ses parents, il ne brilla pas d’un grand éclat extérieur. Sa carrière était brisée, son père lui avait laissé une énorme dette en banque, sa mère s’était retirée auprès de ses filles en Suède. Elles devinrent toutes Suédoises et ne revinrent jamais au pays. Il restait donc seul. L’estime qu’il pouvait obtenir maintenant, il devait en être le seul artisan. Il n’avait aucune popularité, mais il s’acquit un immense respect ; on l’appelait simplement « le Lieutenant » parce qu’il n’était pas davantage, mais on le saluait comme un général.

C’est de cet homme et de quelques autres personnes que traite ce livre.

Willatz Holmsen III… peut-être n’était-il pas un véritable grand seigneur, peut-être était-il plus grand seigneur qu’aucun autre des maîtres de Segelfoss. Un lieutenant fort ridicule en dehors du service, un seigneur terrien, qui déclinait génialement, sans doute ; ajoutez à cela que dans ses jeunes ans il était emporté et entêté hors de toute mesure, sans doute. Mais le dit lieutenant avait aussi quelques précieuses qualités ; sa capacité fut toujours à la hauteur de son étrangeté, et même au-dessus. Comment le pasteur C.-P. Windfeld l’a-t-il dépeint ? Comme un monsieur ridicule et fou, et là s’arrête sa description. Telle fut la manière dont un petit fonctionnaire comprit une personnalité originale. Le lieutenant était un homme cultivé et si, avec les années, il parvint en philosophe à dominer son emportement, ce ne fut pas un effet de la sénilité mentale, mais seulement de la maturité virile. A-t-il besoin d’une défense ? Peut-être parce qu’il fut vaincu ? C’était la loi. Il était le troisième chaînon dans la richesse et le luxe, avec lui la chaîne était au bout. Du reste, il ne se laissa pas abattre. Un homme d’une telle rigidité reste debout.

Il prit sa femme en Hanovre, une dame qui avait séjourné dans son enfance en Danemark où sa mère avait de la famille. C’était la fille d’un colonel ; elle avait un aspect un peu à part, son visage était fort peu joli, mais son corps était souple et charmant, ce qui lui donnait un grand agrément, ainsi que ses mains, sa voix et en partie aussi son sourire. Comme elle savait le danois depuis son enfance, la langue norvégienne ne lui occasionnait aucune difficulté, et elle pouvait dire tout ce qu’elle voulait.

Elle aimait monter à cheval et chevauchait hardiment, et comme le bruit courait qu'elle était, elle aussi, de noble naissance, on eut du respect pour elle dans cette contrée amie des fables, de sorte que la dame finit par s'y plaire. Elle ne trouvait rien à redire à ce que les bonnes femmes devinssent muettes en sa présence et elle faisait passer ses prières et ses demandes par le canal de la gouvernante, Demoiselle Salvesen.

Les gens ne comprenaient pas pourquoi elle avait épousé le lieutenant ; y avait-il là-dessous une faute de jeunesse ? Impossible. Car, en ce cas, le lieutenant, ce petit Willatz Holmsen, pédantesque et scrupuleux, se serait certainement détourné de cette voie. Non, il y avait à portée de la main une meilleure explication : Madame était venue de chez elle avec un cheval de selle bai, avec ce cheval et rien d'autre, sans coffres ni caisses, sans cargaison de meubles ; elle était peut-être pauvre, elle était venue les mains vides… c'était pour cela qu'elle avait épousé le lieutenant ? C'était une bonne explication.

Cela n'aurait du reste pas nui qu'elle eût apporté un peu de richesse à Segelfoss. Car la décadence commença. Le lieutenant avait beau être assez parcimonieux, tout déclinait lentement, aussi bien lui que le « bien » : il exploitait la ferme et la tuilerie comme auparavant et même beaucoup mieux qu'auparavant, mais les temps étaient changés, cela ne rapportait plus. Il laissa le moulin s'arrêter tout à fait ; le barrage que feu son père avait voulu installer et agrandir avait fini par être emporté par une crue et le lieutenant ne l'avait pas reconstruit. Il faisait venir sa farine de Bergen.

Il passait dans la paroisse pour un original, parce qu'il n'avait pas reconstruit le barrage. Jamais son père n'aurait hésité à le faire.

Il avait néanmoins les bons traits de famille de ses ancêtres, ces grands seigneurs qui avaient été riches et paternels envers leurs domestiques et leurs métayers ; ce troisième Willatz Holmsen, lui aussi, aimait à vivre largement et il était volontiers serviable envers autrui. Quand le bois monta de prix et qu'il commença à en vendre, il prit même comme un petit goût à la bienfaisance.

— J'ai mis tous nos métayers et nos pêcheurs à travailler au bois, dit-il à sa femme. Je leur donne de gros salaires.

Ainsi donc il rendait service et se montrait, lui aussi, riche et paternel. C'était l'hiver et les gens ne gagneraient rien avant le début de la pêche à Lofoten, cela tombait bien pour eux de trouver du travail en forêt.

— Les valets disent que votre père a vendu une partie du « bien » de Segelfoss ? demande Madame.

Le lieutenant répond par une question :

— Oui-da ?

— Qu'il a vendu cinq fermes appartenant à Segelfoss ? Que de grandes étendues de bois furent vendues en même temps ?

— Mon père a eu raison de le faire, répond le lieutenant, il a équarri le « bien », qui devenait trop grand pour lui sur ses vieux jours. Il nous en reste assez.

Sur ce point les époux ne se mirent jamais d'accord ; durant bien des années ils continuèrent à garder chacun leur opinion. Madame avait même écrit à son père, le colonel, à Hanovre, et l'avait mis au courant de l'affaire, et le colonel avait répondu que, vu les prix actuels du bois de charpente, c'était une bévue d'avoir aliéné une partie des bois du domaine.

— Ce n'était pas une bévue ! répliqua le lieutenant. Et sa petite main, qui tenait un bouton de son uniforme, était devenue blanche aux phalanges. Tant il était volontaire, et tant il était entêté.

Oh ! mais Madame, Madame Adelheid, elle était loin d'être sotte, Dieu merci ! Bien qu'elle fût violente et querelleuse, elle aussi, elle était une vraie fille noble allemande, non dépourvue de sens pratique. Elle en donnait maintes preuves dans ses délibérations avec la gouvernante.

* * *

Le lieutenant aussi était un cavalier assidu, il ne se passait pas un jour sans qu'il montât à cheval. Mais, tandis que sa femme courait la campagne, la traîne de sa robe flottant sur l'étrier, le plus souvent avec, en guise d'écuyer, le demi-Lapon Petter sur ses talons, le lieutenant chevauchait la plupart du temps au pas et sans compagnon, ce qui n'avait pas grand lustre. Il portait son uniforme sans épaulettes ni sabre et il avait l'air tout dénudé : il allait la tête un peu penchée en avant, plongé dans ses pensées ou baignant dans le calme. Le fait de tenir sa bouche si délibérément fermée pouvait aussi indiquer de l'orgueil.

Pendant l'été, Madame s'était installée à peindre les ruines du barrage effondré. Justement le lieutenant survint avec de nombreux ouvriers et il faisait une bouche singulièrement pincée, mais c'était par embarras. Il salua et demanda à Madame combien de temps il lui fallait pour terminer son tableau.

Comme si elle pouvait le savoir avant d'avoir commencé ! répondit Madame, froissée. Que venaient faire tous ces gens ? demanda-t-elle.

Reconstruire le barrage.

Pourquoi choisir justement le jour où elle voulait le peindre ?

Le visage du lieutenant se contracta légèrement et il répondit qu'il n'avait vraiment pas le moindre soupçon de sa présence.

Dans sa hâte, Madame avait déjà ramassé tous ses ustensiles de peinture. Subitement elle s'arrêta, se radoucit, un sourire repentant passa sur son visage. L'idée lui était tout à coup venue que son mari avait reçu de l'argent hier pour le premier lot de charpente et que peut-être juste maintenant et non pas avant il avait le moyen de faire ces dépenses.

— Willatz ! dit-elle, conciliante. Et elle insinua qu'elle n'était pas si sotte, si déraisonnable, qu'il devait entreprendre la remise en état du barrage maintenant qu'il avait de l'argent…

Le lieutenant devint rouge d'indignation.

— De l'argent ? dit-il. Vous êtes trop perspicace, vous vous leurrez vous-même. De l'argent ? Bref… je savais que vous étiez venue ici.

Madame laissa tomber la tête :

— Alors, votre première dénégation était fausse ?

— Oui, je… soit… si vous voulez.

Oh ! les rapports entre les époux n'étaient certainement pas tout à fait comme ils auraient dû être, mais on n'entendait pas parler de grands dissentiments ; quant à la scène auprès du barrage du moulin, la faute en était aux circonstances.

Durant plusieurs semaines, le lieutenant vécut en lutte avec lui-même. Il voulait essayer de faire plaisir à sa femme d'une manière quelconque, par un trait grandiose ; il alla chez elle, regarda par la fenêtre et dit avec indifférence :

— Le toit de l'église s'affaisse, à ce que je vois.

— Il n'y a pas là de quoi se réjouir, répondit-elle. Ah ! comme elle était devenue fâcheusement contrariante, dans ces trois derniers mois, elle-même n'y comprenait rien.

— C'est le vent d'ouest de cette nuit qui l'a ébranlé. Vous pourriez mettre quelques-uns de nos gens à le réparer.

— Pourrais-je faire cela ?

— Vous et moi, comme vous voudrez. C'est-à-dire vous. Bref, les gens et l'argent sont à votre disposition.

Il pensait sans doute en finir d'un coup avec l'outrageux soupçon de Madame touchant ses affaires d'argent et montrer sa puissance ; quelle autre intention aurait-il pu avoir ?

— Ce serait une bonne action de votre part, dit-elle.

— De ma part ? protesta-t-il instantanément. Je vous dis…

— Bien, alors, de ma part ! dit-elle, détournant la conversation.

À dire vrai, Madame avait bien souvent eu des craintes pour sa vie dans la petite église caduque. Le lieutenant n'y allait jamais, l'idée ne lui en pouvait venir, il lisait vaguement les humanistes, les encyclopédistes, dans la bibliothèque de son père, c'était là son service divin.

Depuis que sa belle-mère avait quitté Segelfoss, la jeune dame allait seule à l'église, en voiture. Mais, par vent d'ouest, l'église était un dangereux logis. Quand Madame s'y trouvait, elle chantait… elle chantait avec sa grande voix douce, si bien que les autres fidèles se taisaient ; elle le faisait, partie pour s'enhardir contre la caducité du bâtiment, partie parce que le service divin était, somme toute, devenu son seul théâtre maintenant qu'elle vivait si loin du monde.

Madame fut reconnaissante à son mari de la charitable attention dont il gratifiait la chétive maison de Dieu, peut-être aussi éprouva-t-elle un besoin d'épanchement, elle commença à lui raconter quelque chose, à faire allusion à une possibilité… oh ! du reste, c'était tout à fait certain, maintenant elle pouvait le dire…

Il se tourne brusquement vers elle et la regarde. Une agitation se manifeste dans ses yeux, dans tout son corps, c'est de l'étonnement, il a dû mal entendre… une chose incroyable. Comment… après tant d'années de vie commune… avait-il bien entendu ?

Madame hoche la tête et répond que c'est bien la vérité. Et c'est à cause de cela qu'elle était si irritable, l'autre fois près de l'étang du moulin…

— Irritable, vous ? Qu'est-ce que vous osez… ?

— Mon Dieu, non, je veux dire… Mais qu'en pensez-vous, si la chose est exacte ? Je n'ai pas pu le dire plus tôt d'une manière précise, mais maintenant je puis le dire.

— Dieu vous bénisse… c'est-à-dire… hem !… le plus grand événement de ma vie. Adelheid, cela ne me plaisait d'ailleurs pas de voir tomber en ruines le toit de l'église.

— Non ; je vous prie de m'excuser…

— Arrêtez ! vous avez encore l'audace, dans un moment comme celui-ci, une situation… bref…

Il aurait pu s'enfoncer dans le plancher, son trouble le poussa vers la porte, il l'ouvrit et sortit. Il resta absent un long moment ; Madame l'entendit monter à la bibliothèque et circuler là-haut. Puis il revint.

— Pardonnez-moi de ne pouvoir oublier l'église. La question est de savoir si tout le bâtiment… je veux dire : à la prochaine tempête…

c’est un danger de mort. Et de plus, c’est une honte pour nous, pour tout le domaine. Si vous vouliez me laisser ce soin… Je m’entends un peu au dessin ; je pourrais dessiner une nouvelle église et vous pourriez la faire exécuter. Vous avez assez de charpente ; vous avez beaucoup de charpentiers, Severin, Bertel de Sagvika, Ole Johan. Retenez bien mes paroles : au prochain vent d’ouest… au surplus, ce n’est pas digne ; nous ne sommes plus seulement deux, nous serons bientôt plus nombreux. Qu’en pensez-vous ? Je voudrais naturellement prendre égard à l’acoustique, à votre chant, donner libre carrière à votre voix, à travers toute l’église. Si vous voulez me permettre de faire venir du Sud l’aide technique nécessaire pour nos gens…

— Oui, merci, Willatz, si cela vous est possible.

— Possible ? Cela ne me coûte qu’une parole. Permettez-moi d’ailleurs de vous remercier parce que… de… de tout !

C’était l’adversité qui rendait cet homme froid ; or, l’événement en question c’était au contraire quelque chose de nouveau, une chance, une bénédiction. Il y associait une singulière idée de fortune, de gain. Quel rapport pouvait-il y avoir ? Et ses sœurs qu’il n’avait pas vues depuis qu’elles étaient devenues si Suédoises… Et sa mère, qui ne pouvait pas vivre dans la misère et qui était partie, qu’allait-elle dire maintenant ? Elle avait en vérité abandonné, comme un rat, un bateau qui ne sombrait pas.

Le lieutenant remit sa bague à la main droite où était sa place ; il l’avait portée à la gauche durant quelque temps. Le fait de changer sa bague de main devait indiquer qu’il avait beaucoup à penser et voulait se rappeler une chose d’importance. Cela se passait toujours de manière si calme et inaperçue ; personne ne savait pourquoi il faisait cela, mais peut-être lui-même le savait-il.

II

Le lieutenant a pris une singulière habitude, il retire ses bottes et met des pantoufles quand il a affaire au premier étage de la maison. Mais oui, ils n'étaient plus seulement deux, ils étaient déjà quasiment trois ; pouvait-il se permettre de marcher là-haut parmi les humanistes avec des bottes quand les appartements de Madame étaient juste en dessous ? Il y avait deux grands escaliers de pierre à Segelfoss ; depuis les temps les plus reculés, Monsieur et Madame avaient eu chacun leur entrée, maintenant le lieutenant profita de l'occasion pour passer soigneusement en revue l'escalier de Madame, cimenter à neuf tous les joints qui s'étaient ouverts. Quand la gelée vint, il veilla aussi à ce qu'il ne restât pas de glace sur les marches.

Mais il irritait Madame au point de la crisper : « Vous pourriez trouver quelque chose de plus utile, dit-elle, vous avez beaucoup de monde au barrage du moulin. »

— Ils ont de l'ouvrage, répondait-il, ils charrient la pierre et maçonnent, ils ont bientôt fini. Cela me fait penser que l'on s'est servi un jour de l'un de vos chevaux de voiture.

— Pourquoi cela ?

— Sans permission, à mon insu. Et le cheval est tombé boiteux.

— Naturellement.

— Vous ne pouvez donc pas le prendre pour aller à l'église.

Madame avait pensé faire un éclat, mais elle se contint.

— Dommage ! dit-elle simplement. Alors j'irai à pied.

Cette solution ne faisait pas l'affaire du lieutenant. Il avait espéré amener Madame à suspendre ses visites à l'église, au moins jusqu'à ce que tout fût passé… jusqu'après l'événement ; l'église lui paraissait maintenant plus caduque que jamais.

— Vous pourriez prendre un autre cheval, dit-il, à contre-cœur.

— Non, pas d'autre cheval. Non, merci, j'irai à pied.

— Mais d'ailleurs, continua-t-il, vous devriez réfléchir. L'église va crouler un jour, chaque nouvelle tempête la rend moins solide, il pourrait arriver un malheur.

Alors Madame se mit à rire, elle se montra courageuse et lui fit honte :

— Vous êtes si craintif, Willatz, toujours si craintif !

Madame avait sans doute conclu, de différents traits, que son mari n'était pas très courageux, qu'à proprement parler il était un peu lâche, et dans les derniers mois elle n'avait pas pris la peine de dissimuler ce soupçon. Pourquoi chevauchait-il de préférence au pas ? Pourquoi, l'été, évitait-il le pont branlant de la rivière du moulin, s'il lui était possible de traverser à gué ? Il y avait quelque chose là-dessous.

Le lieutenant s'était habitué petit à petit à être soupçonné, sa susceptibilité s'était sans doute émoussée, cela ne semblait pas lui aigrir la vie. Bah ! ce qu'il y avait là-dessous, ce pouvait être que le lieutenant était moins dérangé dans ses pensées quand il chevauchait au pas ; peut-être était-ce avec l'idée de faire baigner son cheval qu'il passait par le gué. Mais il pouvait aussi y avoir autre chose là-dessous : l'homme était peut-être poltron.

* * *

Le lieutenant mit un autre costume et se rendit chez le pasteur. Il y allait pour le bon motif : avertir le pasteur qu'il allait bâtir une nouvelle église. Ses gens avaient abattu les arbres et charrié la pierre, les conducteurs des travaux étaient arrivés du Sud, on pouvait se mettre à l'œuvre.

C'est ce même pasteur, C.-P. Windfeld, qui a écrit plus tard l'histoire de la nouvelle église de Segelfoss. Il décrit le lieutenant tel qu'il apparaissait à cette époque, à l'approche de la quarantaine : maigre, mais trapu, la tête penchée en avant, un long visage rasé avec des yeux gris, un nez aquilin et un fond de barbe bleuâtre. Les cheveux poivre et sel étaient soigneusement partagés par une raie à droite et ramenés en avant vers les oreilles. Ses mains étaient longues et maigres et enfermée dans des gants de peau brute. Son costume consistait en une redingote bleue, une culotte de cheval jaune, et par-dessus le tout un grossier manteau militaire, selon la saison. À part la bague à sa main droite et une chaîne de montre en cheveux tressés avec un coulant d'or, il ne portait aucun bijou.

Le lieutenant frappa et entra sans plus attendre dans le bureau du pasteur. Avant de s'asseoir il essuya la poussière de la chaise avec son mouchoir de batiste jaune. Ah ! ciel ! comme, dans sa morgue, il méprise ce serviteur de Dieu !

— Ma femme a décidé, dit-il… c'est-à-dire… notre église va s'écrouler un de ces jours.

Le pasteur répond quelque chose dans ce genre :

— Oui, malheureusement, l'église s'avère… comme toutes les choses terrestres… sujette à la corruption…

— Sornettes ! dit le lieutenant. Ma femme a donc décidé de gaspiller quelques arbres pour une nouvelle église.

— En vérité, un…

— Laissez-moi parler jusqu'au bout… et elle m'a prié de vous en faire part. Tel est l'objet de ma visite.

— Une grande, une extrême bienfaisance, aussi bien de vous…

— De moi ? Si jamais vous vous permettez de penser que j'ai la moindre part à cette idée, vos jours en cet endroit sont comptés. Vous comprenez !

Le pasteur sait très bien qu'il est en sûreté dans sa cure ; mais devant cet homme emporté, capable de tout casser, il cède, de terreur.

Le lieutenant ne se ressemblait plus ; il s'était levé à demi sur sa chaise et se tenait penché en avant, pâle comme la mort.

Quand il se fut rassis et eut soufflé un moment, il jeta un rouleau de papier sur la table et dit :

— Et voici le croquis, si vous voulez le voir.

Le pasteur déroule le papier et s'écrie, dans sa joie ingénue devant la magnifique petite maison de Dieu :

— Oh ! oh !… tour et clocher !

— Madame l'a approuvé, se contente de répondre le lieutenant en retirant le croquis. Il en déroule un autre : « Voici le plan, si vous voulez le voir… »

Le pasteur comprenait moins bien le plan et il aurait aimé questionner, s'informer. Il se fie à Dieu et dit :

— Mais il faut sans doute que tout cela reçoive l'approbation ?

— Non.

— Les autorités, le ministère… ?

— Non.

Le lieutenant roule à nouveau les papiers et les remet dans sa poche. Puis il dit :

— Si vous écrivez, vous pouvez mentionner que l'église sera transférée au côté nord du cimetière où il n'y pas d'argile, mais de la roche. Madame offre un nouveau terrain.

Le pasteur trouva que c'était là une bonne idée et hocha la tête approbativement.

Le lieutenant se lève :

— Madame a fait venir des techniciens, les travaux commencent

tout de suite.

— Ne dois-je pas, dit le pasteur, aller, au nom de la communauté, remercier Madame de ce don extraordinaire ?

— Quand vous… dit le lieutenant… il s'arrête et jette un regard en arrière par-dessus son épaule sur les bottes du pasteur… quand vous viendrez pour remercier Madame, elle a son entrée particulière, l'escalier sud. Demeurez en paix !

Il monta à cheval et s'en retourna au pas.

Et il était si peu préoccupé de ce qui venait de se passer que tout d'un coup il quitta le chemin en obliquant et alla faire une autre course ; il prit à travers champs et monta par le bois vers le barrage.

Là, le travail tirait à sa fin ; un barrage tout neuf avec une chute plus forte qu'auparavant, en outre, un bon bras de la rivière dérivé vers l'ancien barrage pour y faire passer les troncs flottés provenant des bois du domaine. Le lieutenant avait étudié cette question à fond. Autrefois, il fallait charrier les troncs l'hiver en traîneau, un long bout de chemin jusqu'à la mer ; maintenant que l'ancien barrage avait été emporté, ce qui avait nivelé la chute, les troncs pouvaient passer sans se briser.

Le lieutenant examinait l'œuvre du haut de son cheval.

— Dans deux jours, nous aurons terminé ici, dit-il à ses gens.

— Dans deux jours ? Oui…i ! dirent les gens, en accueillant cet ordre d'un hochement de tête.

* * *

À l'époque où naquit l'enfant, la dame de Segelfoss avait vingt-huit ans, ainsi donc une toute jeune dame, et avec cela, un beau corps, par conséquent elle était comme créée tout exprès pour être mère. Mais le lieutenant, avec son caractère craintif, avait tellement peur qu'il put arriver un malheur, qu'il prit des mesures particulières.

Quelques jours avant Noël, il dit à son valet Martin :

— Tu harnacheras l'attelage gris, les chevaux, l'attelage gris.

— Oui.

— Et tu le conduiras, sans traîneau, à Ura, à la ferme d'Ura, chez le bailli. Tu le mettras à l'écurie et le laisseras là jusqu'à ce que j'aille le chercher.

— Oui.

— Quand ce sera fait, tu reviendras à pied.

— Oui.

— C’est tout…

La veille de Noël, dès le matin, Segelfoss était dans l’attente. Une femme en coiffe noire était arrivée depuis quelques jours, la gouvernante avait causé avec elle, le bruit courait que Madame était très malade.

Plus avant dans la journée, le lieutenant se tient tête nue dans la galerie, entre ses appartements et ceux de Madame et parle avec la femme en coiffe noire :

— Mais, je l’espère, aucun danger immédiat ?

— Non, mais… Non, Dieu merci, mais… Je n’ai pas encore assisté Madame, et la responsabilité…

— Le docteur ? demande le lieutenant.

— Oui. Pourvu que le docteur soit chez lui.

— Il est prévenu. Je puis le ramener ici cette nuit.

Le lieutenant a appelé le valet et il lui donne ordre d’atteler tout de suite l’attelage brun, cependant que lui-même s’habille pour le voyage. Quand tout est prêt, il monte sur le siège et conduit lui-même en passant par derrière les communs pour que Madame, de sa chambre, n’entende pas les clochettes et ne s’inquiète pas.

Il conduit vite, durement, arrive à Ura, change de chevaux, met l’attelage gris au traîneau et repart. Il arrive à la maison du docteur.

Si ce n’avait pas été le lieutenant de Segelfoss, le médecin de district aurait préféré avoir la paix cette nuit.

Il offre de l’eau-de-vie, des rafraîchissements ; la gouvernante arrive et offre du café et des gâteaux ; le lieutenant remercie et répond à toutes les propositions : « C’est seulement le médecin que je viens chercher ce soir ».

Et les voilà installés dans le traîneau. Ils ne parlent guère durant le trajet, ils ne se connaissent presque pas ; le docteur est le médecin de district Ole Riis. À Ura, le lieutenant change à nouveau de chevaux, reprend l’attelage brun qui s’est reposé quelques heures, et ils repartent.

Ils arrivèrent à Segelfoss à deux heures. L’enfant était né.

L’enfant, le quatrième Willatz Holmsen, était né juste aux fêtes de Noël et précisément dans la nuit de Noël. C’était presque surnaturel. Mais la mère était très malade, il y avait sans doute des complications ; le jeune docteur eut l’occasion de montrer son savoir-faire. Il resta à Segelfoss jusqu’après les fêtes de Noël ; on finit par venir le chercher du chef-lieu de la paroisse, sinon il serait peut-être resté plus longtemps. Madame en vint à faire grand cas de lui, une fois

surmontée la terreur que lui inspiraient ses mains velues.

* * *

L'hiver tirait à sa fin, Madame se rétablissait et l'enfant prenait de l'âge de mois en mois, tout marchait à souhait. Naturellement, Madame avait un peu maigri et son nez était devenu très grand, mais elle était trop occupée pour penser à son extérieur. Elle élevait l'enfant et c'était assez, un garçon sans pareil, avec un cri tel qu'une force de la nature, coléreux et insupportable, ah ! si gentil. Et voici les dents qui poussaient.

— Il aurait dû être baptisé dans la nouvelle église, pour que ce soit parfait, mais… Qu'en pensez-vous, Adelheid ?

Madame répond que cette idée lui agrée.

Ah ! comme elle était devenue plus douce, et plus conciliante, vraiment bonne. Quand l'église pourrait-elle être terminée ?

On ne pouvait le dire exactement ; sans doute l'hiver prochain. Le mur était déjà monté, les tuiles étaient prêtes à la tuilerie.

Dès l'apparition du printemps, le travail commença et les semaines passèrent l'une après l'autre, la construction montait, on avait déjà dépassé les fenêtres. Un beau jour, le pasteur arriva en voiture, il avait reçu une lettre comme quoi les autorités voulaient voir les dessins, dit-il.

— Elles veulent voir les dessins, dit le lieutenant. Mais nous, nous en avons besoin.

— On désire que le travail soit suspendu jusqu'à ce que les dessins soient approuvés, dit le pasteur de sa voix la plus onctueuse.

— Vraiment ! dit le lieutenant.

Il avait du respect pour les autorités, son éducation familiale aussi bien que sa formation ultérieure l'avaient habitué à l'obéissance envers ses supérieurs. Mais dans le cas présent, il s'entêta et ne livra pas les dessins.

Quand l'église fut couverte et la tour à moitié construite, le pasteur revint et réclama les dessins au nom des autorités.

Le lieutenant appela son entrepreneur et demanda :

— Avez-vous encore besoin du plan ?

— Non.

— Donnez-le au pasteur.

C'était pure comédie… le plan, pour l'église déjà construite ! Et le pasteur est C.-P. Windfeld et non pas un agneau ; il raconte lui-même

qu'ici la colère le prit. Sans doute il avait en face de lui l'homme dont l'épouse avait fait don d'une nouvelle église à la communauté ; mais l'entêtement du lieutenant Willatz Holmsen allait trop loin.

— Je n'aurai que le plan ? demanda-t-il.

— Nous ne pouvons nous passer de l'autre dessin, répondit le lieutenant. J'y ai inscrit quelques calculs.

Alors le pasteur ouvrit une grande lettre qu'il tenait à la main et dit :

— C'est mon devoir de vous informer que les autorités exigent la cessation immédiate des travaux.

— Vraiment ! dit le lieutenant.

De l'église et de la tour résonnaient sans interruption les coups de marteau et le choc des haches, ils ne s'arrêtèrent pas le moins du monde, et le pasteur dut s'en aller avec le plan.

L'église fut achevée et s'éleva comme une petite merveille à la lisière de la forêt ; mais, avant que l'installation intérieure fût aussi terminée, la plus grande partie de l'hiver était passée. Au premier soleil printanier après Pâques, le lieutenant fit joliment décorer la nouvelle maison de Dieu avec peinture dedans et dehors et mit le nom de sa femme en entrelacs dorés dans le chœur.

L'œuvre était parfaite.

Le lieutenant envoya au pasteur le demi-Lapon Petter avec une lettre annonçant que l'église était terminée : sa femme avait fait bâtir une église avec ses propres matériaux, par ses propres gens, sur son propre terrain, les autorités n'avaient rien à voir avec la propriété personnelle de Madame Holmsen. Maintenant elle faisait don de l'église et du terrain à la communauté ; aux autorités de décider si elles acceptaient ou non. Ci-joint les croquis.

Il attendit une semaine ; il ne vint aucune réponse. Il adressa au pasteur une nouvelle lettre disant que si l'église n'était pas acceptée et consacrée dans le délai de 4 – quatre – semaines (à courir d'aujourd'hui, le lieutenant et sa femme se rendraient à Trondhjem pour y faire baptiser le garçon. En même temps la contribution du domaine de Segelfoss à l'entretien de l'église de l'annexe paroissiale serait réduite au strict minimum légal.

Cette lettre fit son effet. L'évêque Krogh, qui était en tournée pastorale, vint en personne dans la paroisse, accepta l'église, la consacra et baptisa le grand garçon. Celui-ci reçut le nom de Willatz Wilhelm Moritz Von Platz Holmsen.

III

Mais pourquoi celer la vérité… tout était loin d'être comme il convenait entre les époux de Segelfoss. Les dissentiments avaient seulement été étouffés un court moment lors de la naissance de l'enfant ; ils reparurent à mesure que le temps passait, et maintenant ils étaient de nouveau en pleine floraison. Le lieutenant n'aurait-il pas dû, en homme mûr, s'accommoder d'une chose et d'une autre qu'il se refusait à tolérer et dont, au contraire, il faisait de petits incidents ? « Mon fils », disait Madame ; cela blessait Monsieur. « Mon petit Moritz », disait-elle, pour voir jusqu'où elle pouvait aller ; cela blessait Monsieur, et il répondait :

— Il s'appelle Willatz, comme ses ancêtres.

— Oui, mais il s'appelle aussi Moritz.

— Non, presque pas.

Alors Madame riait et disait :

— Mais quand il deviendra plus grand et que je l'appellerai Willatz, il pourra se faire que ce soit le faux Willatz qui vienne ?

— Quand vous… répondit Monsieur ironiquement, quand vous appellerez Willatz, mon homonyme et moi, nous comprendrons certainement à votre intonation, lequel de nous vous voulez dire.

Alors Madame rit et dit :

— Oui, ce n'est pas invraisemblable… Tout à coup je me souviens : vous avez eu la bonté d'adjoindre une aide à la gouvernante, une nouvelle servante, elle vient d'un des chalets de montagne, je crois, elle est jeune et jolie, elle s'appelle Marcilie. Mais elle doit être un peu folle.

— Elle est un peu folle ?

— Pouvez-vous comprendre cela… elle monte et descend votre escalier la nuit.

Pause.

— Elle monte tard le soir et redescend après un moment. Après un bon moment.

Pause.

— Vous ne trouvez sans doute pas cela aussi étonnant que moi ; sinon vous diriez quelque chose.

— Je me tais, répond Monsieur, parce que vous le désirez ainsi. Sinon vous ne m’accableriez pas de la sorte. Vous me rendez muet.

Madame rit aux éclats :

— Je vous rends muet ?

— Presque muet. Cela m’accable d’avoir été si maladroit dans le choix d’une aide de cuisine pour la gouvernante. Ainsi la fille ne fait pas son service ?

Madame ne répond pas, elle réfléchit. Tous deux réfléchissent, tous deux s’arment pour une nouvelle escarmouche. Madame abandonne et demande :

— Désirez-vous me dire encore quelque chose ?

— Non… J’ai frappé chez vous il y a une semaine.

— J’étais occupée, je vous ai prié de m’excuser.

— J’ai frappé à votre porte, il y a trois semaines. J’ai frappé cette année, l’année dernière, je vous ai demandé un entretien, quelques minutes.

— Je vous ai, chaque fois, prié de m’excuser.

Monsieur s’incline, sans bouger de place.

— Et je vous prie de m’excuser ! dit Madame, pour être tout à fait aimable, et elle le regarde.

Monsieur ne la comprend pas bien. Sinon pourquoi reste-t-il là ? Il avait inquiété Madame, elle avait peut-être craint quelque chose, elle a voulu le prévenir, c’est pourquoi elle a dit : « Et je vous prie de m’excuser ! »

Alors Monsieur rit : « Haha ! » fait-il. C’est un son tout extérieur, la bouche s’ouvre, le gosier se contracte, il se produit un rire. Puis Monsieur s’en va, il sort de la maison, traverse la cour, va à l’écurie, prend son cheval et se met en selle.

Sans doute Madame n’a-t-elle plus grand sentiment pour l’homme qui vient de sortir, plus d’excès de tendresse, à ce qu’il semble. C’est incompréhensible, car c’est son mari, et ne doit-on pas aimer son mari ? Il y a une bonne petite place à la fenêtre, c’est là qu’elle se tient et elle regarde jusqu’à ce qu’il se soit éloigné, alors elle paraît tranquille. Il y a une clef à sa porte, elle ne voudrait peut-être pas la perdre pour une clef en or, elle a coutume d’en user, de la tourner, de l’intérieur.

Comme tout est incompréhensible ! Que lui avait-il fait ? Était-ce la vie commune en général qui lui répugnait, l’habitude, l’impudicité ? Peut-être ses longues mains, son haleine ?

Elle va à son secrétaire et elle écrit : ce sont des considérations, des notes, c'est un journal. Ses mains manient avec tendresse les feuillets et la plume. Çà et là elle insère des mots norvégiens dans son allemand ; c'est une mauvaise habitude et elle s'en irrite, mais ne gâte pas son livre par des corrections. Ce sont sans doute de petites choses quotidiennes qu'elle note, des bagatelles, comme une semblable fille de colonel peut en inventer ; mais cela l'intéresse peut-être parfois de feuilleter en arrière, de relire et de rappeler en son âme un écho ancien.

Là-dessus elle retourne à sa place à la fenêtre et regarde si quelqu'un descend la pente, si quelqu'un peut avoir fait demi-tour… puis elle va en fredonnant à son petit piano Mozart et fond dessus pour ainsi dire.

Elle fond sur la joie.

N'était-ce pas elle qui avait quitté une maison noble dans la grande ville de Hanovre pour venir s'enterrer vivante ici à Segelfoss ? C'est à elle que le malheureux roi aveugle a dit une fois, quand elle était jeune fille : « J'entends à votre voix combien vous êtes charmante, mon enfant ! » Sa voix, mais oui, grande et douce, somptueuse… elle chante les mélodies de sa patrie, elle chante à pleine poitrine. Dieu l'assiste, il y a dans cette voix des sonorités de gong, le piano s'y marie en sourdine, elle rejette la nuque en arrière, son dos oscille…

Tout à coup, elle s'interrompt et se hâte, à travers deux pièces, vers la chambre d'enfant, vers son garçon…

Cette scène se répétait souvent à mesure que le temps passait. À part les domestiques à la cuisine, il n'y avait personne dans toute la maison qui ouvrît les portes et prêtât l'oreille à son chant, Madame en était certaine ; elle n'était avec son mari que pendant les repas et elle n'avait aucune relation non plus avec les voisins. Le vieux propriétaire terrien Coldevin et sa femme avaient encore conservé le souvenir de Segelfoss, du temps des maîtres précédents ; ils venaient en bateau à voile de leur grande île, une fois par an, et restaient une semaine. C'était presque toute sa fréquentation. Et puis, Madame Adelheid recevait ses lettres d'Allemagne et ses journaux allemands ; mais il n'y avait là aucune voix vivante.

* * *

Et le lieutenant faisait sa promenade à cheval posément, son long tour quotidien. Il avait des métayers et des journaliers, de la montagne à la plage ; il descendait jusque vers les pêcheurs au bord de la mer et, du haut de son cheval, il regardait leur travail, leurs maisons et leurs filles. Le lieutenant était loin d'être sans cœur ; parfois il aidait une fille à entrer en service au domaine, parfois il envoyait des pommes de

terre et du lard à une famille dans la gêne.

Il se penche de côté sur sa selle et frappe à une fenêtre avec sa cravache. C'est chez le pêcheur Lars Manuelsen. L'homme vient jusque dans la porte et salue ; c'est plein de visages derrière lui, et tout au fond la femme qui pose une main sur sa poitrine comme pour se cacher derrière.

— Pêches-tu en ce moment ? demande le lieutenant.

L'homme secoue humblement la tête :

— Vous pouvez croire qu'il n'y a pas moyen d'attraper bête qui vive.

— J'ai besoin de quelques hommes à la rivière. Tu peux prendre une couple d'autres hommes avec toi et mettre le barrage en état.

— Bon. Alors vous allez déjà vider les estacades ? La rivière est en forte crue ?

— Donc, nous commençons lundi prochain… Qu'est-ce que c'est que ce grand garçon qui se tient là ?

— Lui ? C'est mon fils. Tu ne salues pas, Lars ?… Il s'appelle Lars. Il a été confirmé l'année dernière et il était le deuxième au catéchisme, ce n'est donc pas la tête qui lui manque. Mais à quoi ça sert-il ?

— Et celle-là, c'est ta fille ? Qu'as-tu besoin d'une grande fille à la maison ? Pourquoi diable as-tu tant de grandes personnes chez toi ?

— Ils ne trouvent pas à s'en aller. Où iraient-ils ? Et où prendraient-ils des nippes pour se montrer devant le monde ?

— Balivernes ! dit le lieutenant… C'est Lars qu'il s'appelle ?

— Le gars, oui. Il est la punition de mes péchés, il n'est bon qu'à lire. Dieu lui a donné de bonnes grandes mains, mais il n'en fait rien et ne gagne rien.

— As-tu envie d'étudier ? demande le lieutenant.

— Tu ne réponds pas, Lars ? crie le père, menaçant.

Lars se tortillait et ricanait avec embarras, sans pouvoir sortir un mot convenable.

Le lieutenant demande :

— Ce sont tes enfants, tous ceux-là ? Le petit aussi ?

— Oui, ça va de soi, répond Lars. Cinq ans à l'automne dernier. Il s'appelle Julius.

Tout à coup le lieutenant dit :

— Elle, là, elle peut venir en service au domaine. Comment s'appelle-t-elle ?

— Daverdana.

— Daverdana ?

— Il faut aller t'attifer un peu, Daverdana, au lieu de rester là, comme ça.

— Est-ce que je peux voir tes mains ? dit le lieutenant d'un ton bref.

Daverdana a rougi jusqu'à la racine de ses cheveux roux, mais elle montre ingénument ses mains.

— Sais-tu lire ?

— Alors, tu ne peux pas ouvrir la bouche ? menace le père aussitôt. Elle court à travers un livre exactement comme un renne, répond-il pour elle. Numéro 3 au catéchisme.

— Non, numéro 14, dit le gosse Lars qui a fini par retrouver sa langue.

— Numéro 3, dit le père. Tu le sais bien toi-même, Daverdana.

Le lieutenant hoche la tête.

— Fais-toi coudre quelques vêtements et monte au domaine. Je paierai les vêtements. Viens de dimanche en huit. Fais-moi voir tes mains encore une fois. Bon, lave-les bien… Daverdana ?

— Oui, Daverdana, dit le père.

Le lieutenant tourne son cheval et dit :

— Donc, nous piquons les troncs de flottage lundi prochain.

Puis il repartit à cheval, un peu voûté, un peu étriqué dans son uniforme râpé, mais ferme et maigre et « arabe », comme s'il était prêt à franchir d'un bond toute résistance.

Sans doute il vendait du bois ; on en donnait un bon prix ; il débitait des madriers et des planches dans sa propre scierie et l'argent foisonnait ? Pourquoi cela n'irait-il pas ? La terre ne rapportait rien, non, une grande culture n'était bonne qu'à vous ruiner quand on n'avait pas de capitaux. Mais, quand on avait des capitaux, alors ! Et la tuilerie…, il perdait de moins en moins dessus, parce qu'elle tenait. Le moulin filait de l'or, un petit fil d'or ténu, le moulin faisait ses frais, plus que ses frais, si l'on tenait compte de la mouture qu'il exécutait pour les tenanciers, sans aucune rémunération. Cela irait !

Si seulement il n'y avait pas eu la construction de cette église. C'était une affaire coûteuse. Une année avait suivi l'autre depuis qu'elle était bâtie, cependant le lieutenant en avait encore de temps à autre un dur rappel. Mais la charpente et la forêt, c'était une immense bénédiction du ciel.

* * *

Le lieutenant rentre à la maison. Il y a quelque chose qui tinte, tinte, qu'est-ce ? Klingeling ! Madame joue avec son fils dans la cour ; elle le conduit comme un cheval. Il a une clochette à son cou, elle le conduit avec des rênes. C'est terriblement amusant, tous deux rient et courent. À l'arrivée du lieutenant, le jeu s'arrête et le gamin commence à pleurnicher. Ces pleurs fendent le cœur de son père ; mais quand la mère dit : « Ne pleure pas, petit Moritz ! » la bouche du lieutenant se pince aussitôt ; il reste là sur son cheval, sans mot dire. En employant ce nom de Moritz, Madame voulait sans doute faire sentir au lieutenant qu'elle était de meilleure famille que lui ; noblesse, Moritz von Platz.

— Hem ! dit le lieutenant. Cette clochette… enlevez-la lui !

— C'est seulement pour jouer, répond Madame.

— On n'accroche pas une clochette au cou d'un Willatz Holmsen, même pour jouer.

— Comme vous y allez ! dit Madame. Quand je le permets, vous pouvez à plus forte raison… Viens, petit Moritz, rentrons.

Bon, voilà qu'ils s'étaient mis déjà à jouer du piano là-dedans. Madame apprenait à son fils à lire, à jouer du piano et à être pour elle une perpétuelle source de joie ; parfois aussi ils dessinaient avec des crayons de couleur, parfois ils chantaient de petites mélodies ; l'enfant avait des facilités pour tout. Oh ! somme toute, il était un don du ciel dans la maison, ce petit Willatz en jaquette de velours bleu et en col brodé rabattu sur les épaules.

Quand le lieutenant vint se mettre à table, il régnait de nouveau une paisible affabilité et une politesse exquise. Et pendant ces heures pacifiques le petit Willatz n'était plus Moritz ; tant s'en fallait. La mère, ou bien évitait de l'appeler par son nom ou bien l'appelait carrément Willatz, comme elle le devait. Et, reconnaissant de cet esprit de conciliation, le lieutenant ne criait pas non plus sans cesse « Willatz » par-ci, « Willatz » par-là. « Mon ami », disait-il, « mon garçon », disait-il de préférence, en évitant de prononcer son nom.

Mais le lieutenant n'en abandonnait nullement la partie pour cela. Il éliminait le nom de Moritz chaque fois que par hasard il l'entendait dire aux servantes ou à la gouvernante.

— Pardon, Demoiselle, disait-il, de qui parlez-vous ? Qui est Moritz ici au domaine ? Est-ce mon fils Willatz Holmsen que vous voulez dire ?

— Excusez, répondait-elle, Madame a… parfois Madame dit : Moritz.

— C’est simplement un lapsus de la part de Madame. Aucun de nous ne veut que l’enfant ait un sobriquet.

Là-dessus, le lieutenant hoche la tête et s’en va.

— À propos, Demoiselle, dit-il en se retournant, Lars de Sagvika a sa maison pleine de grands enfants qui ne font rien. Une de ses filles viendra vous demander si vous pouvez l’employer au lieu et place de Marcilie.

— Est-ce que Marcilie doit partir ?

— Je l’ai compris ainsi.

— Ah ! et il en vient une nouvelle ?

— Son père a trop de monde à nourrir, dit le lieutenant.

Il soupçonne peut-être la gouvernante d’avoir sa petite idée au sujet de cette conversation, aussi ajoute-t-il sur-le-champ :

— Il y a aussi un grand fils qui n’est bon qu’à lire. Je l’enverrai à Tromsö.

Ainsi le bon Lars Manuelsen serait en tout cas joliment allégé de ses charges ! Le lieutenant avait déjà eu la même idée là-bas à Sagvika, mais il s’était retenu ; maintenant la parole était dite, le gamin Lars entrerait au séminaire de Tromsö. Rien que des dépenses de tous les côtés. Comment donc s’appelait la fille ? Daverdana ? comme la merveilleuse jeune fille du conte. Des cheveux roux, de longues mains.

Quand le lieutenant traverse la cour, il aperçoit quelque chose à ses pieds. Il marche toujours la tête baissée, il regarde la terre, aussi voit-il tout sur son chemin.

— Quel est l’étranger qui est venu ici ? demande-t-il à un des valets.

— Un étranger ? Non.

— Il y a là-bas un cigare à moitié fumé.

— Alors ce doit être le docteur qui l’a jeté là, dit un autre des valets.

— Oui, ça doit être ça, dit à son tour le premier.

Le lieutenant s’en va. Ainsi, le docteur est venu ici ce matin ! Comme Madame pouvait être oublieuse, durant tout le dîner elle n’avait pas soufflé mot de la visite du docteur. Le lieutenant eut envie de retourner vers Madame et de lui dire : « Est-ce que le docteur est venu ici ? Que voulait-il ? » Tout à coup une idée lui vint : Comme c’était drôle à entendre, il n’était pas venu d’étranger, mais le docteur était venu. Le docteur n’était-il donc pas un étranger à Segelfoss ?

Au repas du soir, le petit Willatz raconta que le docteur l’avait levé très haut vers le plafond, plus haut que le lustre.

— Le docteur ? demande le père.

Madame répond aussitôt :

— Le docteur était dans la paroisse et nous l’avons fait venir ici ce matin.

— Qui est malade ?

— Marcilie.

— Je n’en savais rien.

— Elle s’est enrhumée. Le docteur a dit que c’était sérieux.

— Je n’en savais rien, se contente de répondre le lieutenant.

— Je ne voulais pas le dire. Ce n’était rien d’intéressant à vous raconter.

Le lieutenant sourit.

— Vous vouliez m’épargner ?

Mais, puisqu’il prend la chose de cette façon et ne veut pas voir sa délicatesse, Madame est blessée et dit :

— Oui, je voulais vous épargner. La servante Marcilie n’a certainement pas eu à se louer de ses promenades nocturnes dans les escaliers.

Pause.

— La servante Marcilie aurait bien surmonté cela sans docteur, dit le lieutenant. Il est vrai qu’alors vous n’auriez pas pu faire de démonstration.

— Démonstration… moi ? si vous saviez comme tout m’est indifférent, en dehors de mon petit Moritz. Grand bien vous fasse.

Madame se leva de table.

IV

Il vint un bateau à cabine, un huit-rames blanc, avec quatre rameurs. Comme c'était une belle et chaude journée de printemps, les quatre hommes ramaient en manches de chemise, mais celui qu'ils conduisaient se tenait sans doute dans la cabine, car il était invisible. Le bateau accosta un peu haut dans l'embouchure de la rivière, près de la tuilerie.

De la cabine sortit un grand et gros homme en pelisse, et en grand équipement ; ce n'était pas le docteur, ni le vieux Coldevin, le bateau non plus n'était pas connu et devait appartenir à un port plus éloigné. L'homme descendit du bateau, dit quelques mots à l'équipage et commença à remonter la rivière. Deux des rameurs l'accompagnaient.

Tout le long du chemin il y avait devant toutes les maisons des gens qui s'usaient les yeux sur cette apparition insolite. Le grand monsieur parut attraper chaud, il enleva sa pelisse et la donna à porter à ses gens ; il avait un postérieur si gros que les pans de sa redingote s'ouvraient à chaque pas qu'il faisait ; il ne marchait pas vite, il s'arrêtait souvent et se tenait la poitrine. Ils continuèrent à marcher et finirent par disparaître là-haut dans la forêt.

Maintenant les gens du pays descendaient au huit-rames pour s'informer, entre autres Lars Manuelsen, et une foule d'enfants des chaumières le suivirent un bout de chemin. Les rameurs se doutaient bien de ce que voulaient ces visiteurs et ils prirent leurs dispositions en conséquence ; ils se considéraient comme des personnages importants, détenteurs d'un secret.

« Paix ! » dit Lars Manuelsen, encore qu'à vrai dire c'eût été aux autres de saluer les premiers, attendu qu'ils étaient venus en pays étranger.

— Paix ! répondent-ils, sans plus.

— C'est un fameux temps !

— Il faisait chaud à ramer.

— C'est un magnifique huit-rames, dit Lars, est-il à vous ?

Les hommes crachent et se mettent en position.

— Nous n'avons pas cette veine-là, répondent-ils.

— D'où êtes-vous ?

Une pause, lourde de signification. Les enfants tendent l'oreille.

— Nous sommes de là-bas, de l'extrême Nord.

— Je m'en doutais ! dit Lars, en hochant la tête.

Il approche plus près du bateau et le regarde, mais il ne le connaît pas ; sur les rames et l'écope il n'y a que des initiales.

Maintenant les rameurs trouvent sans doute que cela traîne un peu ; leur attitude a dû effrayer ces indigènes ; s'ils allaient se retirer et les laisser cuire dans leur jus avec leur secret ! L'un d'eux dit :

— Non, nous n'avons pas la veine que le bateau soit à nous.

— Non, malheureusement, confirme l'autre.

Et désormais ce sont surtout les deux rameurs qui parlent, si bien que Lars n'a pas besoin de questionner davantage, les voilà partis à jacasser à qui mieux mieux.

— Nous sommes seulement loués pour le voyage.

— Ah. Qui est-ce donc que vous conduisez ? demande Lars.

Pause. Hem. Non, ce serait trop facile !

— Celui qui possède le bateau, répond l'un.

L'autre, qui était comme sur des charbons ardents, ajoute :

— Oui, il a acheté le bateau rien que pour ce voyage.

— Il a sorti les espèces et il l'a payé, sonnant et trébuchant, rien que pour ce voyage.

Les rameurs regardaient Lars Manuelsen. Les enfants regardaient les rameurs et tendaient l'oreille.

Mais Lars se contente de faire cette remarque :

— Alors, ce devait être un voyage de la plus haute nécessité.

Il a déjà demandé qui était l'étranger et il n'a pas reçu de réponse, il s'en tient là, ça viendra bien.

— En ce qui concerne le voyage, je ne peux rien en dire, répond l'un des rameurs.

— Il est maintenant en train de remonter la rivière, déclare l'autre.

Pause. Lars regarde le bateau longuement, parle de choses indifférentes : du printemps, du hareng à Langö, d'une galéasse de l'extrême Nord que la tempête a drossée ici telle et telle année. Même qu'elle appartenait au marchand Henriksen de Utvær.

De la tête les hommes font signe qu'ils connaissent le marchand Henriksen.

— Ce ne serait pas lui que vous conduisez, des fois ? demande Lars.

— Non.

Lars parut se lasser. Il cracha, mit les mains derrière son dos et resta un moment tranquille. Tout à coup il dit, en faisant mine de partir :

— Oui, c'est un fameux huit-rames, si seulement il était à moi. Ah ! je crois que je vous dérange.

Les hommes deviennent attentifs.

— Tu ne nous déranges pas, répond l'un.

— Non, bien loin de là, répond l'autre, à son tour.

Ils font ce calcul sans doute très juste que, s'ils ne révèlent pas eux-mêmes le secret, les deux autres gars qui sont là-haut le long de la rivière pourraient bien s'en charger d'ici peu. Alors l'un des étrangers demande :

— Oui, vous n'avez sans doute pas connaissance ici dans votre *destrict* qui c'est que nous conduisons ?

— Non, répond Lars, en faisant de grands yeux.

Les enfants aussi font de grands yeux.

— Non, ça se comprend, dit l'autre étranger, intervenant à son tour… Il avait l'air d'être sur des charbons ardents… Mais ça vous étonnera de l'entendre, ajoute-t-il.

La curiosité de Lars touchait à son comble. L'embêtant c'était du reste que son voisin Bertel de Sagvika avait trouvé l'attente trop longue et descendait à son tour, en chaloupant, à travers champs.

— Alors, ce n'est pas le préfet ? demanda Lars.

— Non, répondirent les hommes.

— Mais je comprends que c'est un potentat, du moment qu'il est si gros ?

— Oui, répondirent les hommes, c'est un gros bonnet.

Lars attendit un peu, puis l'envie le prit de s'en aller. Car Bertel arrivait et il ne daignait pas partager le secret avec lui.

— Demeurez en paix ! dit Lars.

— Et pourtant il n'est rien de plus que notre propre concitoyen, je peux bien le dire, continua un des étrangers.

L'autre étranger intervint de nouveau :

— Notre camarade d'enfance, je peux dire.

— Bah ! dit Lars.

— Oui, nous pouvons bien le dire. Oui, il n'est pas précisément de notre *destrict*, mais… il y a une couple de paroisses entre nous… Mais

nous connaissons plusieurs de ses parents. Il a été trente ans parti.

L'autre étranger se sent distancé, il veut rattraper le premier et frappe un grand coup :

— Il est parti du pays tout enfant, il a été dans tous les pays étrangers, il est allé en Australie et il est allé en Amérique. Et puis il s'est marié et il a eu une grande affaire. Et puis il a trouvé de l'or.

Désormais les deux rameurs rivalisent et chacun surveille avec envie les paroles de l'autre.

— Oui, oui, te voilà parti à l'étourdie, Jon », dit l'un d'eux, mécontent, et, reprenant son camarade : « mais il a été aussi en Chine ».

— Ah ! où n'a-t-il pas été ! répond l'autre. Et quand il est resté plusieurs jours sur la quille d'un bateau chaviré… je ne me rappelle plus dans quel pays c'était.

— C'était quand il naviguait, c'était dans son enfance. Mais c'est de maintenant que je parle, des dernières années. C'était dans un pays inconnu. Mais, au Mexique, c'est de là qu'il a eu sa femme.

— Oui, crois-tu que je ne le sache pas ?

— Comment s'appelle-t-il ? demande Lars Manuelsen.

— Il s'appelle…

— Holmengraa ! répond l'autre, vif comme l'éclair.

— C'est lui, Tobias, qui est parti du pays, se hâte d'expliquer l'autre. N'as-tu pas entendu parler d'un gosse qui a émigré et qui est devenu roi ?

Le secret était lâché !

Lars Manuelsen essaie de rattraper son souffle, les yeux fixes. Comment n'aurait-il pas entendu parler de Tobias, ce gosse de pêcheurs d'un petit îlot(2) gris là-bas, dans l'extrême Nord, lui qui était parti du pays il y a un âge d'homme, qui était devenu un grand roi quelque part, qui avait été élevé aux honneurs par Dieu et les hommes, et n'était jamais revenu ! Et voilà qu'il était là !

Les enfants aussi avaient entendu raconter cette légende, et ils restaient là, bouche bée, à écouter les hommes.

— Le Tobias ! dit Lars Manuelsen. Et son père aussi devait s'appeler Tobias, à ce que j'ai entendu dire ?

— Oui, son père s'appelait Tobias. Du reste, lui-même se donne seulement le nom de Holmengraa.

— Miracle ! dit Lars.

Il jette un regard vers Bertel, qui s'est rapproché d'une manière inquiétante. Lars a encore le temps de poser les questions les plus importantes et les rameurs répondent à tour de rôle.

— Alors il est marié ? Est-ce qu'il a sa femme avec lui ?

— Non, elle n'est pas avec lui. Elle est restée en pays étranger.

— Oui, elle est restée dans l'étranger et l'exotique.

— Elle doit être une fine Madame, alors ? Qu'est-ce qu'elle s'appelle ?

— Ça, je ne pourrais pas le dire, mais elle est…

— Elle est morte, dit l'autre homme, pour en finir.

— Ah ! grand Dieu ! elle est morte. N'a-t-il pas d'enfants ?

— Il a deux enfants, ils sont petits, un garçon et une fille.

— Tu ne peux tout même pas dire qu'ils sont si petits, Jon, car la fille, elle a pas mal d'années.

— Oui, oui, mais, le garçon, il est petit. C'est ça que je dis.

Voici Bertel. Lars réussit à demander, au dernier moment :

— Où a-t-il ses enfants ? Comment s'appellent-ils ? Qu'est-ce qu'il fait le long de la rivière ?

— Il m'a dit qu'il voulait seulement jeter un coup d'œil.

— C'est ça aussi qu'il m'a dit.

— C'était grandiose comme il était habillé, dit Lars.

Les hommes secouèrent la tête, subjugués.

— Oui, il a de la fourrure et du velours.

— Il dit qu'il gèle dans notre pays et qu'il ne peut plus se réchauffer.

Bertel ne salue pas et se met seulement à écouter.

— Qui c'est-il dont vous parlez ? demande-t-il.

Les rameurs ne lui répondent pas, mais continuent à s'adresser à Lars, et à parler de la richesse du roi, de ses billets de banque quand il a payé le bateau, de son portefeuille. Et Lars Manuelsen dit : « Miracle ! »

— Êtes-vous de conduite avec quelqu'un ? demande Bertel.

Les rameurs le toisent, crachent et répondent que oui, ils conduisent quelqu'un. Sur quoi ils se tournent de nouveau vers Lars, et s'expliquent sur le riche Monsieur.

Alors Bertel s'adresse à Lars et demande :

— De qui est-ce que vous parlez ?

Mais Lars n'a pas le temps, pas l'ombre de temps, il n'entend pas la question de Bertel et dit tout à coup :

— Ah ! je pense que maintenant je vous ai dérangés assez longtemps.

Sur quoi il s'en va.

Et maintenant c'est au tour de Bertel à recevoir la révélation du secret. Ah ! comme il est curieux et comme les deux gars du bateau le retournent sur le gril !

* * *

Quelques heures après c'était noir de monde en bas autour du blanc huit-rames, tous guettaient le moment pour entrevoir le roi de conte de fées quand il retournerait à bord. Les femmes s'étaient même attifées et avaient mis des fichus ; Daverdana montrait ses cheveux roux indomptés ; elle était grande et jeune, un roi pouvait bien la regarder.

Mais ils en furent tous pour leurs frais.

Quand les trois voyageurs revinrent de la chute d'eau, les deux rameurs descendirent bien au bateau avec la pelisse, mais le Monsieur lui-même quitta le chemin et se dirigea vers le domaine, vers Segelfoss, vers la maison du lieutenant. Cet homme n'avait guère l'air fantastique, il portait des vêtements neufs et une grosse chaîne d'or au cou, à part cela, il était comme un autre homme ordinaire, avec un visage pâle et anguleux, toute sa barbe, un nez droit et une foule de rides autour des yeux. Il pouvait être dans la quarantaine. À la main droite il portait une petite bague en or ordinaire. Il avait tous ses cheveux. Son embonpoint consistait à vrai dire uniquement en une panse épaisse et malsaine, ses cuisses et ses mollets étaient grêles.

Une fois arrivé dans la cour, il jeta un regard autour de soi et prit le parti de passer par derrière, par la cuisine, bien qu'il y eût deux grands escaliers de pierre sur le devant de la maison. Il salua une servante qu'il rencontra, demanda si M. Holmsen était chez lui et remit sa carte.

Le lieutenant sortit et resta un moment immobile. L'étranger s'inclina et dit :

— Je ne sais pas si vous me permettez de vous dire bonjour. Je ne trouverais pas extraordinaire que vous disiez : non.

Ceci était vraiment très modeste, l'homme avait aussi pris le parti de rester debout devant les fenêtres de la cuisine.

— Monsieur Holmengraa ?

— Tobias Holmengraa. J'étais du Nordland autrefois.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit le lieutenant.

— Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de vous et des vôtres, dit l'homme, de votre père et de vos ancêtres, du domaine de Segelfoss. Et j'ai voulu y venir une fois et voir l'endroit. J'ai remonté la rivière.

— Ne voulez-vous pas entrer ? dit le lieutenant, et il lui tendit enfin la main.

Ils entrèrent dans les appartements du lieutenant et prirent place.

Cet étranger, Holmengraa, avait sans doute résolu d'être modeste et humble dans cette maison distinguée, et il se tut longtemps et finit par dire :

— Je suis en train de penser à l'endroit où je me trouve. Dans mon enfance, Segelfoss était le plus grand endroit dont nous entendions parler, dans le Nordland ; j'étais loin de rêver qu'il me serait donné un jour d'être assis dans ce salon.

Le lieutenant répondit :

— Vous rêviez certainement des rêves bien autrement grands… et vous les avez réalisés.

— Oh ! oui, oh ! oui, dit Holmengraa, pensif.

— À la différence de nous autres qui sommes restés chez nous sur notre lopin de terre.

— J'ai réalisé, entre autres choses, de gâcher ma santé.

— Ah ! votre santé n'est pas très bonne ?

— Ma fois non. Et j'ai été dans maintes contrées pour essayer de la retrouver, mais…

L'homme plaisait au lieutenant et en même temps lui en imposait. Pendant longtemps il avait entendu parler de ce héros fabuleux, sa renommée s'était infiltrée jusque dans les appartements de Segelfoss, et voilà qu'il était là tout aussi naturel et ordinaire que quiconque pouvait l'être, tel était le roi Tobias.

Le lieutenant sonna.

— Et si vous essayiez de nouveau de vivre ici dans votre pays ? demanda-t-il.

— J'y ai pensé.

— Au moins durant quelque temps ?

La gouvernante entra.

— Que puis-je vous offrir ? demanda le lieutenant.

Holmengraa remercia : il prendrait volontiers un verre de lait.

— Rien d'autre ?

— Non, merci, un verre de lait.

On apporta le lait.

— Oui, je voudrais essayer de vivre au pays, continua Holmengraa, mais je demeure au Mexique et j'ai là différentes choses. Ce n'est pas grand, mais si je dois m'absenter cela risque de devenir encore plus petit.

— Des affaires ?

— Quelques petites ou moyennes entreprises, quelques propriétés rurales, un moulin, une scierie, des choses dans ce genre-là.

— Vous ne pouvez pas vendre ?

— C'est trop bon pour être vendu… Ma femme est morte, mais j'ai deux enfants et cela assurait notre vie là-bas.

— Mais il faut conserver la santé.

— La regagner. C'est certain. Mais je m'étais fait à mon travail là-bas, j'avais pris les affaires toutes petites et je les ai largement développées.

Le lieutenant se leva et alla à la fenêtre. Avait-il remarqué quelque chose d'insolite là dehors ? Avait-il vu tous les gens qui avaient afflué au débarcadère ? Il demeura un instant immobile… peut-être que M. Holmengraa le surveillait, peut-être que non. Le lieutenant vit tous ses métayers et journaliers en pleine fainéantise là-bas vers le huit-rames blanc, un gros paquet long circulait parmi eux. C'était la pelisse que l'on se passait de main en main. Il se retourna et demanda, en fermant presque les yeux :

— C'est sans doute votre huit-rames qui est là-bas ?

Holmengraa se leva et regarda dehors :

— Oui… Oh ! quelle vue d'ici, la mer et des grands bois, des champs et des prés. Et puis la rivière. Et puis l'église là-bas.

Cela sonnait un peu faux dans la bouche de cet étranger et semblait dit pour complaire au propriétaire. Le roi Tobias ne paraissait pas être un grand connaisseur de vues : ce qu'on pouvait voir des fenêtres ce n'était guère que la mer et des îlots dénudés.

Petit Willatz vint annoncer que le dîner était prêt.

— Je vous en prie, dit le lieutenant, en ouvrant la porte à son invité.

Dans la salle à manger, M. Holmengraa fut présenté à Madame. Elle fut étonnée et intriguée. Sans doute n'avait-elle pas été bercée depuis son enfance par le récit des aventures de cet homme, mais elle avait

entendu parler de lui pendant plusieurs années ; en outre, la gouvernante venait de lui rafraîchir la mémoire et l'avait préparée.

Elle se montra aimable et bonne maîtresse de maison. M. Holmengraa était revenu en Norvège pour se fortifier, lui dit le lieutenant. Sa santé avait souffert dans ces derniers temps.

Il s'agirait alors de savoir s'ils pourraient lui offrir ce qui lui convenait, dit Madame. Peut-être suivait-il un régime ?

Holmengraa ne suivait pas de régime. Oh ! il était loin d'être si malade, simplement surmené, cela s'arrangerait sans doute.

— Vous venez de là-bas, du grand vaste monde, M. Holmengraa, dit Madame.

Il répondit avec un regard sur la table :

— Je suis venu aujourd'hui dans le grand monde, Madame. Je suis dans la salle de Segelfoss.

Cela n'était pas si mal trouvé ; il y avait sur la table de l'argenterie, des fleurs et du vin ; il y avait du poisson et du gibier de plume et maintes friandises. En vérité, pour une fois, les Holmsen avaient à leur table un étranger qui avait du savoir-vivre ; Madame ne fut pas moins charmée de ses manières que son mari ne semblait l'avoir été. Il parla de plusieurs choses d'une façon intéressante et il savait aussi prendre les enfants ; de temps à autre il parvint même à intéresser Petit Willatz.

— Comment trouvez-vous les choses dans votre pays après une si longue absence ? demanda Madame. Trente ans, me suis-je laissé dire ?

— C'est très étrange pour moi, répondit-il. Je me promène sur l'îlot et je reconnais les pierres et le sable sur la grève et j'entends le grondement de la mer. Quoique tout mon monde soit loin d'ici maintenant – les uns sont morts et le dernier survivant est parti – il ne me semble pas, chose assez singulière, qu'il y ait si longtemps que nous étions tous réunis ici.

— J'ai eu la même impression quand je suis retournée dans la maison de mon père à Hanovre, il y a quelques années, dit Madame : qu'il ne s'était pas écoulé un long temps depuis que j'y vivais, mais seulement un court moment.

— Était-ce quand j'étais avec toi ? demanda Petit Willatz.

— Oui. Malheureusement nous n'y retournerons plus.

Le lieutenant, les mains sur ses genoux, manie et remanie quelque chose ; il change sa bague de main et la met à la gauche.

— Je ne me rappelle pas si c'était amusant là-bas, dit Petit Willatz.

— Chut ! Non, mon ami, tu étais petit alors. Tu ne te rappelles pas

que tu as eu la permission d'emprunter le sabre d'honneur de grand-père ?

— Non.

— Le père de Madame est officier ? demande Holmengraa.

— Colonel. Arrêté au grade de colonel. Tout est arrêté maintenant chez nous.

— J'ai lu la nouvelle du grand bouleversement en Hanovre, dit Holmengraa. Je n'y suis jamais allé. C'est un riche et beau pays.

— Oui, un riche et beau pays.

— Et le père de Madame a pris sa retraite ?

— Il n'était pas vieux, et il s'était distingué. Colonel Moritz von Platz. Mais il était de ceux qui se sentaient cependant trop vieux pour entrer au… comment dirais-je… au service de l'étranger.

Le lieutenant demanda :

— Mais ce que vous avez vu maintenant de la Norvège vous donne-t-il l'impression d'un progrès, ou d'un recul, M. Holmengraa ?

— Progrès. Incontestablement progrès. Tous les pays sont en progrès. Les gens habitent dans des maisons plus grandes, ils ont plus de têtes de bétail, ils vivent mieux. La population aussi a augmenté. Je n'ai d'ailleurs pas encore vu grand'chose du pays, j'ai obtenu d'un vapeur anglais qu'il me mette dans le port de Trondhjem. Et, de Trondhjem vers le Nord, j'ai trouvé une occasion sur un caboteur. Oui, statistiquement, le pays est en voie de progrès.

— Statistiquement ?

— Je veux dire d'après le poids et la mesure, la population accrue a nécessité un peu plus de soin dans la culture du sol. Si cela a autrement changé le naturel des hommes et les a rendu plus capables, je n'en sais rien.

— Le contraire serait fâcheux.

— C'est ici dans le Nord que le progrès me paraît le moindre. Ici ont grandi de nouveaux hommes, mais ils ressemblent si extraordinairement aux anciens, ils vont les mains dans les poches, ils sont Nordlandais.

— Oui, ils vont les mains dans les poches, dit Madame à son tour.

Holmengraa sourit à une idée, à un souvenir, et il raconta :

— Quand je voulus louer un bateau pour mes petites excursions, il me fut impossible d'en trouver un. On m'indiqua le marchand Henriksen à Utvær, il avait un huit-rames à cabine qui ne servait jamais, mais il ne voulait pas le louer. « Voulez-vous vendre le

bateau ? » demandai-je. Il prit cela pour une plaisanterie et répondit que oui, s'il recevait en échange deux cents thalers, alors… Alors j'ai acheté le bateau.

Madame sourit, le lieutenant sourit. Holmengraa continua :

— Quand il me fallut des hommes pour me conduire, il me fut impossible d'en trouver. Ils étaient là, dans la boutique de Henriksen, ou flânaient sur son quai, mais il n'y avait pas de vent, et ramer, ça, ils ne le voulaient pas. J'ai reconnu mon monde.

— Ne vous étiez-vous pas fait connaître ? demande le lieutenant.

— J'avais fait quelques allusions, plus même qu'il n'était nécessaire, à ce qu'il me semblait ; mais ils ne me croyaient sans doute pas. Alors j'ai dit carrément qu'ils pouvaient bien conduire une vieille connaissance de l'îlot, je m'appelais Tobias, s'ils se souvenaient de moi. Mais ils me regardaient du haut en bas et ne me croyaient qu'à demi. Je reconnaissais mon monde. Je rentrai chez moi, je m'enroulai toute une série d'écharpes autour du ventre pour me faire gros, je mis d'autres vêtements et m'accrochai cette chaîne au cou. Car je savais que s'il est quelque chose qui en impose au Nordlandais, c'est l'embonpoint, de riches habits et le clinquant. Le temps était très chaud et je ne voyais pas comment je pourrais m'en tirer, mais je mis encore ma pelisse par-dessus. Quand je revins dans cet accoutrement, ils me regardèrent avec d'autres yeux et j'eus mon équipage.

Ici toute la tablée éclata de rire. C'était aussi un bon tour.

— Et vous croyez vraiment que c'est le changement dans votre habillement qui vous a procuré votre équipage ?

— J'en suis convaincu, Madame. Ces gens avaient, des années durant, entendu de grandes histoires sur mon compte, que j'étais devenu si puissant, que j'étais devenu si riche, que j'étais presque roi, ne devais-je pas, alors, avoir l'air gros et riche ? Du moment que je venais en pelisse, avec une chaîne d'or, j'étais vraiment le Tobias de l'îlot, on me reconnaissait. On a affaire à des enfants, les Nordlandais sont des enfants.

— Mais les gens ont dû faire grand cas de vous quand ils ont bien compris qui vous étiez !

— Ce ne fut rien moins qu'agréable pour moi. Il vint des gens de tous les côtés, ils voulaient me voir, ils venaient avec des seaux de fer-blanc et avec des sacs, ils demandaient de l'argent et des souvenirs, tous avaient des requêtes à présenter. Certains se souvenaient de moi, enfant, tous connaissaient ma sœur qui demeurait naguère dans l'îlot, la plupart étaient en famille avec elle et par conséquent aussi avec moi. Une bonne femme voulait avoir un secours pour un enterrement, un

homme désirait du bois pour bâtir une étable ; un gamin vint avec son père, le gamin avait volé, et c'était pour que je le fasse acquitter…

— Mais je n'ai jamais…

— Ah ! Madame peut croire que ce furent pour moi des jours occupés. Cependant, je finis par réussir à tempérer cette folie, le bruit courut que je ne donnais pas des sommes si énormes, que je ne m'étais pas muni de plus qu'environ un million dans mon portefeuille et que je devais par conséquent me restreindre un peu jusqu'à ce que le montant de ma fortune proprement dite arrivât ; elle était en route, elle remplissait cinquante caisses et chaque caisse avait quatre serrures. Bref, j'étais dans mon vieux pays, non pas le pays du travail et de l'activité, mais le pays des contes de fées. Je me reconnaissais.

Le lieutenant avait écouté attentivement et poliment, il avait, aux dernières paroles, jeté les yeux à plusieurs reprises sur la grosse chaîne de cou de Holmengraa. Ne l'avait-il pas remarquée auparavant ? Ou bien en était-il venu à douter qu'elle fût en or ?

— Alors, nous avons fini… ? dit-il, et il se leva.

Madame était de bonne humeur et elle accompagna les Messieurs dans le jardin d'hiver. On apporta le café ; de nouveau la vieille et coûteuse argenterie scintilla aux yeux de l'étranger, et la liqueur était authentique. Des fenêtres, on avait la même vue que de la salle à manger.

Petit Willatz cria : « Venez voir, tous les gens là-bas, près de la mer ! »

Madame alla à la fenêtre.

— Quelle foule de gens, dit-elle, qu'y a-t-il donc ? Et elle ne saisit pas l'avertissement que mit son mari dans le ton de sa réponse : « Ils écarquillent les yeux devant le huit-rames de M. Holmengraa ! » Madame trouvait cela amusant, elle rit : « Seigneur ! ils regardent votre bateau, M. Holmengraa, ils vous attendent. Oh ! vous allez avoir une belle réception, là-bas ! »

Holmengraa, souriant et secouant la tête, alla se mettre auprès de Madame, et regarda dehors, lui aussi. Mais il ne dit pas un mot des gens ni de la réception ; il admira de nouveau la vue, la rivière qui descendait en écumant, le paysage. Il se tourna vers le lieutenant et exprima le souhait vertigineux de posséder un peu de ce terrain, ici-même.

Le lieutenant ne voyait pas d'inconvénient à ce que Madame entendît un peu parler de la magnificence de Segelfoss, mais il se garda bien de souligner les paroles de son hôte.

— Trouvez-vous que ce soit si grandiose ici ? dit Madame.

— Oh ! oui. Oh ! oui. J'ai fait un tour jusqu'à la chute, dit Holmengraa, une jolie chute, un tour délassant. C'était comme si mon mal se dissipait.

— Il faut que vous demeuriez ici ! s'écria Madame, il faut absolument bâtir et demeurer ici ! Et vous retrouverez la santé !

Holmengraa dit :

— Si Monsieur le lieutenant veut me vendre du terrain.

Et tous regardèrent le lieutenant ; un léger étonnement passa sur ses traits d'Arabe, il baissa la tête et réfléchit.

— Vous vous entendrez certainement là-dessus, dit Madame.

Le lieutenant remarqua en souriant :

— Ma femme fait une exception pour vous, Monsieur Holmengraa, sinon elle est toujours très opposée à ce que l'on cède si peu que ce soit du bien de Segelfoss.

— Oui, du bois. C'est une autre affaire, objecta Madame. C'est aussi ce que dit mon père. Et vous êtes sans doute le seul à ne pas déplorer que votre père… qu'il ait été détaché du domaine, des fermes avec du bois, ajouta-t-elle.

Elle avait visé trop haut.

— Moi, je ne déplore pas ces ventes, répondit le lieutenant.

Pause. Madame rectifia les cheveux de Petit Willatz et lui chuchota quelques mots.

— Non, je ne voulais pas parler du bois – Holmengraa balançait la tête d'un air accablé – cela ne m'est pas venu à l'idée. Mais un terrain, quelque part, où vous voudriez, un peu de terre le long de la rivière, en amont…

Cela ne paraissait pas si bête. On était en présence d'un homme malade qui exprimait un désir raisonnable, peut-être aussi cela ferait-il de l'argent, cela ne tomberait pas si mal à propos. Mais pourquoi Madame était-elle présente ? Pourquoi ne se retirait-elle pas ? Croyait-elle qu'il vendait des terrains parce qu'il y était contraint ?

— Je ne veux naturellement pas m'opposer à votre tentative de rétablir votre santé ici, dit le lieutenant. Si telle est votre intention.

— Je dois dire que l'idée m'en est venue tout à l'heure, en redescendant le long de la rivière, dit Holmengraa. L'air balsamique des sapins était si bon et si fort, je respirais tout autrement. Cela pourrait valoir la peine d'être essayé, ai-je pensé. Et puis c'était aussi quelque peu tentant, pour un homme du petit îlot gris, d'avoir une chaumière à Segelfoss, ajouta-t-il, avec un sourire modeste.

Le lieutenant remarqua sans doute les mots et l'expression ; il demanda :

— N'y a-t-il pas des bois de sapins au Mexique ?

Et M. Holmengraa répondit sans hésitation :

— Si. Mais pas où je demeure.

Il n'y eut pas de conclusion ferme. Quand M. Holmengraa eut fini son café, il prit congé au bout d'un moment et remercia de la plus gentille manière de cette bonne journée.

— Revenez bientôt ? dit Madame.

Le lieutenant fit seller son cheval et accompagna M. Holmengraa sur la route, il voulait faire une promenade.

La foule des gens là-bas près de la mer avait fidèlement attendu le roi Tobias jusqu'à maintenant ; mais au moment qu'il arrivait enfin, ils se défilèrent dans les champs ; d'abord un, puis plusieurs, et finalement tous, et chacun s'en fut à son ouvrage. C'était stupide, absurde, c'était gaspiller tout le temps de cette interminable attente. Comment cela pouvait-il se faire ? Les bons métayers et journaliers n'avaient pas compté que le lieutenant accompagnerait Holmengraa ; et le voilà qui venait à cheval, comme de coutume, tandis que le roi Tobias allait simplement à pied et, d'autre part, la pelisse n'était plus là, on l'avait portée au bateau. En ce temps-là, le lieutenant Willatz Holmsen était un homme contre lequel on se fût bien gardé de manifester, on ne restait pas sur son chemin à faire comme si de rien n'était quand il arrivait, le grand seigneur né.

— C'est là-haut que j'aurais pensé, de l'autre côté de la rivière, dit Holmengraa, en indiquant du doigt.

— Que voulez-vous dire ? Ah ! le terrain. Oui, cela pourrait s'arranger, le cas échéant.

— Je vous remercie. Cela vaut la peine d'essayer. Et pour ce qui est du prix, je laisserai l'affaire entièrement à votre appréciation.

Ils marchèrent de compagnie encore un bout de chemin, puis Holmengraa dut s'écarter pour descendre à la mer. Il ôta son chapeau et remercia de tout cœur de cette bonne journée. Les Messieurs se séparèrent.

Mais tandis que le lieutenant continuait sa promenade à cheval, il pensait : Était-ce là tout, était-ce là tout le conte de fées ! Un homme malade qui voulait avoir un terrain pour y bâtir une chaumière, une hutte peut-être, n'importe quoi ! Mais un homme ordinaire et modeste, il ne faisait pas une impression rébarbative. Ses manières à table étaient extrêmement convenables.

V

Le lieutenant avait bien raison, la servante Marcilie n'avait pas besoin d'un docteur. C'étaient seulement les autres qui avaient fait toute une histoire de son indisposition et l'avaient mise au lit. Le lendemain elle était de nouveau sur pied, elle fit le ménage dans l'appartement du lieutenant, aida à laver la vaisselle, mit des bougies dans les lustres et les candélabres par toute la maison, battit les tapis, surveilla les poêles… Le pas de Marcilie glissait de la cave au grenier dans tout l'appartement du Nord. Et, ma foi, le soir elle monta de nouveau l'escalier du lieutenant.

Le lieutenant est étendu sur un canapé et fume.

Marcilie fait la révérence, c'était sans doute Monsieur qui le lui avait appris ; c'est joli à voir, et il lui répond par un signe de tête affable. Marcilie sait ce qu'elle a à faire ; elle s'avance vers Monsieur et reste debout devant lui. Cela aussi est joli. Une jeune fille est une jeune fille, elle touche à une chose et elle la rend souple et jolie, elle vous regarde et elle ne regarde pas en vain, son regard agit sur vous. C'est toujours ainsi qu'agit un regard de jeune fille.

Marcilie prend le livre sur la table.

— Mais, tu es peut-être trop mal pour lire ce soir, dit le lieutenant, en se levant.

— Oh ! non, répond Marcilie, pleine d'entrain.

Elle va à sa place habituelle sous certaine applique à deux bougies et s'y assied. Puis elle commence à lire ; elle est un peu rouge et timide au début, mais par la suite cela va de mieux en mieux. Aux mots difficiles, elle plisse le front et fait effort ; quand elle a lu bien et facilement un morceau assez long, son visage redevient clair et calme. Monsieur s'est de nouveau renversé en arrière, peut-être pour se donner l'illusion d'être un vrai pacha. Il est étendu de telle sorte qu'il peut suivre l'expression changeante de la servante et cela paraît l'amuser ; quand Marcilie fronce les sourcils, il peut lui arriver par moments de froncer les sourcils en même temps qu'elle. Ce petit moment de lecture, un soir sur deux, ce n'est pas pour apprendre à lire à Marcilie qu'il l'a institué, il ne la reprend pas une seule fois, sans doute trouve-t-il que c'est inutile ; mais il remarque bien qu'elle lit de mieux en mieux, peut-être s'exerce-t-elle toute seule dans les intervalles. Le lieutenant a institué l'heure de lecture uniquement pour son propre plaisir. Quel pacha ! quel égoïste !

Il doit avoir dépassé l’âge où l’on peut compter sur l’amabilité féminine pour ses beaux yeux ; mais comme il n’en peut trouver ailleurs dans sa maison et qu’il ne peut non plus s’en passer tout à fait, il en achète un soir sur deux à sa servante, sa domestique. Ce doit être cela. On s’arrange comme on peut.

« Les mœurs des Trausiens ressemblent par ailleurs à celles des autres Thraces, lit Marcilie dans une traduction d’Hérodote, excepté en ce qui concerne les enfants nouveau-nés et les morts. Notamment, lorsqu’un enfant vient au monde, les parents réunis à cette occasion énumèrent tous les malheurs auxquels est soumise la nature humaine et se lamentent sur le triste sort qui attend nécessairement le nouveau-né dans la vie. Par contre, lorsque quelqu’un meurt, ils manifestent leur joie en le mettant en terre et se réjouissent de ce qu’il a le bonheur d’être délivré de si nombreuses vicissitudes. »

Elle lit ensuite que les autres Thraces ont pour habitude de vendre leurs enfants sous la condition qu’ils ne restent pas dans le pays. Ils ne surveillent pas leurs filles, mais par contre tiennent très sévèrement leurs épouses, les surveillent de près et les achètent très cher à leurs parents. Ils se font tatouer des signes et des marques, et cela est chez eux la preuve d’une naissance noble ; celui qui n’en porte pas est tenu pour être de basse extraction. À leurs yeux, rien n’est aussi beau que l’oisiveté, rien n’est si honorable que la guerre et le pillage, et rien si méprisable que l’agriculture. Ceci constitue leurs coutumes les plus remarquables…

Le temps passe, Marcilie lit diligemment, le lieutenant est heureux. De temps à autre, il jette un regard dans la chambre, une grande glace pend au mur opposé, c’est peut-être la nuque de la jeune fille qu’il veut voir, peut-être est-ce là ce qui amuse le pacha. Ou peut-être est-ce autre chose ? Lui est-il apparu que toute cette situation – Hérodote et cette fille en train de lire – est comique et le rend lui-même ridicule ? Pas le moins du monde. Ce qu’il avait inventé lui-même n’était pas ridicule. Cette idée ne pouvait lui venir. Il est heureux, ses yeux regardent tantôt ici, tantôt là, et il les cligne avec calme et affabilité.

Dans cette pièce, il a rassemblé beaucoup des babioles que Petit Willatz a abandonnées à mesure qu’il grandissait, il y a là sa première paire de minuscules souliers de maroquin, un pantin d’étoffe, des hochets, des billes, des bobines, des pommes de pin. On a réservé une place sur le mur à un alphabet de carton, comme s’il eût été un coûteux tableau. Tout cela sous les yeux et une jeune fille pour lui faire la lecture à haute voix, un homme de son âge pouvait aisément s’en contenter… Ou bien ?

Le pacha se lève et Marcilie ferme le livre, sans doute un peu de changement ne déplaît-il pas au pacha. Marcilie remet le livre à sa

place et sort un échiquier, plus exactement un damier, avec des pions. Était-ce là quelque chose pour un Willatz Holmsen ? Puis ils se mettent à jouer.

Mais voici que la servante Marcilie devient encore plus timide. Le lieutenant est si extraordinairement entraîné, il joue son coup sans grande réflexion et tandis qu'il attend le coup de Marcilie, il la regarde. Certains soirs qu'ils ont joué et qu'il est arrivé à Marcilie de lever les yeux sur lui, elle a rencontré les siens. Était-ce là quelque chose pour un Willatz Holmsen ?

Ils jouent quelques parties et il la laisse gagner. Que la vie de son imagination doit être curieuse et mesquine durant cette occupation ! « Si tu joues comme cela, je vais gagner ! » dit-il. Elle tressaille et veut rectifier le coup, leurs mains se touchent, leurs haleines se mêlent ; ils finissent la partie, mais le lieutenant doit être un peu fou, il pousse des gémissements. Il laisse tomber quelques pions et Marcilie se baisse pour les ramasser, maintenant… maintenant la table pourrait culbuter, tant le visage du lieutenant est absurdement arabe.

— Merci, c'est assez ! dit-il en se levant.

Marcilie range le damier et le remet en place, elle va vers la porte et fait la révérence.

— Oui, oui, dit le lieutenant. Hem ! Et demain quand Daverdana viendra, dis-lui ce qu'elle a à faire.

— Oui.

— Amène-la ici, montre-lui et apprends-lui.

— Oui.

— C'est tout.

Ce fut la dernière soirée avec Marcilie.

Maintes fois, les servantes de la cuisine s'étaient amusées entre elles de ces soirées de lecture dans la chambre du lieutenant.

— Que diable font-ils là-dedans ? dit la gouvernante. N'est-ce pas une *rareté* que leur manière ?

Oh ! cette gouvernante, elle est elle-même si pleine de *rareté* et quand elle dit quelque chose de hardi, elle fait une bouche de travers par pure envie de rire. Elle est de l'Ouest, elle a « plus » de vingt ans et s'appelle : Demoiselle Kristine Salvesen. Mais Dieu garde la gouvernante si un beau jour le lieutenant entend ses hardiesses !

— Crois-tu qu'ils restent assis à se regarder ? dit-elle.

— Marcilie dit qu'elle lit tout haut dans un livre, répond une des femmes de chambre.

— Elle lit ?

— C'est ce qu'elle dit.

La gouvernante fait sa bouche de travers et déclare :

— Oui, ils lisent. Ils épellent et puis ils conjuguent !

— Hohoho ! Toutes les servantes se tordent de rire en mettant la main devant leur bouche.

* * *

Comme c'est un soir d'été, et qu'il y a du soleil, le lieutenant sort encore un moment ; il se promène, il marche et regarde. Comme il est homme d'ordre à l'extrême, il regarde non seulement ses fenêtres, mais aussi les fenêtres de Madame… elles sont ouvertes, on entend un faible bruit de voix à l'intérieur ; Madame cause avec quelqu'un. Vu que le lieutenant est homme d'ordre à l'extrême, Madame pourrait bien causer plus bas avec le docteur.

— Mais la servante est de nouveau debout ? dit-elle.

Et le docteur répond :

— De nouveau debout ? Alors je dois avoir un peu exagéré le danger, Madame. Pour avoir l'occasion de revenir aujourd'hui.

Le lieutenant descend dans le jardin. Il y a là un jet d'eau que son père a installé ; il monte dans les airs et se tient comme une lame d'acier arquée dans le soleil. Le lieutenant parcourt des yeux le grand jardin, les champs, regarde jusqu'à la mer. Il y a à l'embarcadère un bateau étranger avec son équipage, ce doit être le bateau du docteur. Le fjord brille, lourd et calme, tout est tranquille comme avant l'orage ; très loin là-bas vers les montagnes, il y a un nuage sombre, il est violet, il a une large bordure d'or. On dirait qu'il va retourner sa doublure dorée.

Le lieutenant va jusqu'au mur du jardin, il entend des pas derrière lui, mais ne se retourne pas. Comme il est homme d'ordre à l'extrême, il ferme la porte du jardin et retire la clef.

— Ohé ! crie-t-on derrière lui. Ne fermez pas, Monsieur le lieutenant, un moment…

On ne crie pas : Ohé ! à un Willatz Holmsen. Le lieutenant se retourne lentement.

— Excusez, Monsieur le lieutenant, j'ai été voir la malade, la servante, dit le docteur. Comme le lieutenant se contente de regarder sans répondre, le docteur enlève son chapeau et salue : « Bonsoir ! Cela a été vite passé, le malaise de la servante », dit-il.

— Oui, elle est de nouveau debout, elle est guérie, répond le

lieutenant.

— Oui.

— Oui.

Ils se regardent. Le lieutenant esquisse un sourire.

— Excusez, dit le docteur, pourriez-vous m'ouvrir la porte ? » Comme le lieutenant ne fait pas mine d'ouvrir, le docteur demande, moitié plaisant, moitié anxieux : « Ou bien dois-je sauter le mur ? »

— Oh ! seulement si cela ne vous dérange en rien.

— Me dérange…

— Car, au cas contraire, c'est moi qui vous jetterai par-dessus.

Le lieutenant ne se contenait plus, il serrait la grosse clef si fort que ses phalanges en devenaient blanches. Le docteur regarda le mur de bas en haut, puis de haut en bas, puis jeta un dernier regard affolé sur le lieutenant et fit quelques rapides courbettes. C'était un soir si tranquille, c'était un si beau temps pour grimper par-dessus un mur.

Un peu plus tard, quand le lieutenant s'est calmé et rentre à la maison, Madame vient à sa rencontre sur le seuil. Il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle fût là, il salua. S'il vous plaît ! elle pouvait voir un homme qui avait souri à la servante Marcilie pour la dernière fois ! Il avait un air de supériorité affable.

Madame se méprit et dit :

— Je vous ai attendu, mais vous étiez sorti. Vous vous promenez.

Il répondit :

— Vous n'avez pas l'habitude de m'attendre le soir, c'est bien insolite. M'avez-vous vraiment attendu à une heure si tardive ? S'il vous plaît, ne voulez-vous pas rentrer ?

Ils rentrèrent.

— Je vous ai attendu pour vous demander qu'est-ce que c'est que cet idiot de docteur que vous m'avez procuré.

— Le docteur ? Moi, je ne le connais pas. Il est médecin du district, il a été votre docteur pendant dix ans.

— Pendant dix ans. Mais plus maintenant.

— Pourquoi cela ? Moi, je ne le connais pas, mais vous, vous devez le connaître ? Ole Riis… il n'y a peut-être pas grand'chose à dire de lui personnellement ; mais sa sœur Charlotte, qui a épousé le magnat Rodvanyi en Hongrie, a eu une destinée extraordinaire. Ne vous a-t-il pas raconté, à vous aussi, l'histoire de sa sœur ?

— Vous ne dites que des paroles en l'air.

— Je ne dis que ce que je sais. Ce petit personnage ignorant et prétentieux ne m'a pas occupé davantage.

— Si, vous ne dites que des paroles en l'air, Willatz. J'aurais pu vous demander quelque chose, vous faire une prière, mais en y réfléchissant…

Qu'est-ce qui prenait à Madame Adelheid ? Elle était si surexcitée, tout à coup elle mit les bras au cou de son mari et dit :

— Oh ! pourquoi êtes-vous ainsi ? Je vous demande pardon !

À son grand étonnement, le lieutenant ne répondait plus à sa tendresse, il restait là, roide, et détournait la tête.

Elle lâcha prise, chancela de côté et prit une chaise.

Elle ne comprenait sans doute rien de tout cela, elle ne comprenait pas qu'elle avait causé un dommage irréparable entre eux, que la patience de son mari était usée et qu'une volonté concentrée en avait pris la place.

Elle sentait seulement son humiliation.

— Alors, pourquoi êtes-vous entré ? dit-elle.

— Pour entendre ce que vous aviez à dire, répondit-il. Exclusivement pour cela.

Ah ! maintenant c'était lui qui avait le dessus et il en profitait. Elle le sentit et répondit :

— Je n'ai pas autre chose à dire.

— Cela ne peut pas être votre pensée ?

— Voulez-vous savoir ce que j'avais à dire ? demanda-t-elle, en se levant brusquement. Le docteur… je voulais vous prier de dire à ce rustre que nous n'aurons plus jamais besoin de ses services. Maintenant, vous le savez.

— Hem ! dit le lieutenant.

— Mais vous ne vous souciez sans doute pas de le lui dire.

— Je ne saurais, répondit le mari, sur un ton de supériorité intolérable, je ne saurais m'imaginer une mission plus agréable.

Mais, irritée de ce ton, Madame s'écria :

— Vous ne le ferez pas, non, vous ne le ferez sûrement pas.

— Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je vous connais, continue-t-elle, déchaînée, quand vous montez à cheval, vous allez de préférence au pas. Vous ne risquez pas votre personne. C'est une de vos particularités. Mais, à votre gré. Et bonne nuit.

Quand elle fut à la porte, le lieutenant trouva encore assez de maîtrise sur soi-même pour dire, avec malice :

— Il y a quelques jours, à table, vous avez laissé entendre que vous pourriez avoir envie d'aller faire un tour au foyer familial. Il n'y a aucun obstacle de mon côté, en tout cas, l'argent sera à votre disposition… Maintenant comme auparavant.

Pause.

— Bien. Merci.

Mais cette proposition de son mari troubla beaucoup Madame et elle sortit de la chambre, courbée en avant, à longs pas pressés, pour se retirer dans la solitude avant qu'un sanglot éclatât.

Quant au lieutenant, il passa de nouveau sa bague à sa main droite.

VI

Petit Willatz est devenu grand et long, il est très fort en chant et en piano, mais écervelé et volontaire ; on n'en vient plus à bout aussi facilement qu'autrefois, et il se soustrait à l'école de sa mère.

Son père a depuis longtemps déjà ruminé son cas ; un précepteur comme lui-même en avait eu un dans son enfance, un Mentor lesté de quelques vagues connaissances scolaires et rien de plus, il n'y pensait qu'avec terreur. Et puis, ce maître d'école d'une quelconque paroisse du voisinage circulerait dans les appartements de Segelfoss, il mangerait à table et ferait partie de la maison ; s'il faisait la classe pendant la journée, il continuerait ses études la nuit pour devenir pasteur ou avocat. Le lieutenant connaissait cette engeance, il ne pouvait pas causer avec de pareilles gens, leur manière de raisonner était différente, ils n'avaient pas d'idées innées, ils avaient seulement acquis des connaissances scolaires.

Le lieutenant avait pensé à l'Angleterre, c'était le pays qui convenait à son fils, la vraie école, le pays cher. Si seulement il avait eu les moyens de l'envoyer là ! Les moyens ? N'avait-il pas déjà envoyé ce grand flandrin de Lars Manuelsen à Tromsö, où il l'entretenait, et son propre fils devrait languir à la maison ! En outre, il ne pouvait pas rester tellement en arrière du vieux Coldevin qui avait autrefois envoyé son fils à l'école de Saint-Cyr ?

Le lieutenant rumine et rumine.

Mais Petit Willatz, lui, ne rumine pas. Depuis un an, il a pris l'habitude de jouer avec le gosse du voisin, Julius, le second fils de Lars Manuelsen et tous deux passent ensemble des jours bénis. Petit Willatz a même entraîné Julius avec lui dans sa chambre, par l'escalier de derrière, et lui a montré toutes sortes de choses, et ils ont peint ensemble avec des couleurs d'aquarelle. Pour Willatz, Julius était nouveau et singulier au delà de toute mesure, en outre, Julius s'était acquis un ample respect par ses mains et ses pieds beaucoup plus grands, car ils avaient tout de suite fait des comparaisons.

Devant le lit de Willatz il y avait un bout de tapis… « Fais attention, tu marches sur le drap », dit Julius. « Oui ! » dit Willatz, étonné. Mais quand cela se reproduisit et que Willatz de nouveau marcha sur le tapis, Julius ramassa le tapis, le secoua et le posa sur le lit « Pourquoi fais-tu ça ? » dit Willatz. « Ah ! non, il ne faut pas le malmener et marcher dessus », dit Julius.

Les deux camarades s'étaient fameusement barbouillés avec les couleurs et quand Willatz alla se laver le visage et les mains à l'eau froide, Julius resta à le considérer avec pitié. « Ne vas-tu pas te laver ? » dit Willatz. « Non, il faut nous dépêcher, dit Julius, parce que maintenant la mer monte. »

Julius était mal à l'aise et il pria Willatz de descendre l'escalier sans bruit ; même s'ils ne rencontraient personne d'autre, ils pourraient rencontrer Daverdana et, chez leurs parents, Daverdana avait, en vérité, calotté son frère plus d'une fois. Sur la proposition de Julius, Willatz doit descendre le premier, et si tout est tranquille, il doit toussoter en bas dans la galerie. Willatz descend. Julius revient dans la chambre et prend une balle de caoutchouc qu'il a distinguée tout à l'heure entre toutes les autres choses ; il pense sans doute qu'ils auront l'occasion de se servir de la balle là-bas. Maintenant voici que Willatz toussote et Julius se glisse en bas de l'escalier.

Ils allèrent à la plage et trouvèrent des étoiles de mer, des coquillages et des algues. Et ils bâtirent une maison de pierre et une étable sur la grève, et ils firent rentrer le troupeau à l'étable. Le troupeau, c'étaient des coquillages de toutes sortes. Les vaches étaient peintes, les unes de taches, les autres de rayures, la peinture, c'était de la brique pilée avec de la salive. Ah ! grand Dieu, quelle ardeur ils y mettaient, bien que tous deux fussent déjà de grands garçons.

Puis Julius eut faim et voulut aller chez lui. Mais allaient-ils être forcés de se séparer, juste au moment où c'était le plus amusant ? Willatz tremblait en pensant qu'il avait oublié l'heure du dîner à la maison ; comment aussi pouvait-il se la rappeler quand il n'avait pas le moindre soupçon de faim ? Maintenant, il fallait que ça craque ou que ça casse, il accompagna Julius chez lui.

— Alors, les étrangers sont en promenade ? dit la mère de Julius ; tâche de trouver moyen de t'asseoir, Willatz. Viens chercher à manger, Julius. Où avez-vous été ?

— J'ai été chez Willatz, répond Julius.

— Chez Willatz ? Oh ! tu n'es pas entré chez lui, que je sache ?

— Je ne suis pas entré ? Nous nous sommes assis et nous avons peint des dessins. Demande seulement à Willatz lui-même !

— Grandiose ! dit la mère, et elle est fière comme une dame. Sa fille Daverdana était déjà servante à Segelfoss, et voilà que Julius aussi était entré dans la maison.

Julius manipule avec adresse du hareng aux pommes de terre, sans couteau et sans fourchette, son assiette est carrée et en bois ; comme tout cela était extraordinaire ! Willatz commence subitement à sentir

une faim énorme.

— Cela paraît être du bon hareng aux pommes de terre que vous avez là, dit-il.

— Oh ! il n’y a pas à se plaindre ; mais, ma foi, il aurait fallu en avoir assez ! répond la bonne femme. Ah ! si j’avais quelque chose à donner au Willatz ! Pourrais-tu manger une tartine de pain d’orge au cumin, crois-tu ? Oh ! non, il ne faut pas compter là-dessus.

— Oui, merci, répond Willatz. Car sa faim avait pris des proportions inouïes.

La bonne femme beurre une épaisse tranche de pain d’orge, puis elle écrase avec une bouteille du candi roux et en saupoudre la tartine.

— Maintenant, essaie si tu arrives à manger ça, tel que c’est.

Willatz mangea la tartine, Willatz n’avait jamais goûté meilleure tartine de toute sa vie. Du cumin dans du pain d’orge et du candi écrasé dessus, c’était pour lui une friandise jusqu’alors inconnue, il demanderait à sa mère de l’introduire à la maison.

Et voilà les gosses repartis. Ils inventaient des choses si amusantes. Ce Julius était un brave gars, une vraie trouvaille pour Willatz, il était très adroit et toujours le premier pour mainte découverte et mainte invention, ajoutez à cela qu’il jurait comme un templier et savait une quantité de choses extraordinaires. Ils avaient grimpé sur le toit de la tuilerie et il s’agissait maintenant de redescendre. Il fallait marcher à reculons en tâtant avec les pieds, cela ratait à chaque essai et finalement Willatz en eut assez et sauta à terre. Il s’en tira sain et sauf et s’offrit virilement à recevoir son camarade quand il arriverait en bas. Mais Julius ne voulait pas venir ; à plusieurs reprises, il fut sur la voie, mais chaque fois il y renonça. « Ce n’est pas parce que je n’ose pas, dit Julius, mais je pourrais me tuer ! » Finalement il essaya de nouveau la première méthode, celle qui consistait à marcher à reculons, et quand il eut avancé un brin, il demanda : « Est-ce qu’il y a encore loin ? » « Non, répondit Willatz, il n’en reste presque plus, lâche-toi ! » Et Julius resta suspendu bien longtemps, mais il ne se lâchait pas, il commença même à regrimper sur le toit, puis renonça aussi à cette méthode, sans doute la situation lui sembla-t-elle sans espoir ! Il se mit à pleurer et dit qu’il ne pouvait plus tenir. « Lâche-toi donc ! » cria Willatz. Julius ferma les yeux et se lâcha.

— Là ! tu vois, ce n’était pas si dangereux ! dit Willatz. Mais Julius s’était cogné en plusieurs endroits et, maintenant qu’il était sauvé et hors de danger, il se mit en colère et jura vigoureusement. « Veux-tu voir où je me suis cogné ! dit Julius en montrant des bleus et des bosses ; je vais te dire, c’était une fameuse hauteur pour se laisser tomber ! »

Mais qu'est-ce que c'était que ça ? La balle était tombée de la poche de Julius et reposait entre eux deux.

— As-tu aussi une balle comme ça ? demande Willatz.

— Une balle ? Elle doit avoir été là avant, répond Julius… Subitement il change de tactique et avoue qu'il a pris la balle afin qu'ils aient quelque chose pour jouer.

Et ils lancent la balle, puis ils pêchent des merlans jaunes, puis ils galopent comme des poulains. La campagne est vaste et le ciel haut, leurs rires et leurs cris sont étranges, comme des cris de mouette. Puis la balle disparaît dans l'herbe, entre les pierres, incompréhensiblement disparue. Ils cherchent et cherchent, non, pas de balle. Alors il n'y a rien d'autre à faire que d'y renoncer.

Voilà Petit Gottfred qui vient d'une des maisons voisines du haut de la prairie. Il avait sans doute eu vent de la grandiose société dans laquelle se trouvait Julius et il venait doucement et timidement pour y participer : « Voilà le Gottfred ! chuchota Julius en bondissant ; courons vite ! »

Ils prirent le pas de course. Et Gottfred en conçut un tel embarras qu'il se mit à cueillir quelque chose dans la prairie sans plus s'approcher ; finalement il s'assit par terre et continua sa cueillette.

— Pourquoi fallait-il courir ? demanda Willatz.

— Je vais te le dire, répondit Julius. Car s'il y a quelqu'un avec qui je ne veux pas frayer, c'est le Gottfred. Je n'en dis pas plus long.

Willatz n'y comprenait rien, mais après cela, Gottfred n'en devenait que plus intéressant.

— Sa mère a volé des œufs d'oiseaux de mer dans l'îlot.

Mais cela non plus ne rendait pas Gottfred moins extraordinaire, un camarade qui avait une mère pareille, c'était quelque chose de mystérieux. Pour détourner de Gottfred l'attention de Willatz, Julius dit :

— Que penses-tu de tous les agneaux qui ne viennent pas au monde dans le ventre de leur mère ?

Une énigme absolue pour Willatz. Jamais il n'était resté la bouche aussi grande ouverte.

Alors Julius dit :

— Oui, les brebis qui ne font pas d'agneaux, les agneaux pourrissent dans elles.

— Vraiment, dit Willatz, ils pourrissent ?

— Oui. Nous avions une brebis à qui c'est arrivé… Oh ! regarde

donc le Gottfred, il s’est assis par terre. Pourquoi diable cette canaille est-il assis ?

Mais à ce moment il aperçoit autre chose, un cavalier là-haut sur la route, le lieutenant.

— Voilà ton père qui vient ! chuchote-t-il. Et il n’hésite pas une minute de plus, et s’éclipse.

Willatz reste tout seul, même Gottfred a découvert le lieutenant, il a l’air de se recroqueviller et de devenir encore plus petit là-bas dans la prairie. Willatz n’a plus le choix, il lui faut aller à la rencontre de son père.

— Te voilà ! dit le père en arrêtant son cheval. Tu as oublié le dîner aujourd’hui. Avec qui étais-tu donc ?

— Avec Julius.

— Quel Julius ?

— Julius. Je ne sais pas. Il est de la chaumière là, dit Willatz en tendant le doigt.

— Rentre à la maison et demande pardon à ta mère, dit le père, et il continue sa promenade.

VII

Une semaine plus tard arrive Coldevin avec sa femme et son fils ; ce sont des gens de condition et ils sont bien reçus à Segelfoss. Le jeune Coldevin, Fredrik, était en ce temps-là un homme fort avant dans la quarantaine, marié et installé dans une des villes de l'Ouest, il était négociant et vice-consul de France. Fredrik Coldevin avait bonne réputation, il était si aimable et si élégant, il portait la raie derrière, et avait des bagues. L'année précédente, il avait eu une chance toute particulière, un vaisseau français en avarie avait été amené au port dans sa ville et, outre qu'il acheta la cargaison et gagna beaucoup d'argent, il fit parler de lui par les soirées qu'il donna en l'honneur des Français. Il y avait des masques, une grotte de papier bleu et un feu d'artifice ; les filles de service étaient costumées, en jupes courtes, et l'orchestre de la ville jouait devant les fenêtres. Après que les officiers eurent eu leur fête, l'équipage eut la sienne, le consul ne faisait aucune différence à cet égard ; il y avait même parmi les matelots un nègre d'Algérie et lui aussi fut de la fête.

Fredrik Coldevin racontait volontiers les choses de l'année dernière, oh ! oui, c'étaient des jours prospères, et ces étrangers étaient des bons vivants. Son séjour à l'école de Saint-Cyr n'avait pas été perdu.

— Chose assez étrange, dit Fredrik Coldevin, l'une de nos servantes se maria quelques jours après avec un apprenti menuisier. Je dis cela seulement en passant.

— Était-ce si étrange ?

— Non. Mais cette année elle a donné à son mari un garçon qui est mulâtre.

Pause.

— Je ne comprends pas cela, dit Madame Holmsen.

— Non, personne ne le comprend, répond Fredrik Coldevin, notre docteur non plus ne le comprend pas.

— Nous aussi, nous avons eu un étranger, interrompt le lieutenant. Vous, Adelheid, ne pourriez-vous pas raconter sa visite ? Excusez-moi un moment.

Sur ce, le lieutenant sort du salon.

Il va dans la cour, la servante Daverdana est là, et il lui dit :

— Tu n'es pas venue hier soir, as-tu oublié ?

— Non, Madame m'a envoyé en course, répond Daverdana.

— Où as-tu été ?

— Chez le cordonnier.

— C'est vrai, cela me revient. C'est moi qui ai dit que tu devais aller chez le cordonnier. Les souliers étaient abîmés.

— Non, il fallait seulement les nettoyer, m'a dit Madame.

— Les nettoyer, oui. Aussi les nettoyer.

Là-dessus le lieutenant continua son chemin. Peut-être n'avait-il absolument rien à faire hors de son salon, mais il était sorti tout de même, il a tant de sujets de réflexion. Le lieutenant a mis aujourd'hui son bel uniforme pour faire honneur à ses hôtes. Aussi ne va-t-il pas à l'étable ni à l'écurie, mais il s'invente un motif pour aller dans la grange ; il y cherche un coin sombre où il reste un instant debout. Il n'est pas le moins du monde chagriné, au contraire, en ce moment il hoche la tête en signe de satisfaction. « Aussi les nettoyer ! » répète-t-il, en frottant l'une contre l'autre ses mains maigres. Avant de rentrer, il passe sa bague à la main gauche pour se rappeler quelque chose.

La servante Daverdana est toujours là, dans la cour et le lieutenant lui dit en passant :

— As-tu rapporté les souliers ?

— Non, répond Daverdana, je les ai seulement remis au cordonnier.

Et de nouveau le lieutenant hoche la tête et paraît encore plus satisfait.

Quand il rentre dans le salon, toute la société est là, chacun plongé dans ses pensées ; c'est le consul qui a parlé le dernier et c'est lui qui reprend la parole.

— J'apprends que tu as reçu en audience le roi Tobias et qu'il veut acheter du terrain. C'est très bien, vends-lui du terrain !

Le lieutenant ne répondit pas directement à cette phrase et dit seulement quelques mots :

— Nous pensions… Adelheid et moi… il est d'ailleurs malade. Vous avez bien dû entendre parler de lui, vous aussi ?

La vieille Madame Coldevin balance la tête d'un air accablé et répond :

— Ah ! je vous crois.

— Nous nous sommes partagés en deux camps, dit le consul : Père et Mère d'un côté, et Madame Adelheid et moi de l'autre. Petit Willatz est sans doute aussi avec nous, n'est-ce pas, Petit Willatz ? Oui, je l'avais compris. Alors nous vendons ce terrain !

Le vieux Coldevin avait l'air très pensif, c'était un vieillard paisible et il n'aimait les changements d'aucune sorte. Quand Madame Holmsen avait raconté la visite du « Roi », de ce Tobias Holmengraa qui voulait s'installer ici porte à porte avec ce seigneur terrien, il avait regardé fixement droit devant lui et avait averti Madame, il l'avait mise en garde contre la vente : « Non ! ne faites pas cela, avait-il dit, surtout ne le faites pas ! »

Il répéta son avertissement :

— Si l'on vend et vend, que restera-t-il de Segelfoss ? Naturellement, il en restera beaucoup, il en restera énormément, de Segelfoss, se hâta-t-il d'ajouter ; mais à la fin… le dernier Willatz Holmsen n'est pas encore né.

— Ce sont les temps modernes, père, dit le consul. Ces grandes propriétés ne rapportent pas, elles ne font que gaspiller les forces du propriétaire. Cela peut convenir à ceux à qui il reste, de l'ancien temps, des capitaux d'épargne à manger.

— Je n'ai pas eu de grands capitaux d'épargne, répond le père. Ce qui aurait dû m'en revenir a pris sa volée au cours des années et pendant la guerre. Mais, pour cela…

— Oh ! si, père, oh ! si, tu en as eu beaucoup. Et depuis, tu as hérité…

La vieille Madame Coldevin jette un regard à son fils et l'arrête.

— Mais ce n'est pas une raison pour me défaire d'une parcelle de mon modeste bien, non, je ne veux pas.

— Mais, père, tu ne gagnes rien dessus.

— Non, peut-être. Oh ! non, je n'y gagne rien. Faut-il gagner sur son bien ? demande le vieillard. Mais si nous nous amoindrissions, ta mère et moi, si nous vendions et que nous recevions de l'argent et des deniers, alors nous aurions seulement quelques espèces à regarder, mais pas de grande terre. Et à qui iraient s'adresser les gens quand il y aurait un accroc, s'ils n'avaient pas ta mère et moi ? Ce printemps, Henrik, tu sais, a perdu sa vache. Une bonne vache, pendant le vêlage ; il est venu trouver ta mère…

Pause. Et comme la suite ne vient pas, c'est Madame Coldevin qui dit :

— Oui, et je suis allée trouver ton père.

Pause.

— Mais, objecte le consul, en riant, ça serait revenu au même, que tu lui aies donné de l'argent ou une nouvelle vache.

— Non, non, répondent les deux vieux en secouant la tête, l'argent,

il l’aurait gaspillé.

Pour mettre tout le monde d’accord, le lieutenant dit :

— Ici, en tout cas, il n’est pas question d’une très grosse affaire, nous avons promis de penser à un terrain, un terrain pour une maisonnette, peut-être que cela en restera là. Adelheid et moi, nous en avons causé avec l’homme, c’est un homme intelligent et simple.

— Je dois dire que j’ai éprouvé de la sympathie pour lui, dit aussi Madame. Il est malade et voudrait essayer de l’air balsamique des sapins.

Là-dessus la conversation s’arrête, chacun suivant ses propres pensées. Mais Petit Willatz, qui ne savait rien de plus amusant que les changements, était déjà dans le grand salon et jouait sur le vieux piano démodé.

* * *

La vie quotidienne à Segelfoss était solitaire et monotone. Fredrik Coldevin la connaissait sur le bout du doigt ; elle n’était pas selon son cœur, mais il en tirait le meilleur parti possible et il n’en souffrait pas du tout. Le lieutenant était son camarade d’enfance et Madame Adelheid était devenue son amie au cours des années ; il bavardait, sifflait et chantait dans les salons, buvait sec le soir avec le lieutenant, oui, il n’était pas jusqu’à la gouvernante, Demoiselle Kristine Salvesen, avec qui il ne bavardait parfois à travers la fenêtre ouverte de la chambre aux provisions.

— Demoiselle Salvesen, je vous ai bien saluée depuis que je suis ici, mais je n’ai jamais pu vous dire un mot sérieux.

— Un mot sérieux cette année encore ? demande Demoiselle Salvesen en riant.

Le consul secoue la tête :

— Cela va particulièrement mal cette année. Et je viens pour en finir.

— C’est ce que vous avez déjà fait l’année dernière !

— J’écris des vers sur ses sourcils et ses yeux. Ses yeux sont ma richesse, dis-je… Ah ! comment était-ce donc ? Ah ! si vous saviez ce que je dis de ses yeux ! Demoiselle Salvesen, alors c’est vrai que vous êtes fiancée depuis mon séjour ici l’année dernière.

— Oui, que pouvais-je faire ? dit la gouvernante, entrant dans le jeu, et elle fait sa bouche de travers. Le consul a rompu avec moi.

— Moi ? Que vous ayez le cœur d’être si infidèle ! C’est pour cela que je dis encore : ses yeux sont sa monnaie, avec eux elle achète tout

le monde.

— Fi ! Monsieur le Consul !

— Pouvez-vous vous étonner que ma dernière lueur de raison ait disparu ? Trois ans de torture et j'arrive pour apprendre que vous êtes fiancée. Ah ! je n'aurais jamais dû vous voir… ou bien, comment dit donc Shakespeare ? Vous avez grandement péché envers moi.

— Oui, vous avez l'air maigre et épuisé !

— Mais voilà comment vous êtes, vous autres femmes… Demoiselle Salvesen, si seulement vous n'aviez pas été si infidèle. Alors il ne me reste plus qu'à errer seul en demandant : que diable est-ce donc que la vie ?

— Non vraiment, je crois que vous devenez fou ! crie la gouvernante et elle hurle de rire. Oh ! je ris tellement que ma résille en dégringole, dit-elle, et elle remet sa résille en place en faisant de petites mines. Est-ce qu'elle est droite maintenant ?

— Oh ! oui, répond le consul. Ah ! quand vous levez les bras comme cela et que vous m'offrez pour ainsi dire si bonne prise… !

— Oh ! cher consul, ne pouvez-vous pas être sérieux ?

— Quelle taille vous avez ! À vrai dire, je devrais entrer dans la cuisine et vous enlever !

Et Dieu sait s'il ne fut pas sur le point d'entrer, car la gouvernante dit, pour toute défense :

— Oui ! cela aurait bon air ! Si Madame venait !

Néanmoins, Fredrik ne bougea pas et mit fin à la conversation en quelques phrases aimables. Demoiselle Salvesen demanda des nouvelles de Madame et des enfants : ne viendraient-ils plus jamais à Segelfoss ?

* * *

Mais la plupart du temps le consul causait avec Madame Adelheid. Il lui racontait des histoires amusantes et des mots qu'il avait entendus depuis son dernier séjour à Segelfoss ; il était gentil et distrayant, Madame s'animait et s'habillait plus joliment de jour en jour, Fredrik Coldevin était lui-même si élégant et gai. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'il ne faisait que bavarder et tenir des propos en l'air, pas le moins du monde, il émettait des opinions et exposait une philosophie de l'existence. Sa philosophie consistait en ceci que l'on devait marcher avec son temps.

Madame Adelheid demeurait volontiers à l'écouter. Elle était très Allemande en ce temps-là et le consul Fredrik était très Français, mais

tout de même…

— Pourquoi dites-vous toujours la guerre franco-allemande ? pouvait-elle demander. En effet, ce sont les Allemands qui sont vainqueurs, c'est donc la guerre germano-française.

— Oui, répond le consul, ce sont les Prussiens qui sont vainqueurs.

— Les Germains. Ne sommes-nous pas tous des Germains ?

— Excepté les Français, oui. Mais, chère Madame Adelheid, ne parlons plus de cela. Hier j'ai entendu les cygnes chanter là-bas très loin ; par moments il y avait plusieurs cygnes qui chantaient ensemble, et cela devenait un véritable chœur. C'était si doux à entendre et si sauvage, cela m'a fait penser à vous.

— Vraiment ? dit Madame Adelheid.

Oh ! elle n'avait réellement rien d'une dame froide, cela se voyait quand elle chantait et jouait du piano devant quelqu'un qui l'intéressait, alors elle mettait la nuque en arrière et laissait libre cours à une ardeur contenue. Le consul Fredrik avait bien dû remarquer quelque chose et il avait gardé son chant dans l'oreille ; il la pria de chanter de nouveau.

— Oui, plus tard, dit-elle, ce soir, si vous voulez.

— Si je veux !

— Mais il ne faudra pas me remercier, comme vous faites d'habitude. C'est moi qui vous remercie.

Madame Adelheid resta toute calme après ces paroles et laissa une rougeur envahir lentement son visage, sans tenter de la dissimuler. Ils se turent. Comme si les notes de l'*Ave Maria* avaient flotté dans l'air. Le consul Fredrik se taisait, cet écervelé, ce plaisantin restait là, les yeux au plancher. Et il n'avait pas une mine de vainqueur, pas un sourire, rien que la plus profonde pitié.

Puis Madame se lève et se retire.

Chacun a sa destinée et Madame Adelheid avait sans doute la sienne. C'est pour cela qu'elle avait une clef à sa porte, c'est pour cela qu'elle faisait chasser de sa maison un docteur égaré, c'est pour cela qu'elle écrivait son journal.

VIII

Quand le consul Fredrik restait fort avant dans la nuit à boire et bavarder avec le lieutenant, il était inévitable qu'il en résultât des discussions. Le consul n'avait-il pas sa philosophie de l'existence ? Mais quand il se trouvait dans un vieux salon aristocratique, au milieu d'un luxe et d'objets précieux datant du temps de ses pères, avec des cigares, du vin et des verres de Venise, un bon ami d'enfance, une conversation dont il était privé parfois toute une année dans sa ville de pêcheurs… il avait une rechute vers une autre vie que celle qu'il vivait. Ses parents avaient jadis voulu faire de lui un diplomate, c'était, à vrai dire, pour cela qu'on l'avait tant poussé en français… il pouvait garantir que son fils, Anton Bernhard Coldevin, n'entrerait pas non plus dans la diplomatie ! La « naissance », une touche de bleu dans le sang, qu'était-ce là ? Des fanfreluches, des rêves, que le diable les emporte !

Une vache à Henrik ? Non, s'il vous plaît, *Monsieur*, voici l'argent, des espèces ; mais il faut les gagner par ton travail, dans mes docks, et il faut me donner une sûreté sur ta cabane. Ce n'est pas l'embarras pour le propriétaire terrien, la guerre ne lui a pas pris sa terre, ni ses divans, ni ses miroirs, même les poêles sont là ; certains ont des ornements d'argent, d'autres de larges frises d'or ducat. Les deux cents moutons de pacage, la guerre ne les a pas trouvés, les hangars avec les bateaux et les filets, la guerre ne les a pas trouvés, il y a beaucoup de choses qui restent dans un grand domaine, même si une guerre passe dessus. Et au pis aller, on peut survivre à un malheur… Ce n'est pas l'embarras… Les autres, les ouvriers, les hommes d'affaires, les journaliers, ils montrent les dents et se battent. C'est la vie. Ils se battent pour celui qui a quelque chose, pour ce qu'il possède.

L'antique propriétaire terrien est l'os, les autres sont les chiens. Mais que fait l'os ? Quand des chiens se battent pour un os, l'os ne peut que rester là, il ne prend pas part, il ne se mêle pas à la bataille. Oh ! ce n'est pas l'embarras. Mais tous les autres, ils doivent marcher avec leur temps.

Le consul Frederik… Oh ! il avait sans doute souvent de lancinantes réminiscences de sa « naissance », mais que le diable emporte les rêves ! Parfois il devenait plus violent qu'il n'était nécessaire. Pourquoi cela ? avait-il de la peine à tenir ses rêves en laisse ? Sans doute, son ami le lieutenant ne le taquine-t-il guère ; il est taciturne, mais si obstinément d'une opinion différente que rien ne le peut ébranler.

Alors pourquoi donc s'acharner contre lui chaque année et se mettre dans une telle fureur ? Peut-être que Frederik Coldevin s'était trouvé placé dans une fausse case dans la vie et il faisait des efforts pour n'y pas être seul, il s'efforçait d'entraîner les autres avec soi ? Dieu le sait.

— Je vais si loin que je laisserai mes deux filles épouser qui elles voudront, dit-il. Tea a dix-huit ans et elle s'était déjà à moitié fiancée à un quartier-maître, comment trouves-tu ça ? Mais ça, lui ai-je dit, en tout cas, ça ne se peut pas… Elle l'a bien compris elle-même. Parmi tes parrains, il y a Willatz Holmsen et Madame Adelheid de Segelfoss, ai-je dit, il faut que tu prennes quelques égards… Elle a compris cet argument… Mais, à part cela, qui tu voudras, ai-je dit, je laisse faire, aucune opposition de ma part !… Gerda a du temps devant elle, elle n'a que quinze ans. Seigneur ! nous fréquentons la meilleure société de notre ville, et il ne manquerait que ça que nous ne le fissions pas. Toute l'administration, par exemple. Le juge cantonal et sa femme sont des gens cultivés et ma femme a un neveu qui est avocat. Et puis il y a le ménage du pasteur, puis il y a mes collègues dans le monde du commerce. Quand on est entré dans cette vie, on y trouve une singulière satisfaction, je ne changerais pas avec… quiconque.

Le lieutenant avait écouté, la tête baissée, comme il en avait coutume, il leva les yeux et déclara :

— Plutôt le quartier-maître !

— Que veux-tu dire ?

— Dis à Margrete – que tu appelles Tea – dis-lui de ma part : plutôt le quartier-maître !

Le consul sourit, un peu inquiet.

— Tu veux dire, pour hâter la disparition des Coldevin ?

— Mon cher Fredrik, pour la retarder. Peut-être d'empêcher tout à fait. Un marin a l'occasion de voir maintes choses, il navigue de tous côtés et il voit, il finit par devenir un chef. De même pour le soldat ; vienne la guerre, il aura des possibilités. Un marin et un soldat ne sont pas absolument la proie de la médiocrité, les fonctionnaires le sont.

— Pardon, tu vis ici à Segelfoss et tu fais erreur, dit Fredrik. Si tu marchais avec ton temps, tu saurais que les manières de voir ont changé depuis l'époque de notre enfance. Chez nous, ce sont les fonctionnaires qui sont devenus la noblesse. Nous n'en avons pas d'autre.

— Les fonctionnaires civils… non, vraiment, c'est une pauvre espèce. De père en fils, de génération en génération, des copistes. Recrutés parmi des fils de paysans qui « s'élèvent par le travail ». D'ailleurs, ils s'abaissent par le travail, voilà ce qu'ils font, de bons

pêcheurs et cultivateurs qu'ils étaient, ils deviennent scribes et pasteurs. Mais, admettons que ce soit un bien. Cela semble être une loi que le fonctionnaire doive engendrer des fonctionnaires. Pourquoi cela ? Regarde-les autour de toi… rien que des facultés juste à peine suffisantes et une chétive activité, la médiocrité fleurit. Probité moyenne, moyenne capacité professionnelle, oui bien ! Mais la supériorité, la grandeur ? De père en fils, de génération en génération, la même chose. Il y a une loi dans ce monde-là, les fils doivent être fonctionnaires, les filles doivent se marier avec des fonctionnaires, ne fussent-ils que docteurs ou pasteurs. Cette loi ne tolère aucune irrégularité, elle est très dure, elle ravage les familles de fonctionnaires. Il n'est jamais question d'un brin de fantaisie du sort ; la foudre ne tombe jamais ; le père a commencé à copier, le fils doit faire de même, c'est ce qu'ils appellent acquérir de la culture. Moi, pour ma part, j'ai plus de satisfaction intime à causer avec mes ouvriers qu'avec nos fonctionnaires. Je ne cause d'ailleurs avec personne, ajouta le lieutenant.

— Non, tu es si fier, dit le consul, froissé. Nous autres, il nous faut vendre et acheter, parler et négocier.

— Fier ? cria le lieutenant tout à coup, et son ancienne fureur l'aiguillonnait. J'espère bien que je suis fier. Mais c'est du dégoût, comprends-tu, du dégoût. Je vais vomir derrière mes haies quand j'entends ce que disent le juge cantonal, et le docteur, et l'évêque. J'ai vécu ici dans ma solitude, et je les ai dépassés, ils sont derrière moi. Ils se chauffent au soleil de leur propre nullité, ils se poussent et ils estiment qu'ils peuvent prendre part à la conversation, je les laisse faire. Ils ne craignent pas de marcher la tête haute, moi, je la baisse, je n'en ai jamais fini de regarder la terre, l'herbe et le gravier, non, je n'en ai jamais fini avec l'herbe et le gravier. Ces fils de copistes arrivent ici, ils savent qu'après la pluie vient le beau temps, ils dressent la tête et me disent cela droit dans l'oreille, ils le déclarent. Toi, tu ne t'es peut-être jamais trouvé dans un cas pareil. Ils savent lire et écrire ; dans la vie d'autrefois, ce n'était qu'un métier de subalternes et, maintenant, ce ne devrait pas non plus être autre chose. La culture peut fournir un principe de vie, mais savoir lire et écrire est un fondement insuffisant ; on ne peut fonder une vie sur des connaissances scolaires… quelques-uns seulement en peuvent tirer des moyens d'existence. Pour fonder sa vie sur la culture, la première condition est d'être né dans la richesse et le luxe de nombreuses générations, il ne sert à rien d'arriver dans une maison de fonctionnaire quand on vient d'une condition ordinaire et d'une moyenne pauvreté. Cette richesse et ce luxe à travers maintes générations doivent former en vous le caractère qui fait d'un être humain une personnalité. Alors laisse-le fonder sa vie sur la culture !

Les fonctionnaires… Dieu te bénisse, mon ami, ne vois-tu plus de tes propres yeux combien ils sont sots et utilisables et employables. Remarque la manière dont se fait leur avancement… est-ce d'après le sort ou l'irrégularité ? As-tu jamais vu que ce fût d'après la grandeur ? Comment pourrait-ce être d'après ce qui n'existe pas ! C'est d'après l'âge, le temps de service et les connaissances scolaires. Cela existe. D'ailleurs, leur avancement ne saurait se faire autrement ; ce que j'en dis n'y changera rien, il faut les cueillir dans le jardin de la médiocrité et pour un usage médiocre. C'est ainsi dans tous les pays, c'est ainsi chez nous. C'est pourquoi je dis : Plutôt le quartier-maître !

— Pardon, répond le consul, moi je ne dis pas : le quartier-maître… Pour la bonne raison que je ne veux pas précipiter Tea la tête la première dans une mésalliance.

Oh ! comme il était bonnement banal !

Pause. Le lieutenant reste bouche bée.

— Est-ce donc si incompréhensible, ce que j'ai dit ! Je dis : Plutôt le quartier-maître, et je t'ai expliqué que le reste est pire.

— Il ne sort même pas d'une famille convenable, son père est flotteur de bois. De sorte qu'au fond il n'est pas autre chose qu'un matelot de corps et d'âme.

— On peut aussi fonder sa vie sur le naturel. Tandis que le fonctionnaire ne peut pas fonder sa vie sur la culture qu'il n'a pas et ne peut pas avoir, puisque la culture n'est pas une connaissance scolaire, le quartier-maître peut très bien fonder sa vie sur le naturel. Tu peux objecter que le quartier-maître non plus n'est plus pur naturel, mais il est, des deux, celui qui a sacrifié le moins de naturel, et par là il devient le plus supportable des deux. Salue Margrete de ma part et dis-lui cela.

— Tu voudras bien m'excuser, mais je n'en ferai rien. Et sa mère en mourrait de chagrin. La famille de ma femme est de celles qui se sont élevées par le travail.

— Au rang de fonctionnaires ? Ainsi, elle s'est abaissée par le travail. Ta femme a un cousin qui est avocat, il t'est signifié chaque jour que cela est quelque chose… tu sais, en ton for intérieur, que c'est un mensonge. Ah ! tu as dit quelques jolies choses ce soir ! Il ne sort même pas d'une famille convenable ? Non, mais s'il était le fils d'un avocat, alors il sortirait d'une famille convenable ! Êtes-vous fous ? Où est l'éclair, l'éclat sauvage d'un lointain caractère ancestral dans sa lignée qui a fait de lui aujourd'hui quelque chose dans le monde ? Les fonctionnaires, ils ne connaissent qu'une irrégularité et pas d'autre, celle de se marier « au-dessous de soi ». Voilà leur éclair. Ils n'ont même pas de prédispositions à autre chose, ils sont nés dans

l'ordinaire, pour l'ordinaire.

Le consul boit une gorgée et se prépare à contredire son ami, à en finir avec lui. Oh ! comme il allait l'accabler de toute la banalité qu'il connaissait par cœur, qu'il avait apprise dans sa ville et à son foyer !

— Ce soir, c'est toi qui as dit quelques jolies choses ! Tu vis ici à Segelfoss et règnes sur toi-même et les autres, on te contredit une fois par an… quand je viens. Mais aussi tu vas recevoir une réponse, tu vas voir. Je vais te prendre tout à fait logiquement. Alors, à ton avis, le mieux serait donc de provoquer des irrégularités dans les familles ?

Le lieutenant sourit :

— Des irrégularités provoquées artificiellement ? Mais l'individu sera alors le même qu'auparavant. Il faut qu'il ait passé une avalanche de richesse et de sort à travers vos ancêtres pour que votre fils l'étudiant puisse devenir autre chose qu'un fonctionnaire. C'est une condition, la première. Il faut que vous ayez continué à être riches de père en fils, il faut que, sur ce fondement, vous ayez développé des qualités qui vous différencient du copiste muni du bagage ordinaire…

La gouvernante entre avec une carte et annonce :

— Il demande à parler au lieutenant.

À cette heure ? Le lieutenant lit la carte, plisse le front, réfléchit un peu et dit :

— Excuse-moi un moment, Fredrik, j'aurais voulu en dire un peu plus long, mais…

— Oui, ne l'oublie pas. Moi aussi, j'en dirai un peu plus long quand tu reviendras, tu peux y compter.

Le lieutenant sort, et revient après quelques minutes, tout à fait comme s'il avait congédié l'homme qui attendait dehors.

— Une singulière façon ! dit-il, en regardant la pendule. As-tu eu l'impression qu'Adelheid pourrait vouloir vendre ce terrain ?

— Oui, répond le consul, étonné, oui… ?

— L'homme est ici, il attend là dehors, il veut sans doute traiter ce soir ?

Le lieutenant tourne dans la pièce, quelque peu embarrassé.

— Je n'ai pas l'habitude de déranger Adelheid si tard… c'est-à-dire, je… pas sans motif. C'est à peine si elle s'est couchée, sa fenêtre est ouverte, donc si tu voulais frapper et écouter…

— Est-ce moi qui dois parler à Madame Adelheid ?

— Si tu veux me rendre ce service. Tu es plus gai, elle n'a pas trop de gaieté, moi je ne suis pas gai. Écoute, avant de t'en aller : il ne faut

pas lui faire d'objections si elle estime, comme moi, que nous pouvons vendre le terrain.

Le consul sort.

Le lieutenant reste debout à la même place, il a l'air agacé. Ce doit être ce M. Holmengraa qui lui a déplu, c'est aussi une heure pour venir à Segelfoss ! Croyait-il donc que le seigneur de Segelfoss était si en peine d'argent ? Il s'en fallait du tout au tout.

Le consul revient et rend la réponse : oui, Madame Adelheid… c'était son désir.

— Bien, mais si tu voulais aussi me rendre le grand service de causer avec l'homme. Excuse-moi de t'en prier.

— Avec le plus grand plaisir. Dois-je simplement traiter en ton nom ?

— Oui, merci… demain. Signifie à l'homme que, maintenant, c'est le soir.

— Je ne vois pas d'inconvénient à rencontrer le « Roi » et à mesurer le terrain avec lui tout de suite. Pour nous autres commerçants, il n'y a pas de soir. Et tu n'auras tout de même pas à t'en mêler.

— Fais comme tu voudras. Cela ne me sourit d'ailleurs guère d'agir contre le gré de tes parents en consentant à cette vente.

— Je prends cela sur moi. J'ai dû toute ma vie agir contre leur gré, ils voulaient, entre autres choses, me voir dans la diplomatie, mais…

* * *

Fort avant dans la nuit, le consul dérange de nouveau Madame Adelheid : le « Roi » désirait le terrain à bâtir, de l'autre côté de la rivière. Il désirait quelques acres de terre à partir de la mer, il paierait bien.

Encore une fois, le consul dérange Madame Adelheid, mais alors c'est le matin : « le Roi » désire la moitié de la rivière en remontant, jusqu'à la montagne, en outre la moitié du lac de montagne. Ce qu'il voulait faire de tout ce liquide était une énigme.

* * *

À la table du déjeuner, il manque Fredrik Coldevin, il n'est pas encore descendu. Fredrik Coldevin s'est promené toute la nuit du haut en bas de la rivière, sur la rive ouest, avec M. Holmengraa et ses hommes. Ils sont montés jusqu'au lac de montagne. Maintenant ils sont assis tranquillement dans la chambre du consul à Segelfoss et rédigent le contrat. Mais le vieux Coldevin et Madame, il faut les épargner le plus longtemps possible : « Fredrik vient tout de suite, mettons-nous à

manger ! »

Et, après le repas, on emmène les vieux hors de la maison, pour une petite promenade à travers champs et prés, afin que les deux hommes d'affaires puissent prendre leur déjeuner en paix.

— Veux-tu voir, Willatz… qu'est-ce qu'ils font là-bas ? dit le vieux Coldevin, pendant la promenade.

Le lieutenant l'a déjà vu, il y a des gens là-bas sur le toit de la vieille église, et on l'a mis lui aussi un peu au fait de cette énigme ; mais il n'a pas voulu en parler.

— Ils démolissent, sans doute, répond-il.

— Qui la démolit ? Est-elle vendue ? Allons demander.

— C'est si loin pour vous, cher ami.

— Pas du tout. Allons demander.

Ils allèrent à l'église et le vieux Coldevin obtint son renseignement : le « Roi », ce Tobias Holmengraa du Nordland avait acheté l'église telle qu'elle était et il la démolissait de fond en comble. Il y avait dix hommes à l'œuvre. Et, petit à petit, Coldevin arrive à savoir que M. Holmengraa a l'intention de se bâtir une maison avec les matériaux de la vieille église. On est déjà en train de creuser les fondations là-haut, sur la rive ouest de la rivière, voyez comme cela grouille de monde…

Mais quand le vieux Coldevin dut revenir à la maison, cela allait plus lentement qu'en descendant. « Tu avais raison, Willatz, c'était plus loin que je ne croyais, dit-il, en prenant le bras du lieutenant. En vérité, c'était bien plus loin. Ils sont grands, immenses, les champs de Segelfoss. »

Ils rencontrèrent M. Holmengraa dans la côte. Il salua respectueusement et remercia du repas et de l'amabilité. Il s'excusa de nouveau de sa venue tardive hier soir, le consul Coldevin avait eu l'exquise amabilité de se tenir à sa disposition toute la nuit.

Le lieutenant vit avec surprise que ce Holmengraa était un homme maigre et nerveux, quand il ne s'était pas déguisé avec une quantité d'écharpes autour du ventre. Le lieutenant ne pouvait éviter de présenter ces messieurs l'un à l'autre, mais il le fit brièvement.

— Vraiment oui, ils sont immenses les champs de Segelfoss, dit le vieux Coldevin, en soufflant de nouveau. Et, là-bas, tu as un très joli taillis. Petit Willatz deviendra un homme puissant. Ah ! merci de la compagnie, maintenant je vais aller lire un peu dans ma chambre ; j'ai l'habitude de lire un peu le matin.

* * *

— D'abord, dit le consul, rendant compte de sa mission, je dois présenter ses remerciements, pour le repas.

— Il l'a fait lui-même, répondit le lieutenant.

— S'est-il aussi excusé de sa conduite d'hier ? A-t-il dit pourquoi il était venu si tard ? Un homme incomparablement intelligent, ce Holmengraa, un génie ! Il a avec lui quelques douzaines d'hommes, il leur donne de un ort(3) à un thaler par jour ; cela fait de l'argent, pense Holmengraa, utilisons-les ! Alors il emploie la nuit à régler l'affaire et à visiter le terrain et ce matin, dès six heures, il met l'équipe au travail. Que dis-tu de cela ? Pas une heure de perdue.

— Une parcimonie aussi accomplie est malheureusement inconnue pour moi, répond le lieutenant. Aussi me faudra-t-il sans doute plutôt, comme défunt mon père, me mettre à chercher le trésor de grand-père, ajoute-t-il en souriant.

— Je ne sais d'ailleurs pas s'il est d'une parcimonie si accomplie, dit le consul, tu en jugeras toi-même. Voici le contrat.

Le lieutenant ne lit pas le contrat, il se contente de le tenir en main.

— L'essentiel est qu'Adelheid ne désapprouve pas l'affaire.

— Madame Adelheid est satisfaite.

— J'ai d'ailleurs justement causé avec ton père. Il doit avoir un soupçon de toute l'affaire, il est rentré dans sa chambre, profondément déprimé.

— Ne veux-tu pas lire le contrat ?

— Si. Plus tard. Je te remercie de ce grand service.

Fredrik Coldevin attend un peu, puis il dit :

— Ce n'est tout de même pas une manière !

— Quoi ? Mon cher Fredrik, excuse-moi si j'ai dit quelque chose…

— Est-ce là une manière, est-ce l'essentiel que Madame Adelheid ne désapprouve pas le marché ? J'aurais bonne envie de te donner quelques petites réponses tant à tes propos d'hier soir qu'à ceux de ce matin. Voilà comme vous pouvez parler, toi et mon père, vous pouvez employer cette manière vis-à-vis d'un marché, moi j'ai toute ma vie été obligé d'employer une autre manière. Tu n'as pas besoin d'argent, tu n'as jamais été en difficulté, tu n'avais qu'à le puiser ; moi j'ai dû le gagner. Comprends-tu cela, Willatz, le gagner ?

— J'ai souvent eu besoin d'argent, dit le lieutenant, inquiet.

— Toi ? Naturellement non.

— J'ai eu de grosses dépenses.

— N’as-tu pas aussi des sources secrètes où puiser, n’as-tu pas des richesses insondables sous la terre ?

— Ah ! celui qui en aurait !

— Père en a.

— Ah ! Bon ! Moi je n’en ai pas. Ah ! ton père en a ? Étrange ! Oui, je me suis souvent demandé d’où il tirait tout son argent.

— Je vais te le dire, comme réponse à l’une et à l’autre question : il le tire de moi.

Le lieutenant croit sans doute avoir mal entendu, c’est pour cela qu’il a une expression si niaise.

— Il l’a tiré de moi depuis un demi-âge d’homme. Faute de quoi il aurait fait faillite.

Pause. Les messieurs demeurent plusieurs minutes à réfléchir et réfléchir, sans rien dire.

— Je te prie, dit le consul, de bien comprendre ma franchise. J’ai mentionné cela pour me donner à moi-même une petite réhabilitation. Moi non plus je ne suis pas aveugle à la grandeur qu’il y a à être seigneur terrien comme mon père, mais c’est une chose morte. Grande, mais décédée. Le temps l’a rattrapée.

— Oui, le temps nous a rattrapés, dit le lieutenant, pensivement.

— Je ne parle pas de toi, naturellement. Ici il y avait de tout autres réserves.

— Elles sont employées.

— Elles ne sont pas employées. Comme je me suis permis de l’exprimer hier soir : il reste beaucoup de choses dans un grand domaine, même si une guerre passe dessus. Employées ?… Le consul rit, que ce soit ou non pour remonter son ami… Que dirais-tu si moi, par exemple, j’étais acheteur de ta rivière ?

— La rivière ?

— La moitié de la rivière, la moitié de la chute et la moitié du lac de montagne… si j’étais un Lord un peu toqué qui achèterait du liquide et ne pourrait jamais avoir assez de liquide… Combien en voudrais-tu ?

Le lieutenant sourit.

— Je parle sérieusement. La moitié de la rivière y compris la chute et le lac de montagne.

— Prends la rivière si tu veux. Elle est à toi.

— Je l’ai vendue cette nuit.

— Ah ! Alors tu es devenu riche !

— Bon, bon. Pour savoir si j'ai fait un bon marché j'aurais bien voulu connaître ton prix. Et, de plus, le prix de la terre. Holmengraa n'est pas mesquin, il ne voulait rien faire mesquinement, a-t-il dit. Toute la ceinture, depuis la mer, sur la rive ouest de la rivière, jusqu'au terrain à bâtir, cinq cents aunes de large, et, auprès de la mer, le double, à cause de l'alignement.

Pause.

— Ce n'est pas que je sous-estime le grand service que tu m'as rendu, dit le lieutenant, mais, à le bien prendre, tu as donc vendu, détaché de Segelfoss, cette terre et ce… ce liquide, sans que cela m'avance à rien. Le prix ? Il peut prendre la rivière. Je pense que, sur ma rive, ma scierie, mon moulin et ma tuilerie peuvent quand même marcher ou rester arrêtés, à mon gré.

— Oui.

— Alors, il peut bien prendre la rivière. Mais, par contre, cette lisière de terre sur cinq cents aunes de large, c'est du bien-fonds. Ce n'est pas de la terre chère, ce n'est pas du bois, le long de la rive ce ne sont que des oseraies, des champs ou de la roche. Mais c'est du bien-fonds. Et pour cela je devrais toucher quelque chose.

— Combien ?

— Combien ? Mon cher Fredrik, ce serait en tout cas insuffisant pour moi. Il me faut beaucoup d'argent. Tout tombe en ruines ici, Petit Willatz doit partir, de grandes dépenses journalières, les champs négligés. Deux mille thalers, c'est sans doute trop cher ? Mille thalers ? Je ne sais pas.

— Veux-tu lire le papier ?

— Oui, merci. Plus tard.

— Pour te donner une idée du caractère de ce marché, je vais te raconter comment j'ai vendu la rivière. Holmengraa dit qu'il a un petit moulin dans un autre coin du monde, que, s'il doit demeurer ici, il lui faut quelque chose d'analogue à bricoler ici aussi, il faut qu'on lui cède la moitié de la rivière. Je suis commerçant, je réponds : Ce sera cher. Combien ? demande-t-il. Je réfléchis, j'ai vendu bien des choses, mais jamais de rivières. « Mon ami le lieutenant est un homme qui n'aimerait pas vendre sa rivière, dis-je, et si quelqu'un venait lui offrir trois ou quatre mille thalers, il ne ferait qu'en sourire, dis-je.

— Es-tu fou, trois ou quatre mille !

— Tu vas voir, M. Holmengraa est un homme extraordinaire. Il me répond simplement qu'il ne connaît certes pas le prix des rivières dans

ce pays-ci, mais qu'il a envie de cette grande belle rivière avec la chute et le lac de montagne, il l'a mesurée et il a calculé d'après une estimation raisonnable, selon les prix internationaux, il croit bien qu'il peut donner dans les six mille thalers pour la rivière, s'il obtient la terre en même temps.

Silence complet.

— Il s'est moqué de toi, dit le lieutenant.

— En attendant, c'est dans le contrat.

Willatz Holmsen voit poindre des possibilités dorées, sa force de résistance faiblit étrangement, il se sent glisser, il ouvre le contrat, le referme, sourit subitement et demande, les lèvres tremblantes :

— Mais peut-être… ceci, c'est bien le contrat, mais non l'argent… ?

— Je dois de nouveau exprimer mon respect pour l'homme extraordinaire qu'est Tobias Holmengraa, dit le consul. Il a payé l'achat.

— Il l'a payé !

Oh ! maintenant Fredrik Coldevin triomphe ! Il ouvre sa redingote et tire des poches les grosses sommes, les énormes sommes.

— Voici pour la rivière, dit-il. Voici pour la terre le long de la rivière, dit-il, ensemble huit mille thalers. M. Holmengraa a consenti à payer si cher parce qu'il y avait une vue si magnifique, a-t-il dit. Compte-les maintenant, je les ai d'ailleurs comptés, c'est exact. Puh ! ça a littéralement allégé mes poches de retirer ça de dedans.

Ah ! comme Fredrik Coldevin se sentait splendidement supérieur. Mais le lieutenant n'en menait pas large, il était écrasé, il remuait la bouche sans dire une parole. Et, tout à coup, ce curieux homme dut décharger sa tension par un trait comique : il mit les mains derrière son dos et furtivement fit glisser sa bague de nouveau à la main droite : il l'avait portée à la gauche pendant toute une semaine.

— C'est vrai, dit-il en se redressant, tu as passé une nuit blanche, va te coucher.

IX

Holmengraa travaille avec un nombreux personnel, il a son contremaître pour les charpentiers et son contremaître pour les carriers, il loue des chevaux là où il en peut trouver, et il paie bien, mais il ne donne pas de salaire à la journée, il paie tant la charge. Il s'avère que, sous le lambrissage, la vieille église est construite avec les poutres les plus magnifiques.

Cela amena un grand mouvement dans les environs, ce fut à la fois bon et mauvais. Segelfoss devint une foire, l'agitation régnait partout, des coups de mine dans la colline, des gens et du trafic sur les chemins. Des caboteurs y abordaient avec des cargaisons de bois et des vivres, avec des poêles, des papiers de tenture, des meubles, des sacs et des caisses, de grandes caisses ; des Suédois vinrent offrir leurs services.

Holmengraa habitait au domaine. « Cela va de soi », dit le lieutenant. « C'est une grande amabilité de plus », dit Holmengraa. Les contremaîtres aussi habitaient sur le domaine, ils avaient chacun leur chambre dans la maison des gens. Tout autour, dans les maisons et les cabanes, les habitants devinrent riches à héberger les ouvriers pour deux sous la nuit.

Aussi longtemps que les Coldevin restèrent à Segelfoss, il ne se passa pas un jour sans que le vieux monsieur et sa femme fissent une promenade vers l'est… Vers l'est, sur les terres de Segelfoss, en regardant les prés, les champs et le bois. « De grandes étendues à Segelfoss ! » dit le vieillard chaque jour, et sa femme, qui devrait le savoir par cœur, répond cependant chaque fois : « Oui, cela en a bien l'air, je ne savais pas que c'était si grand ».

Holmengraa continuait à se montrer ouvert et plein d'égards. Quand le consul Fredrik lui eut raconté que les vieux étaient chagrinés de la vente du terrain, il essaya de les apaiser, de leur donner une bonne impression de lui-même, il se levait quand ils entraient et restait debout jusqu'à ce qu'ils fussent assis ; il ne s'imposait pas, mais profitait d'une occasion propice pour s'adresser à eux. Un jour il s'assit auprès d'eux et leur parla un peu de sa famille, dit que sa femme était morte au Mexique, qu'il attendait le printemps pour faire venir ses enfants et qu'alors il irait les chercher lui-même. Holmengraa s'excusa grandement de toute l'agitation qu'il avait apportée à Segelfoss ; il espérait que le pire moment serait bientôt passé ; il avait beaucoup de monde à l'ouvrage. « Et alors, vous pourrez de nouveau goûter la paix

et le calme à Segelfoss », conclut-il.

— En ce qui nous concerne, répond le vieux Coldevin, cela n'est pas très grave, nous partons bientôt. Mais je dois dire, ajoute-t-il en souriant, que je n'envie pas ceux qui resteront.

Madame veut arranger les choses :

— Tout ce que vous avez mis en train en si peu de temps ! Il est venu des ouvriers du jour au lendemain. Et des caboteurs avec des cargaisons de matériaux. Et toutes les choses possibles et imaginables.

— De cela, j'ai tout lieu aussi de remercier le lieutenant et Madame sa femme, répondit Holmengraa. C'est sur la foi de leur première demi-promesse d'il y a quelques semaines que j'ai pu tout préparer.

Dieu merci ! ainsi toute la responsabilité de ce marché n'incombait pas à Fredrik, pensèrent sans doute les vieux ; ils se sentirent allégés ; ils avaient un souci de moins, et le vieux Coldevin demanda :

— De nos fenêtres, au premier étage nous voyons que vous avez démoli l'église qui était là autrefois. Vous l'avez sans doute achetée ? Oh ! ne vous méprenez pas à mes paroles… ajouta-t-il, troublé.

— Je ne me méprends pas. Oui, j'ai acheté l'église, répond M. Holmengraa. Il s'avère qu'elle est faite de poutres magnifiques, beaucoup plus grosses que la charpente ordinaire. Mon intention est d'en faire une maison maintenant.

Coldevin se rappelait ce que l'on racontait de la vieille église, elle avait été construite dans l'enfance de son père, il y avait alors de gros arbres dans le Nordland. « Oh ! il fallait deux hommes pour embrasser un tronc ! Ici, à Segelfoss, il y a encore de gros arbres, Dieu m'assiste.

— Indubitablement.

— D'immenses futaies, peut-être sur des lieues. Ne crois-tu pas qu'il y en a des lieues, Charlotte ?

— Si, je l'ai toujours entendu dire, dit Madame.

— Et le plus superbe taillis ; Petit Willatz sera un homme puissant. Que voulais-je dire, Monsieur Holmengraa ; nous voyons de nos fenêtres que l'on travaille aussi là-bas près de la mer, ce sont sans doute vos ouvriers ?

— Oui, ils maçonnent. Je construis un quai jusqu'au banc de sable.

— Pour que les caboteurs puissent aborder.

— Oui, et de plus gros bâtiments, des navires, des cargos. J'avais l'intention, entre autres choses, d'installer un moulin d'un peu grand style. Cela dépendra de ma situation… Si je me trouve les reins assez solides.

— Ah ! bien. Et puis, moudre du grain pour le commerce. Oui, mais les gens ont de petits moulins, ils font leur mouture dans leurs petits moulins. Nous avons chez nous un assez grand moulin, il marche, nous pourrions moudre davantage que nous ne le faisons.

— Mais M. Coldevin fait sans doute venir le seigle d'autres régions.

— De Bergen, oui. Je le fais venir sur des caboteurs. Et nous moulons le seigle. Mais, le fin bluté, nous l'achetons. Notre moulin ne peut pas bluter fin.

— Au lieu de cela, je ferais venir le seigle des pays à seigle.

— Oui… Nous ne l'avons jamais fait. Mes parents ne le faisaient pas. Et comment faisaient tes parents, Charlotte ?

— Nous faisions venir le seigle par les caboteurs. Et le bluté fin et le gruau et la farine de froment par les caboteurs.

— Vous voyez ! dit le vieux Coldevin en hochant la tête.

— C'était peut-être le meilleur système, c'est bien possible.

— N'est-ce pas ? Maintenant vous allez moudre de la farine, mais les gens, que feront-ils de leurs petits moulins ? Les moulins tomberont en ruines.

— Mais tout le monde n'a pas de moulin. Et tout le monde a besoin de farine.

— C'est nous qui moulons pour ceux-là. Ceux qui n'ont pas de moulin font moudre chez nous qui en avons un. C'est ainsi que nous faisons, c'est ainsi que faisaient nos parents.

— Mon idée était qu'en faisant venir directement le grain des pays de céréales, il n'aurait pas besoin de passer par une seconde main à Bergen et de renchérir d'autant.

— Est-ce que ça ne se compense pas ? Que ce soit vous qui le fassiez venir directement ou les Bergensais, cela doit revenir au même ?

— Je leur fais concurrence. Je le fais à meilleur compte. Au besoin, je vends au-dessous des Bergensais.

— Ah ! Vraiment, dit Coldevin.

— Le transport de Bergen ici est coûteux, les gens évitent ce déboursé en prenant la farine ici.

— Ils l'évitent n'importe comment. Nous faisons venir le grain sur nos caboteurs.

— Mais tout le monde n'a pas de caboteurs.

— Non. Mais, nous qui en avons, nous transportons pour tout le

monde. Ainsi faisons-nous, ainsi faisaient nos parents.

— Oui, mais, permettez, demande Holmengraa en riant, cela coûte quelque chose, en tout cas à vous, de transporter le grain pour tout le monde.

— Oh ! tout est si bon marché ! répond Coldevin. Faudrait-il peut-être faire rentrer les caboteurs sur lest ? Ils sont allés à Bergen avec du poisson, mais il faut qu'ils rentrent ; faut-il donc qu'ils naviguent sur lest et ne rapportent pas de grain. Non, excusez-moi, c'est impossible, pour les caboteurs de rentrer en naviguant sur lest.

Madame Coldevin reste là simplement à regarder son mari. C'était merveille d'observer l'admiration, la superstition, dans ses vieux yeux. Ni elle ni son mari ne voyaient que cette manière de faire rapporter des vivres sur les caboteurs du seigneur terrien, cela appartenait à une époque mourante.

* * *

Et les Coldevin retournent chez eux.

Mais auparavant, le lieutenant avait demandé conseil à son ami le consul au sujet d'une école pour Willatz. Une école pour faire des hommes, avait dit le lieutenant ; des connaissances, sans doute, mais surtout des manières, de la lecture, un milieu éducatif, une école pour un Holmsen. Qu'est-ce que Fredrik pensait de l'Angleterre ? Bien, l'école se trouve à Harrow, avait répondu le consul, il la connaissait par ses relations, Xavier Moore pourrait surveiller un peu Willatz. Le consul écrivit sur-le-champ à Xavier Moore pour le préparer.

* * *

La vie quotidienne à Segelfoss, solitaire et monotone ? Plus maintenant, cela appartenait au passé, Holmengraa avait changé tout cela. Tous ces gens, tous ces chevaux, la chaîne des maçons, les coups de mine, les chansons à virer sur les caboteurs… Tout cela faisait sur la propriété des Holmsen un effet de perturbation et de grossièreté. Mais dans les villes, se disait le lieutenant pour se consoler, là on peut être aristocrate au milieu du bruit ? Oui, mais, là aussi, c'est dans le calme qu'on est le plus aristocrate. Voyez, ses propres gens et ses propres chevaux fourmillaient sur les prairies et trimaient pour faire la fenaison et rentrer les foins ; dans le temps, ç'avait été une fière armée au travail sous la conduite du valet Martin, maintenant elle disparaissait dans l'essaim des étrangers.

Mais, donnant, donnant !

Le lendemain du départ des Coldevin, le lieutenant rencontre la servante Daverdana, et lui dit :

— Nous mettrons fin à ces soirées. Nous ne lirons plus.

Daverdana est pâle, elle a peur et elle dit :

— Hier soir non plus, je n'ai pas oublié ; mais Madame m'a envoyé chercher les souliers.

Une satisfaction passe sur le visage du lieutenant et il répond :

— C'est moi qui t'ai envoyée. Nous ne lirons plus, pour le moment.

Quand le lieutenant veut s'éloigner, Daverdana dit :

— Est-ce que je dois… partir ?

— Non, répond-il. Partir ? Tu es une bonne servante, la gouvernante a besoin de toi.

Une bonne parole du lieutenant avait une grande valeur, Daverdana devient rouge de joie et prend son parti de la décision de son maître.

Le lieutenant continue sa promenade.

Maintenant la situation était relativement supportable pour lui, il avait de l'argent en réserve, toute une fortune envoyée à Trondhjem contre intérêts, il se sentait plus libre de ses mouvements, il ne mettait plus sa bague à la main gauche aussi souvent qu'auparavant. Maintenant Adelheid pouvait faire une visite au foyer de son enfance, qu'attendait-elle ?

Oh ! à vrai dire, il ne voyait pas d'un bon œil le voyage d'Adelheid, elle revenait toujours de la maison paternelle un peu moins aimable et un peu plus hautaine, quelle qu'en pût être la cause ; lui-même avait, pour sa part, rompu toute relation avec la dite maison. Adelheid était sans doute en partie excusable. Son père n'était-il pas un général que le sort avait arrêté au grade de colonel par suite de l'absence d'un Hanovre ? Et n'était-ce pas elle, sa fille, qui était venue s'enterrer vivante en Norvège, dans le Nordland, où l'univers était mort ?

— J'ai pensé, lui dit le lieutenant… Ici Willatz ne fait que flâner, il a commencé à apprendre des mots malsonnants et à jurer, il faut qu'il parte !

— Je me demande s'il n'apprend pas ces mots de Daverdana et de son frère ? répond Madame. Je ne sais pas.

— Daverdana ? dit le lieutenant, avec une nouvelle satisfaction. À propos, la gouvernante peut désormais disposer complètement de Daverdana.

— Ne doit-elle pas faire votre service ?

— Non. Elle a touché à l'alphabet.

— Quel alphabet ?

— Celui du petit. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, mais je le conserve depuis que Willatz était petit, il est accroché à mon mur et je le regarde. Un grand alphabet sur carton. Elle y a touché.

Pour commencer, un petit sourire éclot sur le visage de Madame, et le lieutenant aussi sourit en même temps, tant il est satisfait en ce moment.

— C'est une de mes particularités, dit-il, quand Willatz s'en ira, je veux qu'il me reste quelques babioles de lui… J'ai donc pensé que si vous faisiez votre voyage à Hanovre tout de suite, vous pourriez prendre le garçon avec vous.

— Où doit aller Willatz ?

— Vous êtes si Allemande, répond le lieutenant, hésitant, mais… en Angleterre, ne croyez-vous pas ? À Harrow, Fredrik y a des relations. Naturellement, en Angleterre.

— Et moi je dois aller à Hanovre ?

— Ce sera malheureusement un détour de passer par Harrow. Mais, si le temps est beau, un tel voyage ne devrait pas vous être importun, cela pourrait peut-être vous distraire un peu. Vous emmèneriez vos femmes de chambre.

Tout d'un coup, un soupçon parut s'éveiller dans l'esprit de Madame, elle traversa la pièce et s'arrêta à la fenêtre à regarder dehors. Elle resta là et sourit de nouveau, mais cette fois c'était un sourire faux.

— Que pensez-vous de cette idée ?

— Oui…i, répondit-elle.

— Cela paraît vous déplaire ?

— Est-il absolument nécessaire que Willatz quitte la maison ?

— Il est tout le temps à courir aux alentours dans les cabanes des métayers et quand il rentre à la maison il joue du piano.

— Vous pourriez très bien vous résigner à prendre un précepteur ? demanda-t-elle.

— S'il n'y a pas d'autre issue.

— Je n'irai pas à Hanovre, dit-elle.

Pause.

— Bon, bon, répondit-il.

Elle se tourna vers lui et dit :

— Ah ! c'est ainsi ? Je commence à comprendre !

Quoi encore ? La manière sarcastique de Madame l'irrita ; n'était-il

pas la complaisance même ? Il fut sur le point de faire honte à Madame de son manque de compréhension, mais il savait aussi que ce ne serait pas de la moindre utilité et il se tut.

— Vous avez compté sans votre hôte, dit-elle. Mais comme j'ai trouvé que c'était vilain et rusé de votre part.

— Comme vous parlez !

— Oui, c'est ma pensée.

— Suis-je, maintenant aussi, vilain et rusé ? Mais cela ne me rend pas meilleur que vous énumériez constamment mes fautes. Mes fautes… ah ! je dois dire qu'elles ne m'intéressent plus.

— Et je dois dire, répond-elle, qu'autrefois, il y a longtemps, alors en tout cas je n'aurais pas cru cela de vous.

— Vous ne devriez pas dire cela, en tout cas ce n'est pas habile de votre part. Ne voyez-vous pas que cela jette une ombre sur votre jugement.

— Oh ! balivernes ! j'étais une enfant.

— Une enfant ? Votre mémoire est-elle fidèle ?

— J'étais une enfant.

Maintenant la guerre était déchaînée et Madame n'avait pas l'intention d'épargner Monsieur, mais de faire feu, oh ! de faire feu à cœur joie. Elle remonta les sourcils jusqu'au milieu du front et regarda Monsieur de côté, en fermant presque les yeux, d'un air extraordinairement ironique :

— Vous avez voulu me tranquilliser en la congédiant de votre service. Et vous me conseilliez de partir. Merci bien !

Certes, le lieutenant avait entendu de la bouche de sa femme mainte extravagance, mais il ne croyait pas en avoir jamais entendu une plus agréable, tranchons le mot, plus réjouissante. Il sembla sur le point de faire un pas vers elle, de lui dire quelque chose, de lui donner une assurance, Dieu sait ; mais elle n'attendait pas cela de lui et elle ne l'attendit pas lui-même.

— Merci bien ! répéta-t-elle, et elle sortit.

Bah ! il pourrait peut-être encore trouver audience auprès d'elle, il pourrait dire : Je suis si loin d'avoir voulu vous tranquilliser que je ne croyais pas que vous aviez besoin d'être tranquillisée sur ce point ! Toute la journée, il chercha à la joindre, mais elle était absolument irréconciliable, elle l'évitait et finalement elle alla regarder les ouvriers de Holmengraa.

Au repas du soir, le lieutenant ne put rien lui dire à table à cause de

la présence de M. Holmengraa, et quand Madame se retira dans sa chambre pour la nuit, il était trop tard. Il aurait dû être un peu plus prompt à la riposte tout à l'heure.

Tard dans la soirée, le lieutenant sort. La fenêtre de Madame est ouverte, comme d'ordinaire, il entend son pas dans la chambre, une inspiration lui passe par la tête et il demande à mi-voix :

— Votre porte est-elle fermée, Adelheid ? Je voudrais seulement…

— Oui. Je me suis couchée, répond-elle.

* * *

Le lendemain matin, le lieutenant recommença à sortir à cheval. Ses promenades avaient été interrompues pendant la visite des Coldevin, maintenant ce lui était une satisfaction de se sentir de nouveau bercé sur sa selle et de regarder au loin la terre et la mer. « Allons, allons, Noiraud, tu t'es reposé trop longtemps, tu es d'une pétulance ! »

Le lieutenant descend vers la grande route, cela va admirablement, avec ravissement, à petits pas de danse.

Il entend crier un peu loin : « Attention i-ci ! »

Le lieutenant continue à avancer, il n'était pas l'homme qu'on arrête sur un chemin et, d'une manière générale, on ne devait pas l'interpeller.

Un coup de mine éclate.

L'instant qui suit est gros de catastrophe, le cheval est comme pris dans un tourbillon, il fait un bond, un énorme saut de biais, et jette son cavalier hors de sa position d'équilibre ; le cavalier reste suspendu d'un côté, le cheval galope sur la route, le sol résonne en tonnerre sous les sabots… Ils prennent de la distance, ils passent devant les cabanes et les fermes, bientôt ils sont hors de vue, le cavalier penche de plus en plus sur le côté, la selle tourne, c'est une question de secondes… maintenant… !

C'est un instant sans prix ! Le cavalier a un pied sur le dos du cheval, l'autre sous le ventre, il est raide comme une perche, il se tient absolument horizontal et perpendiculaire au flanc du cheval pendant la course… puis il jette une main en haut et en avant vers le cou du cheval, vers la crinière… c'est une griffe d'acier qui jaillit en l'air et trouve prise. Au même instant la selle tourna tout à fait et le cheval fut paralysé, les derniers bonds furent une danse d'échasses et se terminèrent par un bronchement.

Eh ! bien, n'en a-t-il pas encore fait assez. Le cheval se relève de l'avant-main et retombe, se relève et retombe encore une fois, s'ébroue, tremble, se frappe le cou sur la route. Le lieutenant avait enfin dégagé

sa jambe emprisonnée et pouvait atteindre la tête du cheval, il détache la selle et remet sa monture sur pied.

En revenant à la maison, il est de nouveau bien en selle et chevauche au pas, à son habitude. Il rencontre des gens qui accourent vers lui, son valet Martin, des ouvriers et contremaîtres étrangers, Holmengraa lui-même, tous très inquiets. Holmengraa est consterné et prend la faute sur soi : ces coups de mine, cette effroyable canonnade. Vraiment, vous ne vous êtes pas blessé ? Et le cheval ?

Le lieutenant voit sa femme descendre en toute hâte du domaine et veut aller au-devant d'elle, il veut lui abréger le chemin, aussi ne s'arrête-t-il pas auprès des gens affligés, et ne leur donne-t-il que de brèves réponses.

— S'est-il emballé ? Comment… êtes-vous tombé ? demanda-t-elle précipitamment, vous êtes-vous blessé ?

— Je ne suis pas tombé, répond-il.

— Vraiment non ? Comment cela s'est-il produit ? Pensez, s'il était arrivé un malheur ! Et vous ne vous êtes pas blessé ?

— Je ne me suis pas blessé, répond-il.

Oh ! il entendait bien à son ton que sûrement elle était contente qu'il fût encore en vie ; mais il n'avait peut-être pas été assez prudent, il n'avait pas pris garde d'aller au pas comme il en avait l'habitude.

— Et le cheval ? demanda-t-elle. J'entends dire qu'il a eu peur d'un coup de mine ? Je ne comprends pas ça, ne teniez-vous pas le mors ? Un coup de mine est pourtant une chose ordinaire.

— Oui, une chose ordinaire.

— N'est-ce pas, un coup de mine, ce n'est rien ? Mais, naturellement, il faut savoir se tenir à cheval. Et vous qui êtes un vieux cavalier.

— À propos, dit-il, comme s'il passait à un sujet tout différent, faites attention aux coups de mine pendant quelque temps, si vous sortez à cheval. Il y a parfois quelques grosses explosions. Les coups de mine, je veux dire.

— Je n'ai pas peur des coups de mine, répondit-elle, il ne manquerait plus que cela ! Elle caressa le cheval et lui dit : « Comme tu es bête ! Pense, si tu étais à la guerre et que tu ne puisses pas supporter les coups de feu ! »

— Pendant que j'y pense, dit le lieutenant, d'aujourd'hui en huit nous partons, Willatz et moi, pour l'Angleterre. Vous voudrez bien peut-être prendre soin que ses affaires soient en ordre.

Oh ! il n'avait aucun motif de faire des cérémonies avec Adelheid, il

n’en avait pas besoin et il n’en éprouvait plus le désir.

Le soir, il s’assit dans sa chambre et s’amusa à faire des réussites comme une vieille dame. Daverdana ne lui faisait plus la lecture, il lui fallait quelque chose pour la remplacer, une réussite, un ouvrage manuel, une innocente occupation féminine. Le lendemain matin, il sortit de nouveau à cheval, il s’attendait à un ou deux coups de mine, mais ce fut seulement le silence, il entendit les maçons chanter sur la pierre, en bas de la nouvelle jetée, c’était le seul bruit. Cela n’était pas selon son désir et, comme quelques jours encore se passèrent de la même manière, il voulut un peu de changement. Il ne manquait pas de coups de mine tout le long de la journée, mais quand le lieutenant devait sortir à cheval, tout était tranquille. Il y avait certainement quelqu’un, qui montait la garde. Le plus curieux est que tout devenait tranquille dès l’instant où il donnait l’ordre de seller son cheval et non pas seulement quand il arrivait à cheval au bas de la pente. Comment cela s’expliquait-il ?

Un matin, il se tient à sa fenêtre ouverte et observe que les ouvriers mineurs commencent à forer des trous. Il les voit forer de plus en plus profondément et changer de tarière en en prenant de plus en plus longues, finalement ils sont prêts. C’est avec intention qu’il a traînassé si longtemps à la maison pour profiter justement de cette grosse explosion, il donne ordre de seller son cheval. Pendant la continuation du travail, tandis qu’ils assèchent le trou et chargent, les gens ont constamment leur attention dirigée vers la maison, et, à la fin, l’un d’eux fait un signe aux autres avec les bras. Un télégraphe doit fonctionner quelque part dehors, le lieutenant se penche à la fenêtre et regarde la maison du haut en bas. Qu’était-ce ? Un torchon, un essuie-mains blanc pend à l’une des fenêtres d’Adelheid. Il pendait là au soleil, sans doute pour sécher, le vent soufflait doucement dedans.

Le lieutenant sort, examine avec soin la selle et le mors, resserre la sangle d’un cran, et monte à cheval. Tandis qu’il descend la pente, il lève une fois les yeux vers l’essuie-mains, il pend encore là. Adelheid avait-elle convenu avec Holmengraa que son mari, Willatz Holmsen, ne savait pas se tenir à cheval et qu’il fallait lui épargner les explosions de mines ? Que tout ce qui dépassait le pas lui inspirait un certain effroi ?

Il descend la route, il remarque que tout est préparé en bas pour faire feu, mais que les gens se donnent d’autres occupations. Il s’avance jusque vers eux, et commande :

— Faites feu !

Oh ! le lieutenant n’était pas un homme à qui l’on résistait ! Les ouvriers se dirigèrent vers la mine, le contremaître vint et demanda :

— Doivent-ils faire feu ?

— Oui.

— Nous pensions… Votre cheval ne tolère pas les coups de feu !

— Il faut qu'il s'y habitue.

Roide et obstiné, le lieutenant se tient en selle, il sait que ceci est une sotte manière d'habituer un cheval aux coups de feu ; mais il reste là.

— Attention i-ci ! crient les ouvriers.

— Oui, mais, en tout cas, le lieutenant ne doit pas rester ici, dit le contremaître.

— Vous y restez bien vous-même ?

— Avec moi, c'est une autre affaire, je peux me garer.

— Nous nous garerons bien aussi, répond le lieutenant avec un sourire.

La mèche fume et les ouvriers se mettent à l'abri. Le cheval renifle la fumée et s'agite, il pressent qu'il va se passer quelque chose, le lieutenant le caresse de la cravache et lui parle. Vu qu'il a tant de spectateurs, il se montre peut-être un peu plus tranquille qu'il ne l'est réellement, on remarque seulement qu'il serre les étriers tout à fait sous le ventre du cheval, comme si cela devait éventuellement être son salut. Et il caresse et caresse sa monture et lui parle.

Il n'avait pas encore fini de parler que le coup partit. L'instant suivant fut comme un éclair gros d'événements, le cheval s'enleva de terre, rua de tous les côtés, et fit quelques bonds violents sur la plaine pierreuse. Mais cette fois il avait sur le dos un cavalier qui ne voulait pas descendre, c'était peine perdue que d'essayer de le désarçonner ; déjà cela allait mieux, un rude galop en montant la route, mais régularisé, dompté ; quand ils approchèrent du croisement de la grande route, le cheval ralentit de lui-même, de plus en plus, et ils arrivèrent en bonne condition sur la route. Puis ils piquèrent à droite dans la vallée et disparurent dans un nuage de sable.

* * *

C'est dimanche.

Petit Willatz fait la tournée des cabanes de métayers et dit adieu à ses camarades ; ce faisant il récolte honneur et renommée ; il doit partir en Angleterre, dans le vaste monde, et ne pas revenir. Le pauvre Gottfred n'avait certes pas été sa fréquentation journalière, mais il ne l'oublie pas non plus, il lui fait même cadeau de deux babioles qui peuvent être de grand profit au pauvre Gottfred au cours des années : un coq dans lequel on siffle et un des peignes de Madame Adelheid auquel il manque quelques dents.

Puis Willatz alla à la maison de Lars Manuelsen. Il apportait pour Julius un cheval à roulettes et toute une boîte avec diverses raretés. Julius regarda dans la boîte et dit :

— Le coq n'est pas là ?

— C'est Gottfred qui a reçu le coq ?

— Il l'a reçu ! Alors il a dû aussi avoir la boîte de couleurs.

— Non, c'est papa qui l'a eue. Il l'a demandée.

— Qu'est-ce que tu es là à questionner ? dit la mère de Julius. Et tu ne dis pas merci pour ce que tu as reçu ! Je l'ai dit et je le redis, tu es tel que tu as été, vilain *Troll* !

Julius remercie des cadeaux et Willatz se sent positivement gêné parce qu'ils sont si minces.

Alors la mère de Julius prend sur la poutre du plafond une lettre qu'elle prie Willatz de lui lire, c'est de Lars qui est au séminaire. Le vieux Lars Manuelsen est couché sur son lit, et dort, attendu que c'est dimanche, et sa femme le réveille en lui disant que maintenant ils peuvent se faire lire la lettre.

— Chers parents ! commença Willatz.

— Quand a-t-elle été écrite ? demande Lars.

Willatz lit la date.

— Bon. Alors elle a été un mois en route.

— Voilà toute une semaine qu'elle est sur la poutre, dit la femme.

— La lettre traitait du voyage à Tromsö, de la ville et de la vie là-bas, toutes les maisons, tous les navires en bas à la mer, des milliers et encore des milliers de gens dans les rues, c'était une longue lettre avec une écriture distincte d'écolier. Et, en ce qui concerne le manger, c'était du fin manger chaque jour, mais pas assez de pain d'orge, et les autres séminaristes lui en avaient pris, de sorte qu'ils en portaient le péché ; mais lui, votre fils, il mettait sa confiance en Notre Seigneur.

— J'aurais voulu être là ! dit Lars de son lit.

— Qu'est-ce que tu crois que tu aurais fait ? demande la femme.

— Tu n'entends pas qu'ils le font crever de faim !

Puis la lettre traitait de l'instruction, que c'était effrayant comme livres de toutes sortes et une classe qui était plus grande que l'église, en outre une maison rien que pour sauter et courir dedans, pour le corps. Mais tout va bien, votre fils a la foi solide que personne ne pourrait lui enlever. Pour finir, un diligent salut à chacun à la maison et à Daverdana chez le lieutenant.

Quand Willatz dut partir, Julius l'accompagna dehors, tous deux ont tant de choses à se dire, mais Willatz est déprimé, sans entrain.

— Il faut absolument que tu m'écrives, dit Julius.

— Oui. Mais tu ne sais pas lire ?

— Si, du moment que tu fais des caractères gothiques.

Willatz promit d'écrire en gothique.

— Oui, il faut absolument que tu le fasses.

— Qu'est-ce que c'est que cette balle qui est là, en morceaux, demande Willatz.

— Une balle ? Ah ! oui, c'est celle que nous avions perdue. Je suis retourné et je l'ai cherchée et trouvée, mais elle était pourrie. Veux-tu voir comme elle était pourrie ?…

X

Et l'automne passe.

Holmengraa a pressé son monde et a réussi à avoir sa maison sous toit, il n'y a plus maintenant que les menuisiers et les peintres qui travaillent dans la grande bâtisse. De même il a fait construire le mur du quai en bas à la mer et commencé le défrichement d'un grand terrain pour les magasins, il continue à miner et faire sauter, cela coûte chaque jour la vie à quelques blocs de granit.

Mais il devenait difficile pour sa grande équipe d'ouvriers de se procurer des vivres en tout temps et, un jour, après que le lieutenant fut revenu d'Angleterre, Holmengraa alla le trouver et lui demanda gentiment et affablement s'il voyait un inconvénient à ce qu'un marchand ouvrît une boutique en bas près de la mer. Il attachait une grande importance à ce qu'il y eût une telle boutique sur place, son demi-cent d'hommes avaient chaque semaine un long chemin à faire pour aller chercher des vivres, du tabac, du café et des vêtements, cela leur faisait perdre du temps et certains revenaient ivres de leur tournée.

Le lieutenant aurait certes préféré voir tous ces étrangers quitter le domaine de Segelfoss, mais Holmengraa avait une coquette manière à lui de poursuivre une affaire et le lieutenant s'était presque fait une règle de dire oui à chacune de ses requêtes.

— Mais, répondit-il, quand vous aurez terminé la maçonnerie et votre construction et que vos ouvriers seront partis, de quoi vivra alors le marchand ?

— Il est certain, dit Holmengraa, qu'alors le besoin de marchandises sera moins grand, j'y ai pensé. Mais, primo, je vais continuer la maçonnerie et la construction avec le même nombre d'ouvriers pendant longtemps encore…

— Quelle est la prochaine chose que vous bâtirez ?

— C'est le moulin dont j'ai parlé à Monsieur le lieutenant.

— Et puis ?

— Alors, il faudra que je fasse une route pour aller au moulin.

— Ceci, c'est le *primo*. Et pour le *secundo* ?

— *Secundo*, j'en viendrai à avoir tout le temps besoin de beaucoup de monde pour mon exploitation. Ce peuvent être des gens avec leur

famille, cela peut finir par faire plus de monde que nous ne pensons maintenant.

— Vous finirez par faire une ville ici, dit le lieutenant.

— À vrai dire, j'ai rendu votre localité beaucoup plus agitée qu'elle ne l'était, mais je ne veux pas vous imposer toute une ville. D'ailleurs, cela ne vous a-t-il pas frappé, Monsieur le lieutenant, comme cet endroit est approprié à un grand trafic et une grande activité… Il possède une côte nette, un rivage avec du fond très près, de la futaie dans le bois, une rivière, une chute, des environs populeux, des champs et des prés, un immense terrain de pacage…

— Mon grand-père aurait dû entendre tout ce que vous dites là, lui qui était si actif. Pour en revenir à l'épicerie, où devrait-elle être ?

— Près de la mer, sur mon petit terrain là-bas.

Le lieutenant lève les yeux :

— Vous me demandez la permission de bâtir sur votre propre terrain ?

Holmengraa incline poliment la tête et répond :

— Je vous dirai que cela ne me plaisait pas de faire cela de but en blanc. En outre, je savais que si vous aviez contre mon projet une observation, elle reposerait sur un si solide fondement que je n'aurais plus qu'à abandonner le projet.

— Je n'ai aucune objection à faire.

— Je vous remercie.

— Et, cela me vient à l'idée, vous avez vous-même l'intention de bâtir un grand magasin là-bas et vous pouvez avoir besoin de la place que vous possédez, alors on peut mettre la boutique à côté, sur mon terrain. Ce n'est quand même que de la roche là-bas.

— Je vous dois de grands remerciements pour cette solution de l'affaire, Monsieur le lieutenant. Il vous sera tenu compte de la rente annuelle du terrain. D'ailleurs, je ne doute pas que vous ne vous montriez clairvoyant en permettant de construire sur les confins de votre propriété…

— Vous plaisez-vous ici ? Votre santé s'est-elle améliorée ?

— Mille fois merci, cet été a été pour moi une vraie bénédiction.

— Cela me fait grand plaisir, dit le lieutenant…

Holmengraa organisa tout, il circulait, bien muni d'argent et intelligent, et construisait des bâtisses de pierre et de bois. Voyez, il n'avait plus besoin d'une pelisse ou d'un gros ventre pour en imposer et même sa chaîne d'or ne semblait que le gêner quand il lui fallait

s'asseoir à la table des Holmsen, au point que souvent il boutonnait sa redingote pour la cacher. Non, ce qui en imposait maintenant, c'était sa cassette pleine, les samedis soir, quand il payait les salaires. Certains de ses gens se rendaient compte aussi de sa grande capacité et en concevaient du respect.

Le travail avance, un quai avec boutique a été construit et le marchand est arrivé avec des marchandises. C'était un paysan de la côte, il s'appelait Per et s'intitulait P. Jensen, quand il priait quelqu'un d'écrire, car lui-même ne savait pas écrire. C'était un homme ignorant et humble, mais il était éminent sur un point : l'âpreté au gain, l'art de grapiller les sous et de les conserver. Il répondait à un besoin dans cet endroit, il agissait prudemment et ne tenait que les marchandises dont les ouvriers avaient besoin, il ne sautait pas plus haut qu'il ne pût retomber sur ses pieds. Les gens l'appelaient : « Per à la boutique » ; un gros monsieur couperosé avec un visage de paysan ordinaire et un regard prompt comme l'éclair. Il était simple et vêtu de bure, mais il tenait tout le monde à distance, même sa femme, même ses enfants, il n'avait d'intérêt que pour une chose dans la vie, les sous et le gain. C'était là sa conception de la vie et sa religion ; jamais cela ne lui sortait de l'idée et même, quand il employait l'aune ou la balance, on pouvait le pincer à s'attribuer, avec les doigts, maint petit profit. On n'aimait pas envoyer les enfants à sa boutique, mais si, parfois, cela arrivait, on enjoignait aux petits d'ouvrir les yeux.

Holmengraa avait amené cet homme avec lui de l'extrême Nordland parce qu'il était, de très loin, en famille avec sa femme. Holmengraa n'avait fait d'ailleurs que lui donner une indication sur l'endroit, il n'avait rien à voir dans la boutique ni le commerce, l'épicerie n'était pas son affaire.

— J'apprends, dit Holmengraa, que les gens n'ont pas grande confiance en toi, Per.

— Ils n'ont pas confiance ? dit Per.

— Non. Ils ont beaucoup de mal à en avoir pour leur argent et ils se plaignent de ton aune.

— Voici l'aune, dit Per.

Holmengraa l'examina, la reposa et dit :

— Les gens se plaignent à mes contremaîtres. Bertel de Sagvika a un petit garçon qui s'appelle Gottfred.

— Il vient tous les jours traîner ici.

— Bertel l'a envoyé ici chercher du café. On lui a mis le café dans son fichu et il est retourné à la maison. Est-ce exact ?

— Oui, une demi-livre de café.

— Mais Bertel a dû venir ici lui-même pour le faire repeser.

— C'est comme je l'ai dit, dit Per, pourquoi n'achètent-ils pas une livre de café, au lieu d'une demie ?

— Mais, même une demi-livre ne doit pas être moins qu'une demi-livre.

— Mais que peut-il y avoir dans une demi-livre de café, pouvez-vous me le dire ? demande Per. Une demi-livre de café, ça n'est pas grand'chose, quand ça arrive dans un fichu, je pourrais le poser sur mon œil.

— Il avait reçu trop peu de café, tu avais pesé trop juste.

— Il se pourrait tout aussi bien qu'il y ait eu un trou dans son fichu. Je ne sais pas.

— Mais tu as dû repeser devant Bertel ?

— Je lui en ai rajouté un tout petit brin. Et si je l'ai fait, c'est par pure bonté.

Holmengraa dit :

— Ne donne pas occasion aux gens de se plaindre de toi, Per.

Par la suite, le bruit se répandit que Holmengraa avait dû faire la leçon à l'épicier, mais cela ne servit guère, le bon Per à la boutique avait peine à se contenir et les gens ne prirent jamais confiance en lui. Toutefois, il était le seul à qui l'on pût s'adresser, et si l'on était sur ses gardes et qu'on ouvrît l'œil, on pouvait faire des affaires avec lui. Oh ! le drôle, le stupide « Per à la boutique », il croyait bien qu'il vivrait pendant tous les jours et toutes les années du monde, c'est pour cela qu'il était si avide et n'en avait jamais assez !

— J'ai reçu une requête d'un P. Jensen qui doit tenir une boutique là-bas, près de la mer, dit le lieutenant à Holmengraa… Comme il était loin d'un P. Jensen, comme il s'entendait à réduire à moins que rien un P. Jensen !

— C'est « Per à la boutique », répond Holmengraa. S'est-il adressé ?… Holmengraa était au comble de l'étonnement.

— Écrit. Il désire établir une salle de danse, un bastringue, comme il appelle cela.

— Ah ! ce « Per à la boutique ! » s'exclame M. Holmengraa, et il secoue la tête.

— Cela pourrait lui procurer un petit revenu à côté aussi longtemps qu'il y a beaucoup d'ouvriers ici, écrit-il.

— Hem ! Monsieur le lieutenant n'a naturellement pas… ?

— Non, vraiment, je ne lui ai pas répondu, dit le lieutenant, et il

sourit avec autant d'indifférence que si un P. Jensen était moins qu'une mouche.

— Naturellement non. Si vous le permettez, je dirai quelques mots au bon « Per à la boutique ». Oh ! j'ai certainement fait une gaffe quand j'ai amené cet homme ici. Le fait est qu'il est marié avec une parente à moi, une parente éloignée, la fille d'une demi-sœur ou quelque chose comme ça, sinon je n'en serais jamais venu à penser à lui. Je vais voir à le faire repartir d'ici.

Le lieutenant écoutait cela avec une telle indifférence, peut-être n'entendait pas, il était simplement assis là, à table au repas du soir, il avait fini de manger et réfléchissait, en clignant les yeux. Madame Adelheid demanda par politesse :

— A-t-il de la famille ?

— Oui, une assez grande famille, des fils et des filles.

— Il n'est peut-être pas en bonne situation.

— Si, très bonne, il est à son aise.

En quittant la table, le lieutenant alla dans sa chambre.

Ah ! Petit Willatz, le pendard, était parti ; personne ne fait plus de drôles de questions d'enfant, personne ne chante plus, le piano est muet dans le salon. Mais Willatz est heureux en Angleterre, il apprend de bonnes et belles choses, il écrit qu'il a appris à nager et à boxer, il fait aussi du piano, il joue sur un piano à queue et, au surplus, il va en classe. Ces lettres de Willatz étaient la joie du père, et jamais le lieutenant n'avait attendu le courrier comme maintenant. Ainsi qu'il avait été convenu avec Willatz, avant son départ, ses lettres étaient toujours adressées à la mère pour qu'elle pût les lire la première ; chaque fois aussi elle avait la bonté d'ouvrir les lettres tout aussitôt et de les lire à haute voix à son mari, ce dont il la remerciait grandement. Pour ne pas lui imposer constamment cette contrainte, le lieutenant pria un jour la gouvernante d'entrer chez Madame avec les nombreuses lettres qui lui étaient adressées, mais Adelheid le fit demander aussitôt :

— Vous n'avez pas vu qu'il y a une lettre de Willatz aujourd'hui ?

— Ah ! de Willatz, merci.

Il était question de ce qu'il apprenait petit à petit à parler la langue et pouvait déjà lire un tout petit peu, bien que ce fussent à la fois des mots étrangers et des caractères latins. Par moments, il s'ennuyait de toi, chère maman, car il y avait quarante mille mots en anglais et il avait peur de ne jamais les apprendre. En Angleterre, il n'y avait pas de neige, mais il y faisait froid et mauvais néanmoins, et sa fenêtre restait ouverte la nuit, pour l'endurcir. On, lui avait donné un nouveau maître

de danse, car l'ancien dit qu'il s'est foulé le pied, mais M. Xavier Moore dit qu'il n'était pas tout à fait propre. Pour finir, maman devait saluer papa et lui rappeler comme le voyage en Angleterre était amusant.

— Mille fois merci. Hem !

Comme il allait sortir, Madame retint son mari en disant :

— Cela fait la deuxième fois qu'il vous rappelle le voyage en Angleterre.

— Oui. Il a vu tant de choses nouvelles et étranges.

— Un voyage que j'ai refusé de faire.

— Le regrettez-vous ? demanda-t-il, interdit.

— Oui, répondit-elle, et elle alla à la fenêtre.

Pause. Elle continua :

— Si je vous en priais de nouveau, si je vous priais maintenant… Je n'y tiens plus, il est chez des étrangers, seul. M. Moore, qui est-ce ? demanda-t-elle, en se retournant.

— Pour ce qui est de cela, vous pouvez être tranquille, mais…

— La fenêtre ouverte, la nuit… ils l'affolent aussi, cela n'a pas de sens qu'il doive apprendre quarante mille mots ; un mille est suffisant.

— Je crois que vous avez raison.

— Je ne voudrais pas du tout aller à Hanovre, mais auprès de lui ; j'ai eu des regrets chaque jour depuis qu'il est parti. Je ne voudrais pas aller chez mon père, loin de là…

— Si ce n'était pas l'hiver…

— Alors, vous me laisseriez partir ?

— Avec le plus grand plaisir. C'est-à-dire, ne vous méprenez pas à mes paroles, mais, naturellement, du moment que vous le désirez…

— Merci, Willatz. Alors je pars. Je suis très contente.

Ah ! à ce moment, elle était souple comme un gant ; il aurait pu la rouler autour d'un de ses doigts ; il aurait pu la prendre dans ses bras et l'emporter hors du salon, dans sa chambre, et elle n'aurait pensé qu'à se tenir cramponnée à lui ; elle n'aurait pas même remarqué s'il l'avait cognée en passant dans la porte. Le lieutenant craignit peut-être un geste et il se tint sur ses gardes.

— Mais… je reste là et vous empêche de lire vos autres lettres, dit-il, et il s'inclina comme pour se retirer.

— Willatz !

— Il faut que j'aille prendre des dispositions pour votre voyage.

Vous partez tout de suite ?

— Oui, merci. Mais Willatz…, dit-elle, en s'approchant de lui ; elle était vraiment bien humble et elle baissait la tête. Quand elle leva les yeux vers lui et qu'elle vit son expression, elle comprit que c'était inutile, qu'il était trop tard ; dans cette tête d'Arabe, obstinée, la résolution était inébranlable. « C'était tout », dit-elle.

Alors le lieutenant saisit l'occasion. C'était enfin lui qui avait tout pouvoir, comme c'était elle qui l'avait eu auparavant, durant des années, et il saisit l'occasion.

— Oui, c'est tout… de ce genre-là.

N'avait-il pas, malgré tout, usé un peu trop tôt de son triomphe ? Il aurait dû mieux connaître Adelheid. Bien loin de tomber à genoux et de se frapper la tête contre le sol, elle se redressa aussitôt et dit, avec une grande maîtrise de soi :

— Ce genre-là ?… Je voulais simplement vous demander, au sujet d'une pelisse… une petite pelisse pour Willatz, si je pouvais la lui acheter.

Pause.

— Naturellement, répondit le lieutenant. Merci de me l'avoir rappelé… Si c'est l'usage en Angleterre que les enfants portent pelisse.

— Peut-être que non. Je ne sais pas. Cela n'a pas d'importance.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Informez-vous. En tout cas, cela fait honneur à votre cœur de mère.

Il semblait que tout le voyage fût devenu plus indifférent à Madame : l'équipement, les moyens de transport et tout le reste ; peut-être aussi n'avait-elle inventé cela que pour radoucir son mari, lui donner une occasion de se montrer indulgent pour son humeur changeante. Il n'est pas impossible qu'elle eût été capable au dernier moment de renoncer à ce voyage d'Angleterre qui avait été décidé si terriblement vite, mais ce fut Holmengraa qui vint ranimer son courage et son envie de voyager. Holmengraa dit à table :

— Moi aussi, je dois partir. Mes enfants m'attendent déjà.

— Mais vous allez beaucoup plus loin ? dit Madame.

— Au Mexique, en haut des Cordillères.

— Pensez, si j'avais pu faire le voyage avec vous jusqu'en Angleterre.

— Ce me sera un grand honneur.

Le lieutenant et Madame le regardent tous deux.

— Vous ai-je bien compris ? Quand pouvez-vous partir ? demande

Madame.

— Quand vous l’ordonnerez, Madame, répond Holmengraa en s’inclinant.

— Non, je n’ai jamais… ! s’écrie Madame, surprise. Pouvez-vous partir tout de suite ?

— Dans quelques heures, volontiers.

— Dites ! quelle chance !

— Je ferai de mon mieux pour vous bien servir, Madame.

Le lieutenant demande :

— Pouvez-vous quitter tout votre monde ?

— Il le faudra, n’importe comment, tôt ou tard. Et j’ai des contremaîtres qui resteront.

— Mais j’avais compris, d’après ce que vous disiez, que vos enfants ne pouvaient pas venir avant le printemps ?

— Je ne veux pas les ramener avant le printemps. Mais j’ai beaucoup de choses à débrouiller et à arranger au Mexique. Non, pas beaucoup, naturellement, mais un peu, quelques petites choses, j’ai besoin de tout le temps qui me restera, j’ai quelques exploitations à vendre, une ou deux, et un peu de bien. Ce n’est pas grand’chose, somme toute, mais cela prend du temps de tout mettre en ordre.

— Oh ! si je puis, sans sacrifice de votre part, profiter de votre compagnie jusqu’en Angleterre, je vous en serai vraiment très reconnaissante, dit Madame, sincèrement.

Le lieutenant approuve de la tête :

— Pourvu que vous ne précipitiez pas votre voyage par égard pour ma femme ?

— En aucune façon.

— Sans cela, vous ne seriez peut-être pas parti avant une couple de mois ?

— C’était bien mon intention première. Mais maintenant mes enfants écrivent qu’ils m’attendent déjà.

— Il semble, Adelheid, dit le lieutenant, que vous tirerez vraiment grand profit de la société de M. Holmengraa et de sa grande habitude des voyages. Avec lui, vous n’aurez rien à craindre.

— Non, avec lui je n’aurai rien à craindre.

* * *

Pendant tout le temps que Madame Adelheid fut absente, il ne

sembla pas qu'elle manquât au lieutenant ; au contraire, il rajeunit d'âme et de corps et devint plus actif qu'auparavant. « C'est une vision ! » disait la gouvernante, Demoiselle Salvesen. On le voyait à cheval ou à pied par voies et par chemins et il avait sans cesse des courses à faire chez les métayers et les voisins ; il donna lui-même des indications sur les endroits du bois où l'on devait abattre des arbres, cette année, pour les feux d'hiver, ce qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs années, et il fit remettre en état tous les véhicules du domaine pour le printemps. À quoi pensait-il aussi de circuler avec son uniforme déboutonné, les pouces dans les poches de son gilet, en fredonnant ? Il s'étonnait peut-être lui-même un peu de son humeur entreprenante et, pour ne pas se faire visiblement plus gai que d'ordinaire, il donnait des ordres à voix basse, ce qui ne l'empêchait pas d'être immédiatement obéi. Lui avait-on enlevé un poids ? Et sa mine de condamné, où était-elle passée ? Sans même tenir compte de son air solvable, depuis qu'il avait de l'argent en poche, le lieutenant était devenu plus libre, il baissait moins la tête et ne rêvassait pas sur la poussière du chemin.

Et le soir, il ne faisait plus du tout le pacha sur un divan, tandis que Daverdana, à l'autre bout de la pièce, s'occupait à allumer dans son cœur de menues excitations, non… pas d'océan, pas de vagues. Et ce fut une simple méprise, ce soir qu'il rencontra la fille aux cheveux roux dans la galerie ; elle se tenait près du mur, juste à l'endroit où le manteau du lieutenant était accroché, et il la prit pour le manteau : Quoi… ! est-ce toi, petite ? Il fait si sombre ici… Puis il rentra dans sa chambre, et d'une main tremblante, vida un pacifique verre d'eau. Quand il eut arpenté la pièce plusieurs fois, il se mit à sa sempiternelle réussite.

Mais, bien avant dans la nouvelle année, quand Madame revint, est-ce que Monsieur retomba dans son ancien abattement et sa rêvasserie ? Il n'en fut pas question, il avait commencé à fredonner et il ne pouvait sans doute pas s'arrêter tout de suite. Il continua donc à fredonner encore pendant quelques mois, comme si rien ne le tourmentait, il montra la même activité après comme avant le retour de Madame ; cet homme faisait tout à fond. Voulait-il par là égarer sur une fausse piste tous les gens du domaine ?

— J'entends que vous fredonnez ? dit Madame Adelheid.

— Avez-vous eu le malheur de l'entendre ? répondit-il. Une mauvaise habitude. Je vais la combattre.

— Non, pourquoi donc ?

— Parce qu'il est plus naturel que vous fredonniez, vous qui savez chanter, et que moi, je me taise.

— Vous ne fredonnez pas mal.

— Je fredonne si exclusivement pour mon usage personnel que je suis épouvanté que vous m'ayez écouté.

— C'est bon que quelqu'un fredonne ici, au domaine, dit-elle.

— Depuis le départ de Willatz, vous restiez la seule qualifiée pour cela, Adelheid. Mais vous vous taisez.

— Oui, que voulez-vous ! » Après une pause, elle reprit : « J'ai vu, durant mon voyage, des couples étranges, des couples « à part ».

— Vraiment.

— Oui, c'était singulier.

— Vous piquez ma curiosité.

— Vraiment. C'étaient des gens mariés. Un jour, ils se faisaient des sourires et des signes de tête, tant ils étaient d'accord, ils s'embrassaient, causaient ensemble, se souhaitaient bonne nuit.

— Et le jour suivant ?

— Ils recommençaient.

— Extraordinaire. Quels étaient donc ces ménages ?

— Ils étaient tous ainsi.

Pause. Le lieutenant était pris au dépourvu, il avait l'air de se trouver de nouveau suspendu au flanc de son cheval. Madame Adelheid continua :

— Je les ai observés pendant mon voyage, je vous remercie grandement, Willatz, de m'avoir fourni l'occasion de les voir.

Le lieutenant s'inclina et dit :

— Et quoi encore ?

— Il n'y a rien de plus, répondit-elle. C'étaient des gens mariés, ils s'aimaient d'un amour réciproque, ils étaient heureux.

— Hem ! Si je vous comprends bien, Adelheid, c'est moi qui devrais prendre une petite leçon de ces gens mariés.

— Vous et moi, pensais-je, c'est-à-dire que tous deux nous devrions prendre une petite leçon auprès d'eux. Je ne sais pas.

— Excusez-moi de prendre cette chaise pour un instant, dit le lieutenant en s'asseyant. Il ne s'agit pas d'une explication, mais pensez-vous vraiment pouvoir désirer que nos rapports soient un peu différents ?

— Je l'ai déjà désiré, avant aujourd'hui, ne vous le rappelez-vous pas ? Mais j'ai essuyé un refus.

— C'était fâcheux.

— Oui, c'était presque aussi triste que cela pouvait l'être, dit Madame, les larmes aux yeux. Et cela ne pouvait non plus avoir d'autre résultat que de me froisser. Mais, que cela soit.

Naturellement, le lieutenant aurait sans doute préféré se montrer intraitable cette fois encore, l'obstiné, car il avait un sourire de biais et son crâne avait l'air de suer du fer. Il pria seulement Madame de rappeler ses souvenirs :

— Avez-vous essuyé un refus ?

— Je n'ai jamais… ! N'ai-je pas essuyé un refus ? N'ai-je pas été repoussée deux fois ? N'avez-vous pas dit qu'il ne devait plus rien y avoir « de ce genre-là » ?

Pause.

— Hem ! Je ne veux pas vous faire subir un interrogatoire, mais est-ce moi qui, pendant des années, ait fermé ma porte ?

— Grand Dieu ! non, c'est moi qui l'ai fait. Mais ne vous ai-je pas, chaque fois, prié de m'excuser ? Et chaque fois vous m'avez répondu : Oui, et maintenant… vous ne m'avez donc pas excusée. Alors, je ne sais plus à quoi m'en tenir.

Le lieutenant parut tout à coup tombé dans la plus complète confusion ; il se penchait en avant et regardait fixement Madame ; il semblait ne pas comprendre un mot. Parlait-elle ainsi par bêtise ou par astuce ? Voulait-elle lui faire perdre la raison ?

— Je me rends très bien compte que j'ai exagéré alors, continua-t-elle, je n'aurais pas dû vous punir si longtemps. Oh ! je le comprends maintenant, et je m'en repens.

— Ne vous méprenez-vous pas sur la situation quand vous parlez de me punir ? De quoi m'auriez-vous puni ?

— Vous voyez… Alors je n'aurais pas lieu de vous punir ? Sur mon propre territoire ?

— Avez-vous un territoire propre ?

Des cheveux coupés en quatre… Et la voilà, ma parole, qui dégoise un long discours qu'elle a ruminé pendant des années, mais qui devient si grossier dans sa bouche maintenant que la colère réchauffe. Ah ! ce furent des mots si forts et si directs, si peu dans son genre : Comment êtes-vous venu… êtes-vous venu vers moi ? Vous en aviez le droit, et je n'avais pas celui de vous le refuser. C'est ainsi que cela a commencé. La chambre n'était-elle pas prête, n'étais-je pas prête, moi-même, étais-je assise à regarder la mer, écoutais-je une parole au fond de moi-même, n'avais-je pas de chaise pour vous parce qu'il y avait quelque

chose sur les chaises… ce n'est vraiment qu'une ou deux fois que j'ai mis quelque chose sur les chaises pour que vous ne puissiez pas vous asseoir. Et je les ai débarrassées tout de suite, n'est-ce pas vrai ? Ne me suis-je pas levée pour débarrasser les chaises ? Mais alors vous étiez déjà de mauvaise humeur, vous avez regardé la pendule et vous vous êtes incliné comme pour vous retirer. Alors ce fut mon tour de recevoir la douche ; et je ne vous ai pas retenu ; vous ne pouviez tout de même pas exiger que je mendie votre amabilité ! Et vous êtes parti. Puis vint la fois suivante. Vous vous étiez sans doute attendu à ce que, pendant tout l'entre-temps, je n'eusse pensé à rien d'autre qu'à vous complaire cette prochaine fois… Permettez, il vous fallait en ce cas le mériter. Mais vous êtes venu, chaque fois, comme la précédente. « Est-ce que je viens encore mal à propos ? » disiez-vous. Mais vous teniez cela pour tout à fait incroyable. Vous vous fâchiez quand il s'avérait que réellement vous veniez mal à propos. Je pouvais être occupée, je pouvais écrire un peu dans un petit livre que j'ai, je pouvais être assise dans la nuit d'été à peindre… et je n'aurais pas dû penser à autre chose au monde qu'à tenir tout préparé pour vous ? Pourquoi cela ? Je n'étais vraiment pas habituée à de pareils sacrifices, je venais d'une grande maison et n'avais pas la moindre idée de me tenir à la disposition de quiconque. Et d'ailleurs, qu'auriez-vous dit si j'étais venue, moi, vous déranger à toute heure du jour, parmi vos sempiternels bouquins ? Telle était la situation. Je vous vois déjà sourire, ainsi donc, tout ce que j'ai dit est naturellement tout à fait fou à vos yeux. Mais c'est ainsi que cela s'est passé.

— Je n'ai pas envie de sourire.

— Vous ne sourirez pas ? Alors vous trouverez autre chose pour me faire affront. Cela revient au même. Ah ! grand Dieu, nous n'aurions pas dû… je veux dire : c'est sans doute un malheur que je sois venue ici !

Pause.

— Vous vous taisez. Votre silence aussi doit avoir une signification.

— Souhaitez-vous que je parle ?

— Non, ne parlez pas, ce ne serait qu'une querelle de plus. Non, mais je pensais que vous pourriez dire quelque chose. Quelques mots, me tranquilliser. N'y a-t-il pas place pour un mot de consolation dans votre tête ? Je ne sais pas pourquoi nous devons tout le temps être si désunis ; dans mon voyage, je n'ai jamais vu que des époux unis. Et maintenant que je vous ai offert la paix et tendu la main, ne pourriez-vous m'en savoir gré ? J'ai voulu rendre nos rapports un peu plus naturels ; deux fois, je vous ai prié, j'ai pleuré…

Soit qu'il ait trouvé dans les explications de Madame quelque trait

de raison, soit qu'il fût las de querelles, le lieutenant répondit seulement :

— Il est trop tard, Adelheid.

— Oui, vous avez décidé cela, à telle et telle date. Je n'en ai rien su. La dernière fois que vous êtes venu, vous auriez pu dire que c'était la dernière fois, vous auriez pu me prévenir. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue ? Je me serais amendée, je me serais ravisée sur-le-champ et j'aurais demandé pardon. Mais non, vous n'avez fait que vous taire. Vous vous étiez dit à vous-même que ce serait la dernière fois, mais à moi vous ne l'avez pas dit. Oh ! ce n'était pas juste de votre part, c'était bien loin d'être juste !

— Vous aviez si souvent dit que vous me connaissiez ?

— Oui. Certes. Mais je ne croyais pas que c'était la dernière fois. Cela a été une surprise pour moi.

Le lieutenant réfléchit longtemps et dit… il s'exprima en paroles normales et mesurées… il dit :

— Pour ne pas rendre cette explication encore plus pénible qu'elle ne l'est, restons-en là. La situation ne deviendra pas autre qu'elle est, aussi bien pouvons-nous renoncer à toute explication. Si nous nous mettions d'accord maintenant, Adelheid, il ne se passerait pas une semaine avant que le même jeu ne se répétât, j'en parle par expérience, vous en viendriez à me punir de nouveau. Nous avons gâché bon nombre de nos meilleures années à nous tenir sur nos gardes, vis-à-vis l'un de l'autre ; vous avez employé vos petits trucs et je me suis laissé égarer par eux, maintenant j'ai fini. Nous voilà un peu sur l'âge, tous les deux, notre meilleur temps est passé, nous ne pouvons plus jouer seulement les amoureux. Telle est ma manière de voir, tant pour votre compte que pour le mien.

— Bien, bien, alors il n'y a plus rien à faire. Alors… Il n'y a plus rien !… Madame Adelheid réfléchit et hoche la tête… Sur l'âge ? Vous êtes le premier qui dise cela de moi, pendant tout mon voyage cet hiver, je n'ai entendu que le contraire. Mais, je vous en prie, ne craignez pas d'être grossier, si cela vous fait du bien.

Le lieutenant se leva.

— Savez-vous ce qui m'est arrivé ? demanda-t-elle, toujours irritée. Il m'est arrivé que lorsque nous étions ensemble, mon fils et moi, les gens nous croyaient frère et sœur.

Mais sans doute quelque diable poussa le lieutenant, et il répondit ironiquement :

— Tiens, Willatz est-il déjà si grand ! Et si mûr !

Sur quoi il retourna dans ses appartements.

Et cette scène fut aussi peu la dernière qu'elle était la première. Durant les années suivantes, le lieutenant et sa femme eurent entre eux maintes bonnes querelles. Mais l'inflexibilité du mari fut chaque fois victorieuse ; jamais plus il ne céda. Cependant il n'avait certainement aucun plaisir à se faire si insensible ; cela lui coûtait sans doute un effort sur lui-même, cette obstinée et capricieuse Adelheid de Hanovre avait pris sur son âme et ses sens un empire absolu et définitif. Sinon, pourquoi aurait-il rôdé devant sa porte durant des années ? Et pourquoi diable se serait-il, à cause d'elle, condamné à la vertu ? Pourquoi aurait-il respecté toute femme dans son entourage ? Il avait été plus d'une fois sur le point, pour mettre fin à ses tourments, de saisir sa femme, de la retenir prisonnière et de l'emporter… l'emporter avec des forces de dément dans sa chambre à elle ; il se voyait même dans cette action, il entendait sa propre bouche gémir des paroles violentes : « Je vais vous apprendre… vous apprendre à avoir des lubies, ma chère ! » Il pouvait rester assis sur son divan et vivre toute la scène, il en arrivait au point de se contracter tout entier comme pour faire ce bond et la saisir… Alors sa rêverie s'arrêtait. Il n'avait pas été heureux, sans doute, mais il n'était pas encore brisé. L'homme devait pouvoir supporter d'être un peu plus grand que son sort. Il pensait aux suites d'un pareil acte de violence, le premier conduirait à de perpétuelles répétitions, car Adelheid ne voudrait certainement rien céder. Devait-il donc lui préparer une vie aussi systématiquement catastrophique ? Il y avait une autre voie, et celle-là ne présentait pas d'inconvenante sauvagerie. La vie de ménage doit être conduite avec fantaisie.

Le lieutenant se conduisit comme il lui convenait, il était le supérieur, il avait le pouvoir d'exercer une justice sommaire et il ne le fit pas. Oh ! un seigneur extraordinaire ! Cela avait pour lui la plus grande importance de n'avoir pas été prié d'agir ainsi ni d'y avoir été contraint… car alors il aurait certainement réagi, oh ! oui. Il avait décidé lui-même jusqu'à quel point il voulait être supérieur : il voulait l'être dans toute l'extension du terme, sa femme pouvait aller en paix. C'était quelque chose dans la ligne des *Humanistes*.

Le temps passait, le lieutenant grisonnait de plus en plus, il se distrayait avec ses chers livres ou en faisant des réussites le soir. Une distraction vraiment indigne d'un Willatz Holmsen ! Et il pouvait se lever tout à coup et tirer sans motif le cordon de la sonnette. Daverdana, sa jeune servante, entrait et faisait la révérence. Oui, mais elle ne venait pas tout de suite, pas instantanément ; il l'avait lui-même dressée à se laver les mains avant de venir. Pourquoi cela ? Voulait-il gagner du temps pour se calmer ? Quand Daverdana arrivait, le

lieutenant était debout, les deux mains sur la table, et il la regardait fixement sans mot dire. Il avait un regard de fou.

— Eh bien ! trouve-t-il à dire, tu n'as touché à rien ici ?

— Non, répond-elle, effrayée.

Oh ! non. Depuis la vieille histoire de l'alphabet qu'elle avait tourné à l'envers, Daverdana ne touchait plus à aucune des choses défendues dans cette chambre.

— Vois-tu, toutes ces choses viennent de Willatz, je les conserve. Te rappelles-tu Willatz ?

— Oui, comment ne pas me le rappeler !

— Bien. Il est en Angleterre, il grandit beaucoup, il est aussi grand que sa mère. Comment est-ce donc déjà que tu t'appelles ?

— Daverdana.

— Je ne peux jamais me le rappeler. Mais tu es une bonne servante. C'est tout.

Mais Daverdana reste immobile, elle tient quelque chose dans la main et n'ose pas le tendre au lieutenant.

— Y a-t-il quelque chose que tu veux me demander ?

— Non… Si, merci, dit Daverdana. C'est un portrait de notre Lars, s'il vous agréait de le voir. Lars au séminaire.

Le lieutenant ne prend pas le portrait, mais il pose sa main sur celle de la fille et la fait tourner un peu, il demeure ainsi et regarde le portrait, avec sa joue tout près de celle de Daverdana. Voulait-il par là se rendre compte si elle avait les mains propres ? Ou bien avait-il une petite envie de tenir une main de jeune fille dans la sienne ?

— Pourquoi dois-je le regarder ? dit-il.

— C'est aussi ce que j'ai dit, répond Daverdana ; mais le père m'a prié de vous l'apporter. Et puis il a dit que je devais vous remercier bien vivement au nom de Lars et au sien.

Voyez, le gosse Lars était là en vêtements de ville trop grands, avec une grosse chaîne de montre, un gosse de pêcheur déguisé, avec un visage grossier et commun.

Le lieutenant fait signe qu'il a assez vu.

— Il est grandiose ! dit la fille. Oui, oui, il a emprunté les habits pour se faire photographier.

— Il a emprunté les vêtements ?

— Oui, et la montre. Et la bague qu'il a au doigt, il se l'est aussi fait prêter par un camarade, écrit-il. Maintenant Lars va bientôt venir à la

maison.

Le lieutenant fait de nouveau signe que maintenant en tout cas il a assez vu. Il lâche la main de Daverdana, lentement, et la laisse aller.

Un de ses protégés ne pouvait pas emprunter des vêtements pour aller chez le photographe, il fallait mettre ordre à cela. Oh ! mais le lieutenant avait tant de choses auxquelles il fallait mettre ordre : ici à son foyer, chez Willatz en Angleterre, la domesticité, le séminariste, le marchand de Bergen, l'argent filait, hélas ! Le lieutenant avait de nouveau passé sa bague à la main gauche. Jamais ses vicissitudes ne prenaient fin. Et puis Willatz viendrait sans doute à la maison quelque jour pour ses vacances, il était maintenant un petit homme, un master d'un bel âge, il avait appris à monter à cheval, mais il n'y avait pas de cheval de selle à l'écurie pour quand il viendrait, voyez, il s'agissait donc de savoir si on pourrait lui procurer un cheval…

Chose assez curieuse, le lieutenant commença insensiblement à attendre Holmengraa. Comment cela pouvait-il se faire ? Ce devait être parce qu'il l'associait dans ses pensées à l'argent, au salut et au remède à tous ses maux. Et le soir d'été que M. Holmengraa accosta là-bas à la jetée avec ses deux enfants et ses domestiques, le lieutenant fut traversé d'un petit réveil de vie ; il descendit lui-même à cheval au port pour les recevoir, et les conduisit à leur maison.

XI

Il s’était produit de grands changements sur le domaine de Segelfoss et aux alentours. Le moulin mécanique était construit et mis en marche, un murmure passait sur la plaine et la plage. Holmengraa régnait, comme le « Roi » qu’il était. Pourquoi sonnait-on une heure chaque jour dans la petite église ? Le roi était mort à Malmö… M. Holmengraa était venu à sa place. Quelle activité il déployait et quelle activité il insufflait à tout ! Quand la jetée fut terminée et qu’un énorme quai avec d’étranges appareils de levage fut installé dessus, il ne se passa pas grand temps avant qu’un énorme vapeur accostât ; il venait des pays lointains avec une cargaison de seigle ; il avait à son bord des matelots étrangers qui descendirent à terre avec des chapeaux cirés sur leurs cheveux noirs et ils disaient des mots étonnants. C’était un conte de fées digne du « Roi » Tobias. Même pour le lieutenant et Madame ce fut un événement lorsqu’ils furent, en même temps que M. Holmengraa, invités à souper à bord par le capitaine anglais, et richement et délicatement traités. M. Holmengraa avait-il une main dans l’affaire à propos de ce souper ? Oh ! il avait une main dans toutes les affaires. Plus tard, le capitaine et les officiers du navire furent invités à un grand dîner chez le lieutenant. Ce furent des jours fastueux.

Et ces événements eurent pour résultat un développement et une bénédiction pour toute la contrée, bien loin à la ronde. Tout ce seigle qui devenait de la farine rendait presque impossible de trouver trace de famine ou de disette dans ces parages ; à défaut d’autre moyen, on pouvait aller trouver le « Roi » Tobias et acheter à crédit, mais, en attendant, on pouvait prendre du travail chez lui et être à son service. C’était nonpareil comme la vie devenait plus claire ; les journaliers pouvaient chiquer du tabac pour tout leur salaire et les cultivateurs qui avaient des chevaux faisaient des charrois pour l’entreprise et gagnaient de quoi payer les impôts et acheter toutes sortes de choses. Il n’y avait pas de fin à la bénédiction et au développement ! M. Holmengraa lui-même semblait aussi prospérer et fleurir ; l’air des pins et une activité de son goût avaient rétabli sa santé, et, en ce qui concernait le gain matériel, il ne pouvait courir aucun danger, héhé ! aucun danger imminent ne le menaçait, peut-être. Ou bien alors, comment ? Les négociants de près et de loin n’en-voyaient-ils pas leurs dix-rames et leurs huit-rames chercher des cargaisons de farine ? Et cela n’allait-il pas si loin qu’on avait dû installer un bureau et des

chambres pour un chef magasinier là-bas, sur le quai ? Segelfoss était devenu bureau de poste, Segelfoss devenait station pour les bateaux-courriers de la côte, pour les bateaux Vadsö-Hambourg qui venaient toutes les trois semaines du nord et du sud et déchargeaient le courrier et des marchandises et chargeaient de la farine pour tout le Nordland. Vraiment, il y avait assez d'ouvrage pour un chef sur le quai : il avait la poste et l'expédition, il tenait les livres de l'entreprise, écrivait toutes les lettres, dirigeait les dockers, avait la surveillance des poids et des mesures. Cela ne dura pas longtemps avant qu'on dût lui donner un employé pour l'aider, tant l'activité croissait rapidement. « Per à la boutique » lui-même avait maintenant une grosse affaire et recevait des caisses et des tonneaux par chaque bateau, et, après le jour de l'an, il devait avoir une licence pour vendre du vin, et il viendrait encore plus de caisses et de tonneaux pour lui, et qui pouvait savoir où ça s'arrêterait.

Mais au-dessus de tous et de tout planait M. Holmengraa lui-même, le dieu. Il valait autant que tous les autres ensemble, mais pas moins calme pour cela, aussi réfléchi et plein de ménagements dans ses rapports. Si on l'arrêtait sur la route pour lui demander quelque chose, il n'aimait pas cela, mais il donnait une réponse en passant. Cela alla bien un temps, puis il dut changer sa manière de faire. Les gens s'accrochaient à lui, les gens le guettaient : s'il s'arrêtait à causer avec le lieutenant, les gens se postaient dans le voisinage et attendaient qu'il eût fini de parler pour l'attaquer. Il lui fallut apprendre à les congédier net et court : « Va trouver le chef magasinier ! Demande au maître meunier ! » Il y en avait qui ne se rendaient pas et qui insistaient : ils avaient été chez le chef magasinier, ils avaient demandé au maître meunier ; ils se répandaient en réponses, en objections… M. Holmengraa fut obligé de passer à une troisième méthode : fermer l'oreille à toutes les requêtes et ne pas répondre un seul mot. Ah ! s'il avait pu apprendre du lieutenant les vraies manières du maître ! Le lieutenant était loin d'être muet, mais il raréfiait les requêtes. Personne ne gardait mieux les distances que cet altier seigneur terrien, il pouvait bien aller lui-même à cheval vers un de ses métayers et causer avec lui et lui donner un ordre ; mais le métayer ne venait pas le lendemain pour lui dire quelque chose.

— Que veulent ces gens ? demande le lieutenant, à cheval comme d'habitude.

— Ils veulent sans doute me parler, répond Holmengraa. Je vois parmi eux un homme qui ne me laisse pas la paix ; il est boulanger, il a fait son apprentissage à Bergen, il veut construire une boulangerie ici. Je le congédie chaque jour, mais il revient. Je finirai sans doute par être forcé de lui abandonner un coin de terrain là-bas.

— Voyez-vous un inconvénient personnel à ce qu'il construise une boulangerie ?

— Tout au contraire. Ce devrait être à mon avantage, selon l'humaine prévision, mais…

— Vous pouvez lui indiquer un terrain sur mon fonds, dit le lieutenant.

Pause. M. Holmengraa réfléchit et dit :

— J'ai toutes les raisons de vous être reconnaissant de cette nouvelle complaisance, mais je ne veux pas en faire usage. Aujourd'hui c'est ceci, demain ce sera autre chose, vous non plus vous n'aurez pas la paix… Après un moment, M. Holmengraa dit : Ce serait une autre affaire si vous vouliez, pour une certaine somme, me céder toute la terre jusqu'à la pointe.

Le lieutenant regarde, du haut de son cheval, et réfléchit.

— Comme cela, nous n'aurions pas besoin de vous tourmenter en tout temps avec des histoires de ce genre-là.

— S'il vous manque du terrain à bâtir pour l'agrandissement de votre exploitation, je ne veux naturellement pas m'opposer à un tel arrangement.

— Je reconnais bien là la manière de penser intelligente et bienveillante de M. le lieutenant.

— Ce serait de la jetée à la pointe ?

— Oui. Et en largeur jusqu'aux terres de culture. Ils sont nombreux à vouloir bâtir.

Le lieutenant veut continuer sa promenade et dit :

— Nous pouvons y penser. Bah ! c'est vrai, s'interrompt-il lui-même, le boulanger est là qui attend. Vous pouvez rédiger le contrat.

Holmengraa s'incline profondément et remercie :

— Je vous remercie en mon nom et en celui de beaucoup de gens. M. le lieutenant veut-il accepter le prix précédent pour la terre ?

Le prix ! Le lieutenant a un petit sursaut. En vérité, ce n'était que maintenant qu'il associait l'idée d'argent au marché ; en tout cas, l'idée d'une somme de quelque importance. D'après le prix précédent, cette grande pièce de terre ferait certainement une somme.

— J'accepte votre prix, dit-il.

En remontant vers la maison, il ôta tout à coup ses deux gants, passa de nouveau sa bague au doigt normal et remit ses gants. Le salut ! pensait-il sans doute, le remède à tous mes maux !

Mais M. Holmengraa non plus ne semblait pas être mécontent. Contre toutes ses habitudes de ces derniers temps, il congédia les gens qui attendaient, avec quelques paroles bienveillantes : « Le maître meunier te donnera réponse ! » « Tiens, donne ce bulletin au chef magasinier et tu auras un sac de farine. » Il retint le boulanger étranger et eut un long entretien avec lui.

Pendant qu'il est en pourparlers, une fille et un garçon viennent à sa rencontre en courant, ce sont les enfants de Holmengraa, c'est la fille qui est la plus grande. Elle porte une robe jaune, le garçon a des vêtements rouges, tous deux ont un air exotique, tous deux ont la peau basanée et des yeux bruns. Ils ont quelque chose « d'outre-mer » ; quelque chose de vigoureux, de barbare dans la forme du nez et des lèvres charnues les rend quelque peu étranges. Mais ce sont des enfants intelligents, ils sont venus à Segelfoss avec seulement l'espagnol dans la tête, et voilà qu'en très peu de temps, ils ont appris à dire quelques mots norvégiens. Ce sont de grands et minces Nordlandais qui se plaisent ici et vacarment toute la journée. Voilà la fille qui vient devant en courant, Mariane, toute fraîche et toute folle, et le garçon, Félix, derrière elle, tous deux tête nue, avec des cheveux noirs et le front bas, en tourbillon, ho !

Le père leur ouvre les bras. Il peut être content de les voir florissants et épanouis. « Laissez-moi vous regarder ! » dit-il, et ils comprennent et se laissent regarder, puis l'entraînent avec eux. « Dieu merci ! pense sans doute M. Holmengraa, cela ne leur a pas nui de venir à Segelfoss » ; il est tranquillisé. Tout marchait bien, il avait pris une grande résolution, il s'était éloigné, lui et ses enfants, de son lointain foyer pour s'installer dans un nouveau. Pourquoi avait-il fait cela ? Peut-être la voix du sang l'avait-elle appelé, peut-être une faiblesse humaine l'avait-elle influencé. Pouvait-il briller dans les Cordillères ? Il était devenu solitaire et étranger par la mort de sa femme, il avait pouvoir et fortune, mais personne à qui les montrer… il y avait, bien loin là-bas, un îlot gris, il savait une chute d'eau dans le Nordland, on pouvait briller dans son pays.

Lui et les enfants montent en bavardant vers la grande maison près de la rivière, il a quitté depuis longtemps celle du lieutenant et demeure dans son propre foyer, mais il prend son lait au domaine. Au commencement il avait eu le désagrément de ne pas trouver de domestiques parce que sa maison était bâtie avec les matériaux d'une église ; il devait y revenir des fantômes et des squelettes, les murs devaient certainement sentir le cadavre ! Alors le lieutenant lui céda quelques-uns de ses nombreux domestiques qui couchèrent dans la nouvelle maison pendant quelques dangereuses nuits d'orage. Tout se passa bien, il ne vint pas de revenants et quand un mois se fut écoulé,

Holmengraa trouva des domestiques en suffisance : parmi eux était Marcilie, naguère servante au domaine où elle faisait le service des appartements du lieutenant.

Holmengraa s'était bien organisé, un jardin était même en préparation. Sa maison était grande et assez magnifique, elle se trouvait dans le bois, au-dessus d'elle passait le lointain murmure du moulin qui marchait jour et nuit. La veuve d'un avocat de l'extrême Nordland, Madame Irgens, née Geelmuyden, dirigeait sa maison.

* * *

L'*Orion* se dirige vers le môle, à bord est *master* Willatz, son père et sa mère arrivent tous deux à cheval pour le recevoir ; ils descendent de cheval et donnent les rênes à tenir à chacun leur domestique, c'était comme si Monsieur et Madame avaient chacun leur maison. Holmengraa et ses deux enfants descendent aussi sur la jetée pour saluer le jeune Willatz et faire une politesse à ses parents.

— Le voilà qui agite son mouchoir ! dit Madame, et elle répond en agitant le sien.

Le lieutenant aussi sort son mouchoir.

Il y avait tant de monde sur le quai : le chef magasinier était là avec des papiers dans la main, et son employé tenait le sac postal, tous deux distribuaient quelques derniers ordres à leurs gens. « Per à la boutique » avait fermé son magasin et s'offrait pour une fois une distraction ; des enfants de tout âge restaient là, ébahis, les yeux fixés sur le navire : à l'arrière-plan, on voyait Lars Manuelsen, avec sa barbe rousse, loqueteux et curieux ; quelques pas en avant de lui, son fils Lars avait pris place, Lars, le séminariste, qui était arrivé par le dernier bateau-courrier du Nord et qui portait du linge empesé et des cheveux longs.

Puis le vapeur fait marche arrière et s'insinue le long de la jetée où on l'amarre.

Le jeune Willatz descend à terre et salue d'abord son père, bien que sa mère soit plus près de lui et l'ait tout le temps regardé, riant et pleurant. « Comme tu es grand ! Bienvenu au foyer ! » lui dit le père, tout fier, visiblement fier. Puis le fils embrasse sa mère et la caresse et répond à ses nombreuses questions. Oh ! il était devenu si grand, tout un Monsieur, presque de la taille de sa mère. Le jeune Willatz va vers Holmengraa et le salue, lui et ses enfants ; il est tellement anglais, tellement poli et « grande personne ». Les chevaux se mettent tout à coup à hennir doucement, d'où cela vient-il ? Le lieutenant jette un regard vers eux, mais il ne voit rien d'insolite. « Je crois vraiment que mon Elza te reconnaît, Willatz ! » dit Madame, avec un rire de

bonheur.

Le séminariste s'est approché un peu, il guette l'occasion et salue les maîtres, et le lieutenant lui répond d'un signe de tête.

— C'est Lars, je vois, dit Willatz. Je les connais tous ; voilà Julius aussi. Père, je trouve que tu as grisonné ?

— Tu trouves, Willatz ? Il y a tant de vacarme ici. Adelheid, ne désirez-vous pas vous en aller ?

Ils se retournent et voient devant eux trois chevaux sellés. À qui appartient le cheval étranger ? Le lieutenant regarde tout le monde d'un air étonné. M. Holmengraa s'avance et dit :

— *Master* Willatz ne doit pas dédaigner… c'est une petite politesse que j'ai voulu vous faire pour votre arrivée.

Grand et joyeux étonnement. Ah ! ce Holmengraa, ce « Roi » en toutes circonstances ! Un cheval de selle brun, luisant et poli, avec tout le harnachement, pour *Master* Willatz ! De tous côtés s'élèvent vers Holmengraa les plus vifs et sincères remerciements et, pour une fois, une rare fois, lui-même semble perdre un peu de son assurance quand Madame ôte son gant, lui tend la main et le remercie.

— Cela me fait plaisir. Alors, il vous plaît vraiment, Madame ? Aucun motif de reconnaissance, pas le moindre…

On examine le cheval, on le caresse ; une jument, cinq ans, bien dressée, élancée, de fins sabots, certainement ! M. Holmengraa peut être content, il a fait un heureux choix. Sa situation ne l'obligeait pas à accepter des cadeaux ; il avait habité des mois chez le lieutenant sans payer, et il n'avait pas d'autre moyen de reconnaître ce service que de montrer à ses hôtes quelques petites attentions de cette sorte, des bagatelles.

— Mais je ne soupçonnais pas que vous étiez devenu un homme, *Master* Willatz, dit-il, en exagérant poliment, il faut que nous baissions les étriers.

La mère et le fils s'en vont à cheval à la maison, ils avaient l'air distingués et riches, même du navire on les suivait des yeux. Le lieutenant laissa son cheval au demi-Lapon Petter et accompagna Holmengraa à pied.

— Ce jeune homme qui vient derrière nous, dit Holmengraa, est-ce que M. le lieutenant le connaît ?

Le lieutenant se retourne, secoue la tête et dit : Non.

— Il est séminariste. Il désire entrer chez moi comme précepteur.

— Ah ! non, je ne le connais pas.

— Mes petits Indiens, comme je les appelle, ont besoin de leçons. Je pensais que votre bienveillance à son égard était pour moi une garantie du caractère de cet homme.

— Non, ce n'est rien. Cela se borne à ce séjour au séminaire.

— Me conseillez-vous de l'essayer ?

— Oui. Certes, il est peut-être tout aussi bon que les autres de cette espèce.

Holmengraa change de sujet.

— M. le lieutenant a-t-il l'intention d'exploiter de la futaie cette année ?

— Peut-être. Je verrai.

— Je demande cela parce qu'il y a ici des gens qui veulent bâtir et qui manquent de matériaux.

— Ah ! Oui, les prix ne sont pas mauvais actuellement. Je ne sais pas si l'on a intérêt à attendre. Pouvons-nous en reparler plus tard ?

— Oui, merci. Peut-être dans une semaine ?

— Bon, dans une semaine. Je vais examiner cela.

Les messieurs se séparèrent et tirèrent chacun de son côté. Le séminariste remonta la rivière, derrière Holmengraa.

C'était heureux que le lieutenant ne se fût pas engagé du premier coup à livrer de la futaie cette année, il ne lui restait réellement plus de gros morceaux, mais bien de grandes étendues de petits calibres, de cette sorte qu'on expédiait aux mines en Angleterre. Oh ! le lieutenant n'y était pas allé de main morte avec son bois ; s'il n'était pas forcé de vendre, il freinerait la coupe. Il faut y aller raisonnablement avec le bois.

* * *

La maison des Holmsen eut bon profit de cette courte visite du fils, elle n'était plus si vide maintenant, on parlait davantage à table, le piano résonnait dans le salon, un chant amical et familier. Il était inévitable dans les conversations journalières que Willatz amenât ses parents à lui répondre tous deux et parfois à se répondre mutuellement, il était inévitable aussi que la mère et le fils fissent de la musique et du chant en plein jour, alors qu'on savait le maître de la maison dans ses appartements d'où il pouvait tout entendre. Et ce fut, encore une fois, un événement : Adelheid, n'avait rien oublié, elle avait gardé tout son souffle, oh ! Dieu ! comme cette voix était supraterrestre !

— Viens ici, tu n'as pas vu les bêtes, dit le lieutenant à son fils.

Ils allèrent voir les bêtes et n'y restèrent qu'un moment. Certes, grandiose, la nouvelle disposition avec les stalles des vaches, la nouvelle auge continue qui roulait sur des galets ; les porcs, les énormes truies qui marchaient en se balançant au milieu de leur portée comme des animaux préhistoriques ; la volaille, les pintades, les coqs de combat jaunes avec des éperons comme des cimeterres…

Mais le lieutenant ressort tout de suite, cette visite à l'étable n'était sans doute qu'un détour qu'il avait fait avec intention, il conduit son fils dans le jardin, à la curieuse petite serre qu'il avait fait réparer et relever de la dégradation dans laquelle elle était restée bien des années.

— Regarde, dit-il, il a encore poussé quelques petites fleurs ici, prends-en quelques-unes et porte-les à qui tu voudras. Prends celle-ci. Et celle-ci. Oui, volontiers aussi celle que tu tiens, celle-là de préférence. Tu es revenu au foyer, c'est toi qui dois les avoir. Regarde, il y en a ici tout un tas, quel que soit leur nom…

— Mais ce sont des roses.

— Des roses, peut-être. Elles sont là en tas, c'est comme un petit chant, n'est-ce pas, presque comme celui que vous chantiez tout à l'heure. Prends-les toutes. Je ne sais pas où tu veux les porter, fais comme tu voudras…

Le fils n'a pas d'autre endroit où les porter qu'à sa mère, dans ses appartements. Le père ne dit rien en entendant cette réponse ; il ne hausse pas les épaules et ne fronce pas les sourcils ; il n'est que très indifférent ; il regarde sa montre. Il lui revient tout à coup qu'il a du bois à visiter et qu'il lui faut partir.

Hem ! Certes, c'était charmant d'avoir de nouveau le garçon, cela devenait fête à la maison, les portes entre les appartements des parents ne restaient plus fermées toute la journée. Le lieutenant avait une grande joie de Willatz, quoique… hem… une chose et l'autre l'avaient choqué dans cette dernière année. Le fils avait, par exemple, grandi un peu trop vite… dans ses lettres et il avait commencé à signer Will. Pourquoi cela ? La dernière lettre à sa mère était même signée Bill, était-ce la même chose que le bon vieux nom de Willatz ? Et cela ne finirait-il pas par là que le nom entier deviendrait Bill Holmes, un nom comme tout le monde en a ? Le lieutenant était le chef de la dynastie Willatz Holmsen et devait la diriger jusqu'à la fin de son temps.

Le jeune Willatz ne pensait certes pas non plus à dégénérer, il était seulement si jeune et si anglais pour le moment. Mais c'était incroyablement délicieux d'être de nouveau à la maison ! Demoiselle Salvesen et les servantes joignaient les mains à le voir devenu si grand ; Martin le valet et les autres valets le saluaient et n'arrivaient

pas à lui dire un mot, par pur respect et considération. Mais aussi ce garçon était né une nuit de Noël.

Le jeune Willatz allait à cheval par les chemins, passait devant les cabanes des métayers, chevauchait vite et chevauchait lentement devant les cabanes des métayers, et il voyait des visages derrière toutes les vitres et des enfants muets, les yeux fixes, sur le seuil des portes. Au bout de quelques jours, tout cet isolement lui parut ennuyeux, il laissa son cheval à l'écurie et alla à pied à la recherche de Julius.

Julius aussi avait grandi un peu, mais surtout des pieds et des mains, oh ! il avait des mains nonpareilles ! Julius avait d'ailleurs justement ces jours-ci l'air un peu étrange, il venait de se couper les sourcils pour les faire pousser davantage en broussaille. À la vue de Willatz il se lança, comme il seyait à un vieux camarade, et jura en présence de sa mère :

— Que le diable !… Est-ce toi, Willatz ?

Willatz rit : « Oui, ça doit être moi ! » Il se fait plus vieux qu'il ne l'est et parle d'une voix plus creuse que sa voix naturelle.

La bonne femme essuie une chaise avec son tablier et l'avance :

— Un pareil étranger de marque ! Vous devez, s'il vous plaît, vous asseoir.

Les petits frères et sœurs de Julius sont là-bas dans les coins et regardent l'étranger, ils ont grandi, eux aussi, et leurs vêtements sont vraiment trop petits. Oh ! comme ils ont grandi ! Il n'y avait pas de si grands enfants ici la dernière fois.

— C'est énorme comme vous êtes devenu grand, dit la mère de Julius. Je ne vous ai quasiment pas reconnu.

— Ah ! oui, il est aussi passé plus d'un jour depuis la dernière fois que j'étais ici, répond Willatz, en se vieillissant.

— Ah ! oui, il passe, le temps ! Ne restez pas là à montrer vos loques, dit-elle aux petits ; allez vous arranger un peu !

Julius étend les bras largement de chaque côté, bâille bruyamment pour faire l'homme, puis il dit :

— Qu'est-ce que je voulais dire, tu viens d'Angleterre ?

— Oui, de Harrow, en Angleterre.

— Je pense à m'engager bientôt et à prendre la mer, dit Julius.

— Toi ? demande la mère. Tu devrais avoir honte de mentir pareillement.

— Je mens ? Parce que je ne l'ai pas dit avant ? Je ne raconte pas tout ce que je pense, je tiens à vous le faire savoir.

— Je vais te déculotter et te fesser ! menace la mère en colère.

Julius fait une drôle de figure, longue et rétrécie, et il se rend. Quand il s'est un peu remis, il se tourne de nouveau vers Willatz.

— As-tu pu supporter la mer quand tu es revenu ?

Willatz répond :

— Oui, je n'ai pas vu le contraire. Mais il y en avait bon nombre qui étaient malades.

Mais Julius se rend compte qu'il n'arrivera à rien de bon ici dans la maison, sa mère le contrarie par trop. Il réussit à emmener Willatz dehors et aussitôt il se sent plus libre.

— Tu es un cochon de ne pas m'avoir écrit comme tu l'avais promis.

Willatz est choqué de ce ton et veut se faire valoir.

À quoi pensait ce Julius ? N'aurait-il pas mieux fait de venir à cheval à cette cabane, malgré tout ?

— Tu crois peut-être que je n'avais rien à faire en Angleterre ? demande-t-il.

— Oui, c'est bien possible, mais tout de même… Que voulais-je dire ? Si tu veux voir ce que j'ai déjà coupé et fait cet été alors tu n'as qu'à venir par ici.

Julius va devant et Willatz derrière. Ils se rendirent à la petite grange qui appartenait à la métairie et où on logeait le fourrage des chèvres. Là, Julius montra du doigt un tas de foin dans un coin et dit :

— C'est moi qui ai coupé ça à la faucille dans la lande sauvage !

— Ah ! tu as fait ça !

— Et je l'ai fait sécher et je l'ai rapporté à la maison sur mon dos. Tu peux croire que ça n'avait rien de doux.

— Oh ! je le crois volontiers.

— À combien de charrettes estimes-tu ça ?

— Tout ça, demande Willatz.

— Je l'ai ramassé, cueilli pour ma propre chèvre, mais c'est beaucoup trop pour elle. J'ai dans mon idée d'en vendre une partie.

— Ah ! c'est ton idée ?

— Au cas où les prix montent… J'ai vu que tu étais à cheval, tu sais monter à cheval ?

— Si je sais monter à cheval ? Tu l'as bien vu.

— Ce n'est d'ailleurs pas une affaire, dit Julius, parce que moi, j'ai

été à cheval plus d'une fois… Mais je veux te dire que tu aurais bien pu m'écrire, continue-t-il, en fermant la grange.

— Tu n'aurais quand même pas pu le lire. Et je n'avais pas le temps de faire des caractères gothiques.

Ce n'était sans doute pas agréable à Julius de se sentit si inférieur, mais il avait le remède :

— Pour ce qui concerne la lecture et l'écriture je n'ai pas si loin à aller pour trouver de l'aide. Qu'est-ce que tu penses du Lars ?

Willatz ne dit rien.

— Parce que c'est mon propre frère, ajoute Julius, et il en sait sûrement un peu plus que toi et moi. Ah ! le bon Dieu t'assiste !

— Je verrai si je trouve le temps de t'écrire cet hiver, dit Willatz, docilement.

Julius tire de sa poche de pantalon une longue carotte de tabac et l'offre à Willatz.

— Non, merci.

— Ah ! tu ne chiques pas ?

— Non.

— Bon, bon, il n'y a rien à dire à ça. Mais, moi, il faut que je m'habitue au tabac, jusqu'à ce que je parte aux Lofoten. Car, sans ça, j'aurais le mal de mer. Tu peux être content de couper à la mer.

— Mais tu as dit que tu voulais naviguer ?

— Oh ! pour ce qui est de monter à cheval, Lars en a vu assez de la sorte au séminaire. Et là, ils avaient un canasson de bois pour monter dessus parce qu'un cheval vivant n'y aurait pas résisté.

— Un cheval de bois ? Oui, mais, moi, j'ai un cheval vivant, dit Willatz.

— Oh ! il n'est pas à toi ?

— Il n'est pas à moi ? Tu ne savais pas ça ! C'est mon propre cheval.

— Ça, je ne le crois pas, répond Julius carrément, et il crache.

Willatz rougit tout à coup de colère et dit :

— Tu es un imbécile !

De nouveau Julius fait une drôle de longue figure et pare l'orage en se taisant. Finalement, il dit :

— Oui, oui, le Lars, il est maintenant presque doyen. Il va être précepteur chez le Holmengraa. As-tu vu la Mariane et le Félix ?

— Non, répond Willatz, encore mal radouci.

— Si, tu les as vus quand tu es venu, ils étaient sur le quai. Ils ne peuvent pas parler, seulement un mot par-ci par-là, parce qu'ils ne savent que le *spaniol*. Il y en a qui croient qu'ils sont païens, mais c'est un mensonge de l'enfer, dit le Lars.

— Comment va Gottfred ? demande Willatz.

— Gottfred ? Je dois dire, comme il est vrai, que je ne sais pas… Willatz, n'as-tu pas dans tes poches quelque chose que tu peux me vendre ?

— Non.

— Pas une pipe, ou un couteau pliant ou quelque chose comme ça ?

Willatz sort de sa poche de gilet un petit canif à manche de nacre. Julius l'examine et demande :

— Veux-tu le vendre ?

— Non, pourquoi ça ? répond Willatz.

— Qu'est-ce que tu as payé pour ça ?

— On me l'a donné.

— J'ai justement une pièce de quatre schellings. Veux-tu me vendre le couteau en pour ?

— Non.

— Ça ne fait rien, dit Julius, je t'offre six schellings comptant et le reste en foin.

— Je ne vends pas mon couteau, répond Willatz, en le remettant dans sa poche.

Et il se met à marcher. Non, Julius n'était pas aussi intéressant qu'auparavant, pas même un camarade agréable ; il était si fâcheusement monté en graine, il le dégoûtait. Voilà encore qu'il crachait, grossièrement, un énorme crachat.

— Où vas-tu ? Vas-tu chez le Gottfred ? demande Julius.

— Oui, j'y pensais à moitié.

— Si tu veux écouter mon conseil, tu n'iras pas voir le Gottfred. Je n'ai pas coutume de faire société avec lui.

— Bah !

— Non, parce qu'il est si voleur. Il vole aussi vite qu'un cheval court, comme ils disent dans un vieux dicton. J'ai perdu une chose après l'autre, et quand j'ai eu perdu exactement trois ou quatre choses, je lui ai sauté dessus un jour.

— Tu lui as sauté dessus ?

— Droit dessus. Et tu aurais dû voir ça, Willatz. Parce que je vais te dire, ça n'était pas de la petite bière.

— Tu l'as battu ?

— Battu ? Ah ! oui, tant que j'ai pu. Et alors il a tout avoué, tout ce qu'il avait fait de mal envers moi. Le bon Dieu te bénisse, j'en ai tant entendu de sa propre bouche que j'aurais pu le faire mettre en prison ; mais je n'ai pas voulu.

Willatz se tait et s'arrête un moment. Si seulement il pouvait se défaire de Julius, mais Julius se cramponnait et il n'était pas facile de lui échapper. Devait-il s'en aller tout simplement ?

— Allons, adieu, dit-il.

— Non, pars-tu déjà ? crie Julius derrière lui. Nous n'allons pas à la plage ?

— Non.

— Veux-tu voir ma chèvre ? Et puis j'ai un harmonica.

Julius ne reçoit pas de réponse. Il reste là un instant et voit quel chemin prend Willatz, qu'il se dirige tout droit vers Gottfred, que dans quelques minutes il va être dans la maison de Gottfred. Julius fit brusquement un mouvement comme pour pousser un cri, puis il renonça, cracha et rentra chez lui.

Gottfred était maigre, avec de grands yeux, comme dans le temps, Willatz le trouva debout sur le seuil. Ils se saluent mutuellement et comme Gottfred est intimidé devant le garçon riche, la conversation est plutôt pauvre. Ah ! non, ces camarades d'ici, ils ne lui disent plus grand chose, sans doute qu'en grandissant Willatz s'était détaché d'eux, il les avait laissés en arrière, tous le décevaient. Gottfred était encore le meilleur malgré tout, tout maigre et peu loquace qu'il était ; mais il n'avait pas besoin de rester comme ça au beau milieu du seuil quand un homme venait, qui peut-être voulait entrer. Gottfred ne comprenait pas ces choses-là.

— Je voulais simplement m'offrir un tour à pied, dit Willatz. Je suis las d'aller tout le temps à cheval.

— Nous t'avons vu passer à cheval bien des fois, répond Gottfred, tout heureux d'avoir vu ça.

— Oui, c'est bien possible. C'est mon propre cheval.

— Oui.

— Tu le savais ? demande Willatz… car alors c'était agaçant de s'en être vanté.

— Oui, le père l'a entendu dire.

— Est-ce que je peux avoir un peu d'eau à boire ? demande Willatz, en jetant un regard dans le couloir par-dessus Gottfred.

— Oui, dans la buanderie, répond Gottfred, et il le précède dans la buanderie.

C'était un trou noir comme un four, sans fenêtre, qui attenait à l'étable aux chèvres. Là Gottfred donna de l'eau à Willatz dans une casse de bois. Il n'avait encore jamais bu dans une casse, elle était si démesurément épaisse qu'il fallait boire dedans à même, il n'avait pas l'habitude et il répandit toute l'eau ; du reste, il n'avait pas autrement soif.

— Est-ce que ton père et ta mère sont à la maison ? demanda-t-il en retournant à la cabane.

Oui, la mère était à la maison.

C'était une déplaisante manière qu'avait ce Gottfred de se mettre devant vous, en barrant la porte. Willatz ne s'en serait pas soucié, mais, autant qu'il s'en souvînt, il y avait autrefois une petite fille dans cette cabane, et elle n'était pas si absolument petite non plus, et elle avait des yeux dont elle n'avait usé que pour les baisser, mais c'étaient des yeux bleu foncé.

Maintenant la mère de Gottfred sort et salue et prie l'étranger d'entrer :

— J'ai demandé au Gottfred de vous retenir dehors jusqu'à ce que j'aie essuyé le plancher, dit-elle. C'était si vilain chez nous.

Willatz entra ; le plancher était mouillé, il venait d'être lavé. Mais il n'y avait personne dans la pièce, il n'y avait que trois petits garçons, ainsi donc la pièce était vide. Willatz refusa poliment d'attendre le café et entraîna de nouveau Gottfred dehors.

— Je ne me la rappelle presque pas, dit-il mais ta sœur n'est-elle pas à la maison ?

— Pauline ? Si, mais elle est allée à la boutique.

— Elle doit bien être aussi grande que toi maintenant ?

— Oui.

— Est-ce vrai que Julius t'est tombé dessus ? demande Willatz.

Gottfred est un peu déconcerté.

— Non. À quel moment veux-tu dire ?

— Il a dit qu'il s'était jeté sur toi et t'avait battu ?

— Oui, mais a-t-il dit quelle fois c'était ?

— Non. Ah ! il a dit que tu lui avais pris quelque chose.

— Ah ! bon, c'était cette fois-là, dit Gottfred.

Pause. Willatz n'y comprend rien et demande :

— Qu'est-ce que tu avais pris ?

— Pris ? Non, je lui ai seulement repris mon harmonica. Il l'avait caché chez lui.

— Et alors il t'a battu ?

— Oui.

— Ça t'a fait mal ?

— Non.

— Est-ce qu'il t'a battu plusieurs fois ?

— Oh ! oui, il me bat de temps en temps.

Willatz n'y comprend goutte, mais il se sent indigné et dit :

— Qu'il essaie seulement de me battre ? Mais, après, tu as eu ton harmonica ?

— Oui. Mais maintenant il me l'a repris.

Willatz le regarde fixement :

— Mais tu ne vas pas le laisser le garder ?

— Oh ! je ne sais pas. Non, je vais essayer qu'il me le rende.

— Mais ça ne servira à rien de lui demander poliment.

— Il veut avoir deux schellings en pour.

— Deux schellings ? Pour ton propre harmonica ?

— Il a parlé de ça.

Pause. Willatz reste silencieux et mûrit une grande résolution :

— Viens. Nous allons aller chez Julius, dit-il.

Gottfred l'accompagne plus que volontiers et Willatz se sent un homme.

L'affaire fut réglée en un instant, Julius avait vu venir les deux messieurs et il alla à leur rencontre dans la cour avec l'harmonica à la main. Il le remit aussitôt à Gottfred et expliqua qu'il l'avait pris seulement pour rigoler.

Les deux messieurs s'en vont, s'éloignent de ce personnage et de cette cour, Gottfred est humble et attendri d'admiration :

— Tu as vu comme il a été prompt à venir avec ! dit-il.

Willatz se rengorge :

— Il aurait seulement dû essayer de tarder !

Ils sont là sur la route et doivent aller chacun de son côté, mais cela ne presse pas et ce n'est pas si souvent qu'ils sont ensemble. Peut-être que si Gottfred prend son temps, sa sœur finira par arriver et il aura de la compagnie pour rentrer à la maison.

Willatz sort son canif et se met à tailler une baguette, Gottfred regarde le couteau et il aurait bien envie de le tenir un peu, de le tâter. Tout à coup Willatz le ferme en le faisant claquer et il en fait cadeau à Gottfred.

— Tiens, tu peux avoir ce couteau.

Jamais pareil événement n'était arrivé à Gottfred, la tête lui tourne, il ne croit pas que c'est vrai. Il prend le couteau et dit :

— Est-ce que je peux le tenir ?

— C'est pour toi. Tu pourras l'avoir après moi, quand je serai parti.

Mais Gottfred n'avait pas idée du personnage qu'il avait devant lui, il dit en hésitant, et ses yeux étaient d'une grandeur surnaturelle :

— Tu oses ? Mais si ton père demande après le couteau ?

— Mais c'est mon couteau ! crie Willatz, d'un ton décisif.

Et Gottfred s'essuya bien la main et la tendit pour remercier. Ah ! il n'était pas là, sur la route, il était loin, il n'entendit pas que Willatz disait : « Voilà Pauline qui vient ! » Au reste, la béatitude de Willatz n'était pas moindre, c'était un singulier état d'âme. Et Pauline approchait de plus en plus.

Willatz se redressa et dit :

— Gottfred, il faut bientôt que je commence à me raser.

Gottfred est et demeure absent, il répond :

— Pourquoi ça ?

— Pourquoi ? Tu ne vois pas ça ? demande Willatz en se passant la main sur les joues.

— Mais, est-ce que ça ne fait pas mal ?

— Pas moyen de faire autrement. Parce que je ne peux pas rester comme ça.

Voici Pauline. Mince et grande, et cérémonieusement vêtue de noir, parce qu'elle a été à la boutique, avec, à chaque main, un paquet dans un fichu noué, des sabots aux pieds, et des yeux dont elle n'use guère que pour les baisser.

Si elle s'était arrangée en temps pour avoir la main droite libre, il aurait pu y avoir une salutation, mais, non. Et elle reste là. Willatz dit

bonjour, en l’air, et elle répond brièvement. Il n’en résulta pas la moindre conversation et Pauline ne regardait que son frère.

— Tiens, regarde ! dit Gottfred en montrant le couteau avec un rire étrange. Chez qui crois-tu que je l’ai eu ?

Pauline regarde Willatz, puis elle regarde de nouveau par terre.

— Il ne faut pas laisser Julius l’avoir, recommande Willatz.

— Le père va le mettre sous clef, répond Gottfred.

— Mais alors tu ne pourras pas t’en servir ?

— Oh ! si, de temps en temps.

Willatz trouve qu’alors le couteau ne remplit pas pleinement son office, et il dit :

— Non, il faut le porter sur toi tous les jours. Et si Julius le prend, tu n’as qu’à m’écrire en Angleterre.

— Oui.

Que pouvait bien penser Pauline d’un tel pouvoir ?

Mais Pauline se contenta de lever les yeux sur lui pendant qu’il parlait et ce fut tout.

— Il y a deux lames dedans, se dit Gottfred à lui-même, et il n’a d’yeux que pour le couteau. Et puis il y a un crochet.

— Le crochet, c’est pour boutonner les gants de cheval, renseigne Willatz. Mais j’ai un autre crochet pour ça. Comment t’es-tu portée pendant tout ce temps ? demande-t-il à Pauline.

Non, il ne se créa aucune intimité. Pauline se contenta de lever les yeux une fois, rougit de tout son visage et répondit : « Bien ».

Alors il n’y avait pas autre chose à attendre et Willatz dit adieu.

Mais alors, c’en fut un bavardage entre le frère et la sœur. Willatz les entendait loin derrière lui, et quand il se retourna pour regarder en arrière, Pauline avait posé les deux paquets sur le chemin et elle restait là debout à examiner le couteau.

Ah ! non, ces camarades du pays n’avaient plus d’intérêt. Pauline était comme les autres et les autres comme elle. Willatz avait même eu vaguement idée de leur parler anglais, pour leur donner une impression de la langue ; mais non.

XII

Je me demande si les Coldevin viendront cette année, disait parfois Madame Adelheid. Et il était impossible de lire sur son visage si elle attendait la réponse avec impatience.

— Non, répond le lieutenant, les vieux ont été tellement blessés des changements survenus chez nous qu'ils ne reviendront sans doute plus.

Il ne fut pas fait mention du consul Fredrik.

Durant les semaines d'été, il n'arriva pas grand'chose, sauf cette chose déjà ancienne que Segelfoss se transformait petit à petit et devenait un endroit de plus en plus peuplé. C'est pour cela que « Per à la boutique » n'avait pas pu attendre jusqu'au jour de l'an pour cette petite licence de vente de vin qu'il avait demandée, mais il avait déjà commencé à vendre des bouteilles clandestinement, parce qu'il y avait tant de gens qui le désiraient. Et ce commerce répandait quelque animation et quelque gaieté sur les ennuyeuses soirées du dimanche.

Les gens bâtissaient des maisons çà et là autour du quai des vapeurs, qui formait comme un centre d'attraction, si bien que la partie inférieure du fonds de Segelfoss commençait déjà à devenir une sorte de petite ville de cabanes. Et cette partie qui, naguère encore, n'était qu'une grève avec quelques hangars à bateaux ! Il n'y avait aucun doute que la vie avait changé de couleur pour les gens depuis que le « Roi » Tobias était venu dans la localité. Voilà, par exemple, la cabane de Lars Manuelsen, n'y était-il pas déjà venu des *rudeaux* devant les fenêtres. Son fils, le séminariste, n'avait sans doute pas toléré de voir son foyer sans *rudeaux*. Mais, à dater de ce jour ne furent-ils pas de plus en plus nombreux ceux qui demandaient à « Per à la boutique » le prix des *rudeaux* !

Et que se passait-il ? Y avait-il encore avantage pour un chrétien à rester attaché à une métairie ? Mille fois impossible. Les parcelles de champs qui en faisaient partie, le droit de faucher dans le pacage cultivé, le turbin de ramener le bois de chauffage de la forêt sauvage… toute la vie du métayer ne valait plus la peine d'être vécue, pensez, on pouvait avoir sur le quai de la farine toute prête pour préparer le manger. Et, qui plus est, une farine qui était tout à la fois blutée et blanche comme neige. Si ce n'était pour la pomme de terre, la terre pourrait aussi bien rester inculte, et si ce n'était pour la goutte de lait dans le café, personne non plus en vérité n'irait dans le bois racler de l'herbe pour nourrir la chèvre. C'était comme ça : Oh ! maintenant ils

étaient heureux, tous les journaliers, ils allaient au travail chez Holmengraa et ils étaient au service de Holmengraa. Le samedi soir, ils recevaient un bulletin des mains d'un contremaître, ils le remettaient au chef magasinier qui leur donnait en échange de la farine ou de l'argent, à leur choix. Ça, c'était une vie pour des êtres humains. Il y avait des journaliers qui s'endettaient pour acheter cheval et charrette et ils faisaient les charrois pour l'usine… et ensuite ? Au bout de peu de temps ils pourraient payer le cheval et la charrette s'ils le voulaient, car ils gagnaient de l'argent ; ils en gagnaient et ils le faisaient sonner dans leurs poches quand ils se tenaient debout devant le comptoir de « Per à la boutique ». En résumé, l'argent, les sous n'étaient plus rares, cela se voyait aussi chez les cultivateurs propriétaires des alentours ; ciel, ils gagnaient et devenaient si riches grâce à ces charrois, c'était un miracle, ils pouvaient s'offrir une tasse de café en surplus, même après le repas du soir, et ils pouvaient se montrer en superbes bottines montantes en plein été. Cela alla si loin que le médecin de district, Ole Riis, commença à regretter d'avoir obtenu une place dans le Sud ; dans les dernières semaines de son séjour à Segelfoss, il avait gagné si incroyablement !

Que diable ! disait Ole Riis, des gens qui, avant, n'avaient pas les moyens de faire venir le docteur pour une fièvre nerveuse, maintenant ils viennent de deux lieues me chercher pour un mal blanc.

Et le nouveau médecin de district, on ne l'entendait pas se plaindre non plus. Il fut tout de suite en faveur et on allait le chercher soir et matin, ce devint la mode de l'essayer ; rares étaient les maisons où il n'y avait pas assez de maladie pour que l'on soit forcé d'aller chercher le nouveau docteur. Cela allait fort mal pour les rebouteux et les rebouteuses qui, auparavant, s'y connaissaient en maladies, si mal qu'ils menaient vraiment une maigre existence, maintenant, c'était pitié de les voir !

Le nouveau médecin de district s'était sans doute depuis longtemps proposé de faire visite chez les Holmsen à Segelfoss, mais le temps lui avait manqué. Ce n'était pas par impolitesse qu'il n'y était pas encore allé, dit-il, quand il vint enfin un jour, oh ! ce n'était pas par impolitesse !

Ce fut Madame qui le reçut, c'était toujours elle qui recevait parce que c'était elle à qui cela répugnait le moins ; elle y trouvait peut-être même un petit amusement dans sa solitude. L'homme s'appelait Muus(4) et, quand on le voyait, on tenait aussitôt cette chose incroyable pour possible. Un drôle de petit docteur, probablement fort en médecine, le teint jaune, sûrement par suite d'un mauvais estomac, un visage de surmené avec un grand nez, de grandes oreilles difformes et une barbe indigente. Il fut invité à se joindre à la société, il y avait

aujourd'hui une petite solennité, un dîner en l'honneur de *Master* Willatz qui retournait en Angleterre.

Le père et le fils font leur entrée, ils sont tous deux en habit de soirée, pour se faire mutuellement honneur. Le lieutenant salue le docteur et échange avec lui les paroles strictement nécessaires. M. Holmengraa arrive, il a ses deux enfants avec lui, les deux Indiens, comme il les appelle.

— Les pauvres, tenez-vous à les appeler Indiens ? demande Madame.

— Mes petits Indiens, répond Holmengraa. Oh ! cela ne leur déplaît pas, croyez-le bien, car alors ils deviennent les descendants de Kuohtemoc, ce qu'ils sont aussi en réalité, dans une certaine mesure.

— Comment cela ?

— Ils ont un peu de sang indien dans les veines, leur mère était quarteronne.

— Alors ils sont *quinterons*, dit le docteur. Très intéressant.

— Oui, vous êtes des enfants superbes, dit Madame en les prenant tous deux dans ses bras.

Le dîner ne dura pas longtemps, il fallait que Willatz eût le temps de se changer et de mettre son costume de voyage et on attendait le bateau-courrier d'un moment à l'autre. On avait posté une vigie dans un endroit élevé pour le signaler au domaine.

Le lieutenant lève son verre, souhaite bon voyage à Willatz et le remercie de sa visite cet été.

— Oui, Dieu te bénisse, dit la mère, et continue à être sage ! Est-ce que Papa t'a donné beaucoup, beaucoup d'argent ?

— Oui, merci.

— Alors, va te changer.

Le docteur Muus ne dit rien. Il avait peut-être eu l'occasion au foyer paternel de devenir connaisseur en vin, car, après avoir bu, il fit un petit clappement de langue appréciateur. D'une manière générale, il semblait ne pas vouloir s'en laisser imposer : un train de maison comme celui-ci était à la portée de chacun ; quant à lui, il avait assisté à des soirées où l'on avait même bu du champagne. Peut-être le docteur avait-il été un peu renseigné par son prédécesseur dans le poste, le malencontreux Ole Riis ; peut-être aussi le retard apporté à sa visite chez le lieutenant était-il une nonchalance préméditée.

Au café, ce fut de nouveau Madame qui dut faire la conversation, son mari était sans doute déprimé et pensait à Willatz. Il écoutait poliment ce qui se disait et faisait même parfois comme un mouvement

pour répondre, mais s'arrêtait aussitôt. Et il en restait là. On peut parler opiniâtrement, mais le lieutenant se taisait opiniâtrement, se taisait à toutes les questions, se taisait. Il n'était pas toujours si inattentif ; il devait y avoir quelque chose qui le tourmentait, quoi que ce pût être.

Il faut que ce soit Madame qui essaie de soutenir la conversation :

— Vous étiez dans le Nord, en dernier lieu, Monsieur le docteur ?

— Dans le Finmarken, oui. Nous autres fonctionnaires, c'est là que nous débutons.

— Vous avez eu beaucoup à faire depuis que vous êtes venu ici, ai-je entendu dire ?

— Beaucoup. Surtout ici, autour de Segelfoss.

— Cela vient de l'activité que M. Holmengraa déploie ici. N'est-ce pas, Monsieur Holmengraa ?

Mais le docteur Muus est logicien, et il répond :

— Héhé ! j'espère que non, que l'activité de M. Holmengraa ne mène pas à la multiplication des maladies.

Tous échangent des regards. M. Holmengraa sourit et répond :

— Le Docteur ne veut pas me laisser le bénéfice du compliment de Madame. Du reste, il n'est pas douteux que des entreprises comme la mienne exigent une augmentation des soins médicaux, encore qu'elles procurent de meilleurs salaires pour les payer. Il en est ainsi partout, les gens deviennent plus nombreux dans l'endroit, et cela multiplie en tout cas les accidents. Il est des dangers contre lesquels on n'a pas appris à se prémunir dans sa calme existence campagnarde, un poids peut écraser une main, un treuil peut s'emballer, une manivelle se mettre à tourner follement. Ole Johan a été blessé par une manivelle hier.

— C'est chez lui que j'étais tout à l'heure, dit le docteur. Il n'a pas grand mal, pas d'épanchement sanguin, c'est ce que nous appelons une contusion.

Madame espère que la conversation entre les deux messieurs est bien engrenée, et elle fait un saut à la chambre de Willatz. Pauvre d'elle, ce n'était certes guère amusant de reperdre son fils et tout le chant et la musique et les petits bavardages.

Quand elle redescendit, le silence régnait de nouveau. Elle apportait quelques livres illustrés.

— Venez voir, enfants, Willatz nous prête ces livres. Et puis, il faut manger des gâteaux ; s'il te plaît, Mariane. Mais si ! Et toi, celui-là, Félix. Très bien.

— Est-il bientôt prêt ? demande le lieutenant.

— Bientôt. Ah ! si seulement il ne devait pas aller si loin ! Cela n'a pas de sens.

— Au fond, ce n'est pas si loin maintenant, Madame, dit Holmengraa pour la consoler. Avec ces bons grands navires, il sera arrivé dimanche.

Madame sourit involontairement :

— Oui, et le dimanche est vraiment le bon jour pour arriver en Angleterre.

M. Holmengraa sourit aussi :

— Oh ! non, le dimanche anglais n'est pas amusant.

— Amusant ? Je ne sais rien qui soit amusant dans ce pays.

— Madame est Allemande, dit le docteur Muus.

— Oui, Dieu merci ! répond-elle, sans écouter les paroles qu'il ajoute.

— Mon père, dit le docteur Muus, était en Angleterre à un congrès, comme jeune juriste. Il n'a pas de mots de louange assez forts pour la vie et les gens de là-bas.

— Et puis, c'est un peuple antimusicien, continua Madame, ils louent d'autres gens pour jouer et chanter chez eux, ils louent des gens pour chanter dans les églises.

Le docteur remarque :

— Un peuple d'une si haute culture ne doit pas aller beaucoup à l'église.

— Que coûte un orgue ? demande Madame tout à coup… Cela tournait à la bataille… Un petit orgue, tout petit, avec très peu de tuyaux ? Pensez, si nous avions un petit orgue comme cela là-bas à l'église.

— Cela doit être faisable, répond Holmengraa. Et si l'un des instituteurs savait jouer, tout s'arrangerait facilement.

Le lieutenant fit un saut à la fenêtre, pour voir si le bateau était signalé. Quand il revint s'asseoir, il avait passé sa bague à la main gauche. Et maintenant il trouvait sans doute qu'Adelheid avait assez payé de sa personne, il voulait la relayer et il la pria de retourner voir Willatz. Il se mit à parler affaires avec Holmengraa :

— Je vous ai répondu un jour cet été que je n'avais pas de charpente pour les nouvelles bâtisses ici sur place. J'ai de nouveau parcouru les bois et je crois que je vais couper une partie. Mais maintenant ce doit être trop tard pour votre emploi ?

— Non, pas du tout, cela tombe très bien. Nous aurons toujours besoin de charpente dans l’avenir. Quelles sont les dimensions ?

— Petites, sept pouces, huit à dix aunes.

— Autre part, ce serait de la grosse charpente. Bonne charpente à bâtir. J’en suis acheteur en tout temps.

Signal de l’homme de vigie… le bateau arrivait.

Madame descendit avec son fils. Willatz était en costume de voyage, silencieux, ils prirent le temps d’entrer dans le grand salon et de faire un peu de musique en guise d’adieu. C’était un chant à deux voix, un duo, selon la mode du temps, une mère cygne et son petit lançant leur chant vers le ciel.

— Madame chante ? dit le docteur Muus en prêtant l’oreille. Est-ce de l’italien ?

Lorsque le lieutenant, dans la galerie, remit ses gants, il avait de nouveau sa bague à la main droite. Ce curieux changement de main ne pouvait certes avoir aucune signification, puisqu’il se produisait à chaque instant, simplement une habitude, un tic.

Ils descendent la côte. Contrairement à l’habitude, toute la société est à pied. Willatz se joint aux petits, ils se mettent à courir. Ah ! cette Mariane, c’était le *Troll* le plus haut sur pattes qu’on pût trouver. Le docteur et le lieutenant ferment la marche. Le docteur demande :

— Segelfoss est devenu tout autre qu’il était, à ce que j’ai entendu dire. Est-ce que le lieutenant est de tous points satisfait du changement ?

— Ah ! c’est vous, Monsieur le docteur ; oui, merci, je suis satisfait. D’où êtes-vous donc au juste ?

— De l’Est. Pourquoi cette question ?

— Je me rappelle quelques recrues que j’ai eues à l’instruction.

— Des recrues ?

— Ne vous méprenez pas à mes paroles, c’étaient de grands beaux gaillards ; c’est quand vous parlez que je me les rappelle. Comment est-ce que vous vous appelez, disiez-vous ?

— Je m’appelle Muus.

— Muus ?

Le docteur mâchonne ses brins de barbe et dit :

— Et vous vous appelez Holmsen ?

— Oui.

— Peut-être von Holmsen ?

— Non, seulement Holmsen.

Les deux messieurs devaient être maintenant à peu près manche à manche, mais par malheur le docteur se mit à rire, à se gausser, au point que le lieutenant dut le regarder avec étonnement. Il y avait dans ce regard un éloignement indifférent, une petite surprise tombée des nues, devant cet homme ; mais le lieutenant jugea beaucoup trop mesquin de lui demander la cause de son rire.

Willatz revint vers son père et dit :

— Tu seras gentil de bien surveiller Bella !

— Certes, oui, mon ami !

— Bella, qui est-ce ? demanda le docteur, sans se gêner.

— C'est mon cheval.

— Bon Dieu !

Willatz regarda le docteur et il y avait dans ses yeux un peu de l'étonnement de son père.

— Mon cheval de selle, expliqua-t-il.

— Quand j'avais ton âge, dit le docteur, je savais pas mal de latin. Papa et Maman doivent avoir de la satisfaction avec de grands garçons comme toi, sais-tu bien.

Sur quoi le docteur fit à Willatz un signe de tête paternel.

Mais Willatz n'avait encore jamais entendu de discours aussi étrange ; c'était incompréhensible, pourtant ce n'était pas une langue étrangère, c'était seulement d'un autre monde.

Le père lui sourit :

— Tu n'as sans doute pas compris ce qu'a dit le docteur. Tu ne comprends pas toujours non plus ce que dit Martin, rappelle-toi.

— Martin, qui est-ce ? demande le docteur.

— C'est un de mes valets.

Ils étaient sur la jetée, le bateau accosta, le lieutenant et Madame montèrent à bord avec leur fils. Et le docteur Muus les suivit.

— Un instant, dit-il au lieutenant. Je voulais seulement vous dire que j'aimerais à rencontrer votre valet Martin. C'est sûrement un homme bien élevé.

Le lieutenant tourna lentement la tête et répondit :

— La prochaine fois que vous ferez visite à Segelfoss, par exemple, pour dire adieu, l'entrée est dans le bâtiment jaune, au fond de la cour. Là vous rencontrerez le valet Martin.

— Merci. Si à ce moment-là vous avez encore un bâtiment jaune et un valet Martin.

* * *

M. Holmengraa vit très seul, il n'a pas d'égal à fréquenter. Sa gouvernante, Madame Irgens, n'est rien de plus qu'une personne remarquable pour la cuisine, le garde-manger et la garde-robe. De plus, elle était incomparable pour les enfants et pour le linge empesé de Monsieur ; mais elle ne jouait pas du piano, ni ne chantait, non ; ce n'était pas le rôle de Madame Irgens. Si M. Holmengraa voulait s'offrir un bon petit moment, il lui fallait aller chez les Holmsen, au domaine ; là-bas c'était un autre monde : il n'était pas toujours certain que le lieutenant lui-même se réjouît de sa visite. Comment aurait-il pu le savoir ? Le lieutenant se contentait d'être invariablement poli et prévenant, mais froid et fermé, comme le grand seigneur qu'il était. Son auguste épouse, par contre, pouvait plus d'une fois montrer de la joie quand M. Holmengraa arrivait, et on eût pu croire que celui-ci y attachait une certaine importance. Il se permettait parfois de dépasser Madame Adelheid, quand elle faisait sa promenade à cheval. Il ne le faisait pas souvent, il n'exagérait pas, mais de temps à autre, il se ménageait l'occasion d'un salut à distance, d'un court entretien en bas sur la route. Deux ou trois fois, le lieutenant et Madame étaient venus dans sa maison, mais sans s'arrêter, seulement dans un but déterminé, et juste le temps de lui faire compliment de ses grands appartements ; la dernière fois, Madame était seule et elle avait prié M. Holmengraa d'entrer au domaine en passant, à son tour, il commençait à devenir si rare.

— Quand aurai-je l'honneur de voir Madame et le lieutenant chez moi un soir ? avait alors demandé Holmengraa.

Et Madame avait remercié et promis de venir tel soir qu'il voudrait. « Et le plus tôt sera le mieux », avait-elle ajouté avec un sourire. Elle était si aimable.

Maintenant Holmengraa est là sur la jetée et il est paré pour recevoir les Holmsen.

Il voulait les inviter aujourd'hui, tout de suite, pour distraire ces parents qui étaient là à regarder au « large et à faire des signes à leur fils à bord du navire. Il avait peut-être aussi pensé inviter le nouveau médecin de district, M. Muus, mais le médecin de district n'avait sûrement plus le temps aujourd'hui, ce serait pour une autre fois. Oh ! Holmengraa avait une aptitude singulière à comprendre une situation, à sentir les nuances, il avait dû partir de cette idée que les Holmsen préféraient être seuls ce soir après la séparation d'avec leur fils.

Il emmena donc les Holmsen avec lui.

Madame Irgens aurait bien désiré que ce fût un fin souper, mais l'hôte s'y était opposé, non, il n'y avait qu'un délicat bacalao avec du vin de table d'Espagne. Holmengraa l'avait voulu ainsi, il avait l'assurance modeste et ne voulait pas éclipser les maîtres du domaine.

Madame Adelheid eut la surprise de trouver dans la maison un piano à queue, tout neuf, un Steinway divin. « Oui, il vient d'arriver, dit Holmengraa, et si Madame voulait avoir la bonté de l'étrenner… la grande bonté de l'essayer la première ? » Elle s'abattit sur le piano comme le cygne qu'elle était et fit ruisseler des fleuves d'harmonie dans le soir.

Quelqu'un pouvait-il comprendre cette personne, elle, Madame ? Sa voix était presque anormale, tant elle était profonde et délicieuse, violette. Si jamais son mari à la tête d'Arabe l'avait crue froide, il ne devait pas le croire en ce moment. Que chantait-elle ? Feu et cendre, nostalgie et amour, des sonates, des rondes, des chorals ; cela dura un long moment, une demi-heure ; elle n'avait pas de musique, et elle dut cesser parce qu'elle ne se rappelait rien d'autre. N'y avait-il pas là quelque chose de frappant ? Madame terminait un morceau et, sans réflexion, glissait à un autre, durant toute cette demi-heure, sans chercher… Y avait-il de la froideur dans l'âme de cette personne ? Ce que d'ailleurs jamais l'Arabe n'avait pensé. Car alors elle lui eût été indifférente.

— C'est un merveilleux piano, M. Holmengraa, dit Madame, et elle n'en parla pas davantage. Sinon, son mari se serait de nouveau mis martel en tête ; elle se rappelait ce qui s'était passé pour l'orgue. Ce malheureux orgue pour l'église, son mari avait réellement l'intention de le faire venir, il en avait parlé, ce qui l'avait désolée, car ils pouvaient avoir un meilleur usage à faire de cet argent. S'était-elle jamais plainte de son vieux piano droit ? Pas le moins du monde ! Mais n'aurait-elle pas pu souhaiter un piano à queue comme celui qui était ici ? Sans aucun doute, de préférence à toute autre chose au monde. Mais elle ne dit rien. Peut-être aussi voulait-elle éviter que M. Holmengraa ne le lui offrît ? Il était riche et Américain, c'était peut-être à son intention qu'il avait eu l'idée de cet instrument superflu, de la même manière qu'il avait fait cadeau d'un cheval de selle à Willatz. Oh ! mais il était facile à conduire, cet homme, du moment qu'elle lui donnait cet avertissement, il comprendrait qu'un piano à queue était un cadeau de beaucoup trop grande valeur pour n'être pas malséant.

Madame était d'ailleurs forcée d'admirer Holmengraa. Quel âge avait-il ? À peu près l'âge du lieutenant ; un peu plus vieux, grisonnant comme lui, mais avec un visage beaucoup plus commun. Au cours d'une vie mouvementée à travers le monde, il avait acquis des manières agréables, il était plein de tendresse, de délicate réserve. La

pensée de Madame se reporta à ce souper que le capitaine anglais avait donné naguère… Elle avait reconnu ce soir sur la table une partie de l'argenterie du dit souper. Ce devait donc être aussi M. Holmengraa qui, sans rien dire, l'avait arrangé.

Se trompait-elle ?… Holmengraa avait-il fait preuve de délicatesse cette fois-là et toutes les autres, journellement, avec l'intention d'être découvert ? Madame Adelheid n'en savait rien ; en tout cas, les attentions de Holmengraa n'auraient pas pu être empreintes de plus de tact s'il avait été amoureux d'elle. Cet homme était extraordinaire et mystérieux ; que savait-elle des « Rois » des Cordillères !

Mais, en quelques rares occasions, cet homme ouvrait une trappe sur son être intime et montrait un coin de l'envers… et puis ? Personne ne pouvait se trahir moins que lui, bien qu'il n'eût reçu en don la culture ni par sa naissance ni par son éducation. Madame se rappelait le voyage en Angleterre en sa compagnie. Son calme et son affabilité étaient si grands, du matin au soir, une compagnie dont on ne pouvait se passer, changeant suivant l'occasion, toujours intéressant, toujours plein d'égards. Il y avait d'autres dames à bord, mais à aucune d'elles il ne prêtait attention, il y avait même à bord une jeune beauté, la nièce du capitaine, très habituée à être admirée, Mademoiselle Ottesen devait être son nom… M. Holmengraa ne la voyait pas du tout. Mais le soir, il vint annoncer que le secrétaire de la légation danoise à Londres était à bord, un homme distingué, avec sa suite. Madame voulait-elle causer avec lui ? Non, pourquoi ? avait répondu Madame et elle avait regardé M. Holmengraa. Et à cette question il n'avait rien trouvé à répondre. Elle devait sourire en y repensant ; du reste, elle avait arrangé les choses en lui disant : Non, merci, j'ai en vous la meilleure compagnie !

Ainsi donc, cet homme aussi avait, à l'envers, quelque coin curieux ; il ne daignait voir personne à bord, mais tout à coup il s'en laissait imposer par un vieux secrétaire de légation. Par la suite, elle l'avait vu se tenir auprès de l'escalier du pont et faire un profond salut chaque fois que le diplomate montait ou descendait.

Cet impénétrable « Roi » Tobias…

— Le docteur a dû être appelé dans une des cabanes de métayers, dit M. Holmengraa, en regardant par la fenêtre ; voilà seulement qu'il démarre avec son bateau.

— Ah ! le docteur ! dit Madame. Je suis heureuse que personne ne tombe malade chez nous et n'ait besoin du docteur. Je ne sais pas… non, ce ne serait pas agréable.

Son mari la regarde.

— Je veux dire, d'avoir une maladie à la maison… si loin pour aller

chercher le médecin, ajoute-t-elle précipitamment.

M. Holmengraa flaire le vent et dit :

— J'ai réfléchi si je ne devrais pas installer un médecin spécialement pour l'entreprise et les alentours.

— Pourquoi cela ? demande le lieutenant.

— Le docteur Muus demeure trop loin, peut-être aussi est-il trop occupé. Il ne vient pas assez vite auprès d'un malade, il y a déjà longtemps que mes gens m'en ont parlé.

Ainsi Madame était tranquillisée et il lui restait dans l'esprit une nouvelle image du pouvoir de Holmengraa : il pouvait installer son médecin particulier. Mais elle ne voulait pas en être la cause.

— Vous ne devez pas faire cela, dit-elle. Le docteur… comment s'appelle-t-il déjà ?… Muus, est à la fois capable et consciencieux. N'est-ce pas, Willatz, M. Holmengraa ne doit pas faire cela ?

— Non, dit le lieutenant.

Et Holmengraa laissa tomber l'affaire.

— Le docteur Muus est sans doute assez capable et c'est aussi ce que j'ai répondu à mes gens. J'espère que ça passera. Mais ils se sont plaints.

Le lieutenant s'est mis à s'amuser avec les enfants. Il obtient d'eux qu'ils lui montrent des photographies de leur mère, il y en avait beaucoup sur le piano, elles étaient splendides, sur l'une d'elles la dame était habillée en costume indien. Se le rappelaient-ils ? Est-ce que Petite Mariane n'avait pas un beau costume comme sa mère ? Si, et Félix aussi avait un costume. Alors, ils devraient venir un jour au domaine dans toute cette splendeur.

Madame Adelheid leva les yeux, elle remarqua pour la première fois que ceux des Holmengraa étaient fixés sur elle à la dérobée. Ce devait être simplement par hasard et il dit aussitôt :

— J'étais en train de penser que j'aurais souhaité à ma femme d'entendre Madame ce soir. Elle était très musicienne.

* * *

Cet hiver, le lieutenant coupe non seulement de la charpente à bâtir qu'il vend à Holmengraa, mais aussi de la menue charpente qu'il expédie vers le Sud, de cette sorte que l'Angleterre et la Belgique emploient dans les mines. Cela n'en resta pas là, le temps passait et le lieutenant semblait avoir pris goût à sa propre destruction ; deux années de suite, il coupa des poteaux de mine dans son taillis. Où voulait-il en venir ? Mais il avait sans doute ses raisons d'agir comme il

le faisait ; sa grande maison, la dette bancaire de son père qui n'était pas encore payée, son coûteux train de vie, des habitudes coûteuses, un fils coûteux en Angleterre, tout cela mettait le seigneur de Segelfoss dans une gêne perpétuelle. Au fond, il ne comprenait pas lui-même où passait l'argent, un destin inexorable le lui suçait des mains. S'il n'était pas graduellement devenu de plus en plus philosophe, il n'aurait pas pu y tenir. Et puis, il y avait cet orgue pour l'église, pouvait-il différer plus longtemps de le faire venir ? C'était une honte que ce ne fût pas encore fait. M. Holmengraa pouvait avoir l'idée de lui damer le pion et ce serait du joli. Cette église était, en effet, de fond en comble, une église Holmsen, et cet individu totalement étranger viendrait offrir l'orgue !

Mais jamais le lieutenant ne trouverait les moyens d'acheter ce petit instrument. Qu'est-ce que cela coûtait ? Quelques centaines de thalers, qu'en savait-il, trois cents, peut-être plus. Il en causa de nouveau avec Adelheid.

— En ce qui concerne cet orgue dont vous avez autrefois exprimé le désir, j'ai fait des démarches à ce sujet, dit-il, comme il était vrai. On en demande les mesures, je n'ai pas de mesures, il faut construire une tribune, mais il n'y a pas de place pour une tribune dans tout le bâtiment. Il faut agrandir l'église.

— Non, en aucune façon ! répondit Adelheid. Je vous en prie, abandonnez cet orgue, il y a des choses plus importantes.

— Pensez-vous à quelque chose de déterminé ?

— Non. Je pense à Willatz et encore à Willatz.

— Willatz est grand et il travaille bien, il mérite votre sollicitude. Pour le moment, il est heureux, il est dans la meilleure école, il se prépare un digne avenir.

— Dieu sait ! dit Adelheid.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas si son école n'est pas exagérément chère.

— Très chère. Mais il est notre seul enfant.

— Il parle dans sa lettre de nouveaux habits… je ne sais pas, croyez-vous que ce soit nécessaire ? Je ne le crois pas. Et en tout cas, il ne doit pas acheter le fox-terrier dont il parle.

Le lieutenant répondit :

— Vous avez certainement raison une fois de plus, Adelheid. Et si j'avais connu votre désir plus tôt, je n'aurais pas agi comme je l'ai fait. Mais il est trop tard. J'ai envoyé l'argent.

— Alors, n'en parlons plus.

— C'est, du reste, une bagatelle. Pendant que j'y pense : Willatz n'a-t-il pas parlé d'un couteau ? N'a-t-il pas dit qu'un couteau dont il avait fait cadeau à Gottfred pourrait bien avoir été pris par un autre gamin ?

— Par Julius. Mais c'est moi qu'il prie d'approfondir la chose et j'avais pensé le faire demain. Vous ne devez vraiment pas…

— C'est mon chemin en faisant ma promenade à cheval et, de plus, je connais les cabanes, je vais régler cela tout de suite. C'est dimanche aujourd'hui, les gosses sont à la maison.

Le lieutenant monte à cheval et va à la maison du petit Gottfred ; il frappe au carreau avec sa cravache et fait venir le gamin.

— Mon fils t'a fait cadeau d'un couteau, un canif, l'as-tu encore en ta possession ?

— Oui, répond Gottfred, effrayé, non, répond-il ensuite, et il a grand'peine à se tenir sur ses jambes. Du regard, il cherche du secours dans la cabane derrière lui.

— Est-ce que quelqu'un l'a pris ?

— Oui, répond Gottfred.

La mère vient de s'attifer un peu et elle sort.

— Voilà comment c'est arrivé, explique-t-elle, le père avait mis le couteau de côté pour Gottfred ; et puis une fois en automne… c'était un malheureux jour, une après-midi…

— Est-ce Julius qui l'a pris ? demande le lieutenant de but en blanc.

— Oui, répond Gottfred.

Le lieutenant tourne son cheval et fait un signe de tête :

— Tu vas ravoir ton couteau !

Sur quoi le lieutenant se rend à la cabane de Lars Manuelsen.

C'est aujourd'hui dimanche. Le fils Lars, le séminariste, est venu faire un tour à la maison et salue, debout sur le seuil.

— Va chercher Julius.

Lars obéit et revient avec son frère. Il a le visage pâle et rétréci.

— Tu as un couteau à Gottfred, va le chercher.

Julius ne nie rien, mais il veut dire quelque chose, s'expliquer, le lieutenant fait un mouvement d'impatience, comme s'il voulait descendre de cheval, et Julius vole dans la cabane.

Lars reste là, en triste posture, jusqu'à ce que le frère revienne et remette le couteau.

— Tu as cassé une lame, dit le lieutenant.

— Non, c'était fait avant, répond Julius, vous pouvez le croire.

— La prochaine fois que tu touches à un objet dont mon fils a fait cadeau, tu goûteras de celle-ci ! dit le lieutenant, et il fait siffler sa cravache.

Julius se sauva bien loin, dans la cabane, ah ! ça ne traîna pas, et il laissa la porte ouverte derrière lui.

Alors, du haut de son cheval, le lieutenant entend que Lars Manuelsen, le père, commence à grogner là-dedans. Voyez, Lars Manuelsen avait commencé à devenir un gaillard, il était au service de l'usine et gagnait de l'argent, il y avait des *rudeaux* devant ses vitres, il avait un fils qui avait fait ses études au séminaire, sa fille Daverdana aussi n'était plus une fille ordinaire ; elle avait commencé à devenir la bonne amie de l'employé du chef magasinier sur le quai. Lars Manuelsen ronchonne et dit :

— Qu'est-ce que c'est, il t'a frappé, Julius ?

Le lieutenant s'apprêtait à partir, mais il s'arrête aussitôt et dit à Lars :

— Fais venir ton père.

Et de nouveau Lars obéit.

Le vieux sort, en manches de chemise, une chemise rouge faite avec une étoffe de chez « Per à la boutique », oh ! Lars Manuelsen était devenu un gaillard.

— Pourquoi grognes-tu ? demande le lieutenant.

— Moi ? Non, je demandais seulement au gamin…

— Il m'avait semblé que tu grognais ?

— Du reste, puisque ce n'est pas le gamin qui a cassé la lame du couteau, il ne doit pas être accusé.

— Écoute, Lars, cet automne tu as encore volé des moutons dans mon pacage, il faut que ça cesse. Je t'avertis une fois.

— Hein ! quoi ! moi, j'ai volé des moutons ?

— Passe encore. Mais tu vends les peaux avec ma marque, là-bas à la boutique, et il faut que Martin le valet aille les racheter. Je ne veux pas voir des peaux et des toisons de Segelfoss mêlées à ton trafic.

— Que moi, j'aie volé des moutons, c'est justement ça que je n'ai pas fait. Parce que ça n'est pas la vérité…

Le lieutenant fait siffler une fois sa cravache.

— Un mot de plus et je t'envoie en prison !

— Cher maître ! dit Lars Manuelsen, et ses lèvres tremblent, s'il

m'advenait préjudice pour avoir pris un mouton, vous devez penser à ma nombreuse famille. Ç'aurait été une autre affaire si j'avais rendu un pauvre homme plus pauvre, mais vous qui avez les moyens… Mais il n'y a pas à dire le contraire, car c'est la vérité, tous les deux, le Lars qui est là et la Daverdana, ils ne pourront jamais vous remercier assez…

— Allons ! fais rentrer ton père ! crie le lieutenant, furieux. Après quoi, il se tourne vers le fils : Pourquoi es-tu resté là tout le temps ? Rien de tout cela ne te regardait ; si tu te conduis bien tu n'as pas de sujet de remords. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lars répugne sans doute à le dire et ne sait pas s'il ose. Humble, besogneux, un fort et grossier gaillard avec la tête baissée, tel il était resté là pendant toute la scène.

— Je ne peux rien répondre à cela, dit-il. Ce n'est pas moi qui ai fait la faute.

Le lieutenant veut s'en aller.

Lars fait quelques pas avec lui et dit :

— J'ai étudié un an avec le pasteur. Car je veux essayer d'aller plus loin, je continue à étudier.

Le type, pense sans doute le lieutenant, le paysan qui travaille à s'abaisser au rang de pasteur.

Ah ! comme il continue à étudier ! Bah ! ce n'était… philosophiquement parlant… que la perpétuelle circulation, ce n'était pas une perte, Lars était trop paresseux, physiquement, pour la pêche.

— C'est une honte de demander cela, mais si vous vouliez daigner me tendre une main secourable jusqu'à… jusqu'à ce que je puisse étudier à mes frais, tout seul… une année…

Le moment n'était peut-être pas bien choisi pour une telle requête, peut-être justement était-ce le bon moment ; après la scène avec les deux pécheurs, le lieutenant pouvait se permettre de se montrer magnanime. Tout ne concourait-il pas à l'y inciter ? Le gamin Lars était au service de Holmengraa, mais ce n'était pas à lui qu'il s'adressait, il allait vers le seigneur terrien comme autrefois, vers le maître de Segelfoss qui les tenait tous dans sa main. En outre, ce gamin était le frère de Daverdana, et Daverdana était une bonne servante.

— Je voudrais prendre des leçons particulières, conclut Lars.

Le lieutenant approuva de la tête et dit :

— Je te subventionnerai.

Bref et net, un point. Le lieutenant retourna chez Gottfred. Toute cette peine, tout ce ridicule affairement pour un canif ; mais le

lieutenant ne faisait rien à demi. La mère et le fils sont sur le seuil, Pauline aux grands yeux se tient dans la porte.

— Est-ce que le couteau était entier quand tu l'as perdu ?

— Entier ? Oui.

— En es-tu sûr ?

— Entier, dit Gottfred en regardant sa mère. Il ne comprend pas. Le couteau n'était-il plus entier ? Quelqu'un l'avait-il cassé ?

— Oui, le couteau était entier et brillant, répond la mère, nous l'avions mis de côté dans le coffre. Mais alors il y a eu ce jour…

Le lieutenant déboutonne son gant, ouvre son manteau et tire son propre couteau de sa poche. Ah ! il avait un manche d'argent et il avait une tête de bête à chaque bout, et il avait deux lames éblouissantes et un crochet pour boutonner les gants. Le lieutenant l'avait acheté lui-même lors de son voyage en Angleterre.

— Willatz t'envoie ce couteau-ci à la place, dit le lieutenant.

Gottfred se rend si mal compte de la chose qu'il n'ose pas accepter le couteau ; il reste là, rouge à éclater, et il avance deux ou trois fois la main, puis la retire. Il entend que sa mère pousse une exclamation : « Non ! c'est trop ! » Et quand il tient le bijou dans la main, il ne remercie pas ; c'est seulement lorsque la mère le lui rappelle qu'il tend la main vers la selle.

Le lieutenant prend la main et fait signe avec la tête. Le lieutenant fait plus, il retient cette main un moment ; elle était si petite, quelque chose de vivant, elle remuait, une reconnaissante main d'enfant. Que se passait-il dans l'âme du lieutenant ?

— Tu t'appelles Gottfred ?

— Oui.

— Viens me voir demain vers cette heure-ci.

— Doit-il aller chez vous ? demande la mère. Est-ce demain ?

— Demain, à midi.

Le lieutenant s'éloigne.

XIII

Maintenant, cela va comme une avalanche. Des mois passent, des années passent, mais ils ne passent pas dans l'uniformité et le sang-froid, avec de menues bagatelles, comme les mois et les années ont coutume de le faire, ils passent en avalanche, avec des chutes petites et grandes. Segelfoss et les environs ne sont plus reconnaissables, depuis le temps où régnait le lieutenant ; rien n'avait à proprement parler sombré, mais tout avait changé d'aspect et de caractère, et tout continuait à changer, choses et gens.

Prenez seulement les Coldevin, ils ne venaient plus jamais. Ne viendront-ils pas cette année non plus ? demandait parfois Madame Adelheid. Non, pas cette année non plus. Alors elle attendait un été et un hiver de plus et demandait de nouveau.

— C'est si bizarre que personne d'eux ne vienne. Ne viendra-t-il pas quelqu'un d'entre eux ?

— Personne, répond le lieutenant. Fredrik écrit que ses parents ont beaucoup vieilli et préfèrent rester chez eux. Il me prie de vous saluer.

— Et Madame Fredrik, les enfants ?

— Il n'en parle pas.

Madame Adelheid laisse tomber une épingle par terre, et elle demeure un temps infini à la ramasser, cependant qu'elle dit :

— Mais Fredrik lui-même ?

— Il n'a pas le temps… Vous avez perdu une épingle ? Laissez-moi vous aider.

— Merci, je l'ai.

Oh ! tout avait changé, même les Coldevin. Ils ne venaient plus. Et tout continuait à changer.

N'était-il pas question aussi de faire du hameau de Segelfoss une paroisse indépendante ? Mais ce devait être une affaire de longue haleine, le pasteur Windfeld ne pouvait pas prêter la main à un pareil projet qui réduirait ses revenus dans des proportions énormes. « Mais quand mes jours ici dans le Nord seront comptés, faites ce que vous voudrez ! »

Ses jours ici dans le Nord… Il devait avoir des idées de déplacement. C'était une vie bénie qu'il menait maintenant, une grosse

cure et peu à faire, et puis il avait été ici seize ans et il voulait y rester le plus longtemps possible ; il s'était enraciné ici ; il s'était créé son foyer dans ce pays-ci. Mais il lui fallait descendre vers le Sud, il était serviteur de l'Église et les âmes l'appelaient dans une quelconque paroisse de l'Est. Devait-il vivre et mourir dans le Nordland ? Dans le Nordland ? Il ne pouvait être condamné à une telle ignominie, C.-P. Windfeld avait été un prédicateur éminent et il avait, en outre, pu ajouter aux archives de la paroisse quelques notations concernant la nouvelle église de Segelfoss… faites-en autant !… Et un pareil homme ne devrait pas postuler un poste dans le Sud ? Avec l'aide de Dieu, il ne se mettrait pas au-dessus de la loi de déplacement des pasteurs.

Mais, avec l'aide de Dieu, il y avait aussi des perspectives pour lui trouver un successeur… le fils de Lars Manuelsen, Lars Larsen était en train d'étudier.

Ah ! ce Lars, un vrai bûcheur et un champion pour les livres scolaires ! Il était allé à Christiania et y avait passé un examen, avait disparu pendant un an et avait jeté les fondements d'une bien plus grande culture, puis il avait reparu et passé un nouvel examen. Au séminaire de Tromsö, il avait commencé à s'appeler Laursen, mais ici, dans sa paroisse natale, comme précepteur des enfants de M. Holmengraa, cela ne pouvait pas continuer, et il s'appelait depuis longtemps Lassen, L. Lassen. Il n'était bruit que de ses études, il devait être saintement possédé. Quand l'évêque vint dans la paroisse en tournée d'inspection, il dit : Si Lassen ne se ménage pas un peu, il succombera et nous le perdrons, il doit déjà avoir une mauvaise poitrine, il en mourra !

La paroisse était fière de son bûcheur et on commençait en vérité à jurer un peu moins en présence même de son père, Lars Manuelsen ; à chacun de ses examens, son nom passait de bouche en bouche et, plus d'une fois, le gamin Lars fut discuté au comptoir chez « Per à la boutique ». Pourvu qu'il en réchappe ! dit l'un. Oui, qu'il ne succombe pas, comme l'évêque l'a dit, énonce un autre.

— En ce cas, le Lars il deviendra bienheureux, déclare une voix, et quel dommage y a-t-il à cela !… » Le père, Lars Manuelsen intervient : « Tu parles comme un bestiau, tu as bu trop de gouttes ! »

Oh ! les langues vont leur train.

Sans doute, de temps à autre ils buvaient la goutte chez « Per à la boutique », c'était un endroit plein d'animation, avec des conversations, le tintement de l'argent, le trafic, dans la porte et les tonneaux de vin avec des cannelles. Et P. Jensen lui-même devenait de plus en plus assis, de plus en plus riche et de plus en plus honorable, mais il ne cessait pas d'être le paysan vêtu de bure. Chacun savait

qu'un homme avec sa grande fortune ne voudrait plus jamais tricher un enfant sur un achat ; mais allez voir si les gens lui épargnaient leur méfiance à ce sujet. Les gens continuaient, tout comme autrefois, à le surveiller de près et à intervenir avec des protestations quand besoin était. D'ailleurs P. Jensen contribuait pour sa part à la prospérité des gens et de la localité, on ne pouvait pas dire le contraire. Comme il n'avait pas obtenu l'autorisation d'installer une maison de danses, il indiqua à la jeunesse un hangar à bateaux derrière la pointe ; chose assez curieuse, un parquet avait été posé dans ce hangar et il convenait très bien aux réunions du dimanche.

Mais celui qui régissait tous et tout, M. Holmengraa, il ne devenait ni maigre de son grand travail, ni gros de sa richesse. Il circulait, débonnaire et intègre, et administrait son énorme entreprise. Il était taxé sur une fortune de cent mille thalers ; mais, l'année où la monnaie fut convertie en couronnes et öre, les sommes devinrent d'un seul coup fabuleuses pour tous les gens et M. Holmengraa fut taxé pour un million. S'en plaignit-il ? Pas le moins du monde. Non, c'était comme s'il n'eût pas daigné, Dieu merci, se plaindre même si on l'eût taxé pour deux millions dans cette monnaie à la nouvelle mode. Il devait être cousu d'or. Il possédait maintenant les confins du bien de Segelfoss, le moulin, la jetée et le quai ; il possédait aussi les docks et la boulangerie en bas près de la mer, bien que ce fût sous le nom d'autrui ; en outre, on était sûr qu'il possédait quelques-uns des négociants le long de la côte, en tout cas Henriksen à Utvær ; on estimait que sa propriété ne s'arrêtait qu'à Ytteröja, à celle de l'antique seigneur terrien Coldevin qui était beaucoup trop riche pour qu'il pût en venir à bout.

Y avait-il donc des limites pour lui ?

Dans les derniers temps, il s'était entremis pour avoir le télégraphe dans la localité, cela avait marché quelque peu lentement, l'État s'était trouvé en face de lui et avait hésité. Les gens étaient convaincus que si l'État hésitait encore tant soit peu plus longtemps, M. Holmengraa installerait la ligne télégraphique pour son propre compte. Et, tout comme si l'État avait enfin senti le danger, il envoya des poteaux, des fils et des ouvriers et commença l'installation.

Et le moulin murmurait perpétuellement. Coup sur coup arrivaient de gros cargos chargés de céréales, de la Baltique, et de la Mer Noire ; dans les derniers temps, il était arrivé aussi une cargaison de froment et ce fut une privation de moins parmi les gens. Le froment, un conte de fées, un fruit du Midi ! Le moulin le moulut, les gens l'achetèrent et, en vérité, la farine de froment se fraya bien son chemin ; il y eut du pain blanc chez le boulanger et la bouillie devint blanche sur la table du pauvre. C'était un miracle que les gens aient pu entretenir la vie en

eux, surtout les enfants, autrefois, quand la bouillie n'était pas blanche comme neige.

Que pouvait-on désirer de plus ? Un avocat s'était même installé dans la paroisse, un jeune homme si bourré de jurisprudence que les gens commencèrent à surveiller un peu leur langue et leurs mains. On n'avait plus besoin de courir de longs chemins ou d'aller à la session du tribunal pour se faire rendre justice, l'avocat Rasch pouvait la donner sur place aux gens. Cela se trouvait bien qu'il fût venu, Holmengraa avait, d'avance, fait construire une petite maison pour lui.

M. Rasch avait voulu faire visite aux maîtres du domaine, mais Holmengraa avait, au lieu de cela, arrangé les choses de telle sorte qu'il eût occasion de se présenter au lieutenant et à Madame à ciel ouvert. C'était une bonne idée et les deux parties lui en furent également reconnaissantes.

L'occasion fut la suivante.

La crue de printemps avait fait sauter le barrage du lieutenant et emporté le moulin. Bon, cette petite meule était déjà réduite au silence depuis plusieurs années, depuis que Holmengraa avait installé son moulin mécanique, mais, telle qu'elle était, ce n'en était pas moins une petite magnificence qui appartenait au domaine… et voilà qu'elle avait disparu. Mais la scierie… il y avait aussi une scierie ? Disparue. Et l'on eût dit que moulin et scierie avaient évacué la rivière tout à fait selon le vœu de M. Holmengraa, cela avait l'air étrange, frappant, les deux installations faisaient positivement obstacle à un nouveau projet de Holmengraa, et voilà que la rivière les avait emportées.

M. Holmengraa ne cacha d'ailleurs pas qu'il était cause de l'accident ; il avait endigué la rivière trop fortement, en vue du flottage des troncs de charpente provenant du bois du lieutenant.

Quand le lieutenant était monté à la rivière pour voir les dégâts, Madame avait vraiment eu pitié de lui, tant il avait pris à cœur la disparition du moulin et de la scierie de son père et de son grand-père. Il était revenu pour le dîner, mais, après, il avait voulu retourner sur les lieux de l'accident, Madame Adelheid avait alors demandé la permission de l'accompagner, sur quoi il avait d'abord tiqué, puis dit : « Je vous remercie de cette sympathie. Mettez des bottines montantes ! »

Alors Holmengraa, de son côté, avait emmené le jeune avocat Rasch et était parti derrière le ménage Holmsen. Et les quatre personnes se rencontrèrent.

La rivière faisait un bruit d'enfer. Ils se saluèrent, mais ils entendaient à peine leurs paroles, Holmengraa dut crier fort quand il présenta M. Rasch. C'était étrange de voir le jeune homme se découvrir

et saluer au milieu de ce vacarme.

Tous s'éloignèrent de l'endroit à petite allure, le lieutenant en tête ; quand il s'arrêta, Holmengraa dit :

— On voit bien là ce qu'un profane peut faire de folies ! Un technicien n'aurait pas surélevé le barrage, à cause des troncs de flottage.

Le lieutenant dresse l'oreille :

— Avez-vous surélevé le barrage ? Pourquoi cela ?

— Par bêtise, hélas ! Je suis tout à fait désolé. Je ne vous demande que le temps strictement nécessaire et j'espère que je pourrai réparer le dommage.

— Que voulez-vous faire ?

— Il y avait un barrage, il y avait un moulin et une scierie, je vais reconstruire le tout.

Pause.

— Au fond, c'étaient de vieilles bâtisses et tout leur rôle consistait à rester là, dit le lieutenant. Non, vous ne devez pas les reconstruire.

Holmengraa avait-il attendu cette réponse ? Personne ne le sait, il n'en souffla mot. Par contre, il dit au lieutenant, très respectueusement :

— Alors, il y a une autre solution. J'ai rendu votre moitié de la rivière sans utilité pour vous et je veux payer ce qu'elle vaut.

Pause. Le lieutenant associe sans doute quelques idées et arrive à une conclusion :

— Vous désirez posséder toute la rivière ?

— Si vous le trouvez bon.

Le lieutenant se remet en marche, tous s'en vont. Quand ils arrivèrent au carrefour, le lieutenant s'arrêta et dit… et alors il avait longuement réfléchi :

— Je ne ferai pas cela, je ne vendrai pas davantage de la rivière.

Holmengraa avait-il attendu cette réponse ? Il ne fut pas froissé, mais dit, conciliant comme toujours :

— Il y a une troisième issue ; je vais vous offrir une indemnité à dire d'expert.

* * *

Quelques jours plus tard, M. Holmengraa remonta la rivière, seul, sur la rive qui lui appartenait. Il pensait sans doute à son nouveau

projet, car il mesurait des yeux et des pas et faisait des estimations. Le nouveau projet ? Oui, un nouveau projet.

Un moment après, le lieutenant arriva par le même chemin, il était à pied. Comme il avait traversé sur la rive de Holmengraa et qu'il ne faisait jamais rien par feinte, c'est sûrement qu'il cherchait Holmengraa en personne. De temps à autre, il s'arrêtait, réfléchissant.

Ah ! comme il réfléchissait et comme il avait réfléchi, dans ces quarante-huit heures, et il n'avait pas encore fini. Quand il avait repoussé l'offre de M. Holmengraa d'acheter le reste de la rivière, cela avait l'air d'une sottise, d'un caprice ; mais le lieutenant savait que cela avait ses bonnes raisons : la banque, pour sa propre sûreté et après délibération avec les cautions de Bergen, lui avait signifié de s'abstenir de toute vente des droits et privilèges de Segelfoss jusqu'à nouvel ordre.

Une banque indulgente qui avait laissé aller les choses si longtemps. Mais c'était cependant une offense au seigneur de Segelfoss et il s'en était fortement chagriné. Une possibilité monstrueuse s'était fait jour dans son esprit à ce moment, il pourrait être obligé d'abandonner maison et terres, et comment justifierait-il cela vis-à-vis de son successeur dans la dynastie Willatz Holmsen ? Toutes ses réflexions ne l'avaient pas avancé d'un pas, peut-être aussi que ses méditations manquaient de vigueur. Oh ! ce n'était que le commencement, simple bagatelle. Il aurait pu se reconnaître dans la vie des poules à sa ferme ; quand une poule se met une idée en tête, elle penche la tête d'abord d'un côté, puis d'un autre et suppute si le monde est exactement approprié à son projet. Puis elle tourbillonne à vide et inutilement et ne s'arrête que quand elle a trouvé une nouvelle idiotie. Rien au monde ne réussit à faire rebrousser chemin à sa volonté ; elle peut céder, elle peut avancer de biais, mais rebrousser chemin, jamais.

Pourquoi le lieutenant rebrousserait-il chemin ? Il n'avait même pas encore acheté l'orgue, hélas ! Non, il était en butte à une loi, à une puissance, et que pouvait-on opposer à ces choses-là ? En sa qualité d'ancien militaire, il était habitué à obtempérer, il obéissait à la sonnerie de la retraite. Naturellement, il n'était pas ruiné, c'était lui et personne d'autre qui possédait le bien de Segelfoss, lui et personne d'autre qui possédait la grande maison avec tous ses objets précieux ; mais des dettes grevaient ses propriétés, et devoir à autrui était ce qu'il savait de plus intolérable. Il pouvait à la vérité se sauver encore une fois en acceptant la proposition d'indemnité de M. Holmengraa, mais à combien se monterait-elle ? Cela ne réduirait même pas la banque au silence, et après cela il ne lui resterait plus de quoi vivre. Il ne se trouvait à lui-même aucune excuse, d'aucune sorte, la seule raison était sans doute qu'il n'y entendait rien et qu'il devait y avoir là une

puissance. Il aurait pu se dire à lui-même que personne ne pouvait durablement gaspiller de l'argent sans avoir de revenus, mais il n'en faisait rien. Naturellement, il n'avait pas besoin de réformer des jeux de cartes presque neufs, c'était une extravagance, et il n'aurait pas eu non plus strictement besoin du coûteux manteau qu'il s'était offert pour le voyage d'Angleterre. Certes, de pareilles choses ne montaient pas très haut, mais c'était à peu près tout ce qu'il se rappelait comme gaspillage. Maintenant son manteau restait accroché là, lui-même n'allait pas à la cour, le général n'avait pas de mission dans le Nordland, quand donc le manteau aurait-il occasion d'être employé ? Si une grande et inévitable chute lui était réservée, sa femme, Madame Adelheid, pourrait lui reprocher quelques petites choses, plût à Dieu que le manteau fût encore aujourd'hui chez le tailleur sous forme d'un grand coupon non taillé ! Voyez, il avait pu tolérer différentes choses de la part d'Adelheid, entre autres elle avait fait de lui un célibataire en plein mariage ; mais il pouvait supporter cela aussi longtemps qu'il se savait lui-même innocent… Que faire si elle venait maintenant lui adresser des reproches justifiés ! Il était ainsi fait que c'était l'aversion imméritée qu'il pouvait tolérer, et non la méritée.

Le voilà en route vers M. Holmengraa pour lui faire une petite excuse. Son refus catégorique avait pris une forme qui ne le satisfaisait pas lui-même. Il voulait dire, comme il était vrai, que certaines circonstances l'empêchaient de vendre encore d'autres parties de la rivière. Il n'aurait pas non plus donné une réponse aussi brève la dernière fois si Adelheid n'avait pas été présente ; c'était à cause d'elle qu'il avait dû jouer le rôle de l'ancien seigneur.

Il apercevait le chapeau et le dos de M. Holmengraa en haut près de la rivière ; bon, il ne lui demanderait rien… au contraire, il lui offrirait quelque chose, si c'était possible. Holmengraa ? Cet étranger était intervenu profondément dans sa vie. Le lieutenant pouvait l'estimer son égal dans bien des choses et son supérieur dans beaucoup d'autres, mais qui était Holmengraa ? Un antipode.

Le voilà qui tourne sur ses pas et redescend ; il vient à la rencontre du lieutenant. Qui était cet homme ? Il ne sortait pas d'une famille, d'un foyer, il sortait de l'aventure, de tous les pays… un symbole peut-être, une puissance. Il salue le lieutenant comme à l'ordinaire, et le lieutenant répond. Tout est entre eux comme par le passé, mais, en cet instant, c'est le seigneur terrien qui a le moins d'assurance. Holmengraa était-il venu ici pour l'attendre ?

Le lieutenant commence tout à trac, comme il en a coutume :

— La dernière fois que nous avons causé ensemble, vous avez énuméré trois solutions. Il y en a une quatrième : nous laissons tout en l'état.

— Je ne puis faire cela, répond Holmengraa.

— Je ne puis vendre davantage de la rivière ni du terrain. Certaines obligations, du temps de mon père, me l'interdisent.

— Non pas d'accepter une indemnité pour le dommage causé.

— Hem ! Cela ne me sourit guère. Vous n'avez tiré aucun profit de mon dommage.

— Monsieur le lieutenant, je viens justement de faire de nouveau un tour là-haut. Il y avait là sur la rivière deux installations qui m'étaient des obstacles, maintenant elles ont disparu. Cela peut paraître extraordinaire, mais c'étaient pour moi des obstacles et elles ont disparu.

Le lieutenant n'est pas plus avancé, et il dit :

— Je ne sais pas… je ne comprends sans doute pas ce que vous dites.

— Voici la chose, explique Holmengraa : si je pouvais reconstruire votre barrage ici, sur mon côté de la rivière, je pourrais faire marcher une machine de la plus haute nécessité. Si j'osais prier le lieutenant de m'accompagner, je vous montrerais.

Ils remontent la rivière et causent chemin faisant.

— Quel genre de machine est-ce ?

— Une installation avec des câbles qui m'épargnerait la coûteuse traction animale dont j'ai actuellement besoin pour mon exploitation.

Le lieutenant pose des questions touchant des rails et une locomotive, mais Holmengraa s'explique plus amplement :

— Oui, je voudrais poser des rails du quai au moulin, double voie. Mais je laisserais à la chute le soin de haler les wagons à la montée et à la descente.

Ils s'arrêtent et Holmengraa montre les endroits, indique du doigt : là serait le barrage, ici la turbine. Le bruit de la chute force les deux messieurs à se tenir l'un contre l'autre pour causer, ce qui est désagréable au lieutenant, il a l'impression qu'il n'y a plus aucun obstacle au projet, et il s'écarte de la rivière.

— Vous n'avez qu'à bâtir tant que vous voudrez, dit-il.

— Comment cela ? Non. Mais ne pourrait-on concevoir une combinaison qui nous donnerait satisfaction à tous deux ?

— Je ne sais pas. La banque me défend de vendre.

— Une banque qui défend ? dit Holmengraa avec indifférence. Je vous dégagerai de la banque.

Le lieutenant s'arrêta. Sans doute un rayon de lumière avait-il traversé son esprit, cela souriait à son âme de seigneur de pouvoir donner à la banque une réponse « comptant ».

— C'est une grosse somme, dit-il, mais toute ma terre constitue le gage. J'ai remboursé une partie, il reste encore quatorze mille.

— En ancienne monnaie ?

— Oui, malheureusement, quatorze mille en ancienne monnaie chère, en thalers.

Holmengraa avait dû, au cours des années, prendre des leçons du lieutenant, pour les décisions, sa parole s'était faite de plus en plus brève.

— Est-ce une obligation à ordre ?

— Oui. Avec des cautions qui, à leur tour, ont des sûretés sur le domaine.

— Je libérerai les billets.

Chose curieuse… c'était une grosse affaire, d'une importance énorme, qui se concluait là, mais il ne fut dit que quelques rares paroles, indispensables. Quand les messieurs se séparèrent, tout était en ordre, ils s'étaient aussi mis d'accord sur une somme pour la totalité de la rivière, et la totalité du lac en haut de la montagne. M. Holmengraa achetait cela, détaché du bien de Segelfoss, et en devenait propriétaire.

Le lieutenant éprouva sans doute le besoin de jeter un coup d'œil sur quelqu'une de ses parcelles de bois sur la rive ouest, puisque aussi bien il se trouvait là, il fit demi-tour et remonta vers les ruines de son barrage, les dépassa et continua à suivre la rivière jusqu'au lac de montagne. Oh ! oui, un joli bois là-haut, dans cinquante ans, il y aurait ici de la haute futaie, un bois de grande valeur. Willatz pouvait être tranquille de ce côté ! Somme toute… les choses s'arrangeaient ! Une affaire assez importante conclue cet après-midi, la banque désintéressée et de l'argent de reste entre les mains, une somme bénie, assez pour de longs temps. Qui que fût Holmengraa… il avait quelque chose de providentiel, le remède à tous les maux ; force était au lieutenant de s'étonner. Et le meilleur de tout était qu'il n'avait pas accepté de M. Holmengraa un service gratuit, il avait simplement fait un marché avec lui. C'est ainsi que cela devait être. Se sentir éternellement obligé pour un service gratuit ? Aucun achat n'est si cher que des cadeaux.

Voyez, le lieutenant est devenu de plus en plus sage. Où était maintenant son caractère indomptable, son obstination des anciens jours ? Ce n'était plus que rarement qu'il laissait encore voir le feu sous

la cendre. C'est ainsi que cela devait être.

Il s'assied là pendant une heure et réfléchit ; il est philosophe et n'a point de hâte. Quand il se lève, il continue à monter dans le bois et fait son inspection : malheureusement, il reste là nombre de souches fraîches, de la dernière exploitation de poteaux de mine, mais on avait aussi laissé beaucoup de joli taillis, le temps le mûrirait et enrichirait Willatz !

Le lieutenant décrivit une courbe et en vint à s'arrêter et regarder la cour chez Holmengraa : une grande maison, mais neuve et exotique, avec un toit énorme qui débordait largement les murs et devait donner de l'ombre… comme si c'était nécessaire… ! et le toit venait ensuite reposer sur des poteaux. Tout y avait un air colonial ; les poules allaient et venaient en bas dans la cour, dans le jardin, il n'y avait encore presque que des groseilliers. Voilà Adelheid qui sort de la maison par la porte de derrière, elle avait sans doute encore été jouer sur le piano à queue. M. Holmengraa l'accompagne et la conduit le long du mur jusqu'au petit passage dans le jardin. Comique… il la conduisait, le bras autour de sa taille. Ils s'assirent derrière les groseilliers.

Ici aussi, en descendant, c'était du joli bois, non pas d'essence pure, mais quelque peu mélangé d'arbres à feuilles. Puisque c'était, en fait, l'air balsamique des sapins que recherchait M. Holmengraa, pourquoi donc avait-il bâti sa maison dans un bois mélangé ? Le lieutenant n'avait pas encore pensé à cela, mais cela le frappait maintenant. Il continua sa marche, redescendit à la rivière et s'arrêta sur le pont.

Tiens, la tuilerie était encore là, elle se tenait là, oubliée, abandonnée par la grande crue… la seule chose qui lui restât de la rivière et des vieilles installations.

* * *

Quand le lieutenant est étendu sur le divan dans sa chambre, il ne lui arrive plus de se lever brusquement pour sonner Daverdana, il a renoncé à maintes habitudes, il se corrige. Ce n'est pas, toutefois, qu'il soit parvenu à la caducité ; il grisonne, mais cela vient des années ; il lit les humanistes, mais c'est par goût. Si, quelque rare fois, le lieutenant sonne, c'est Gottfred qui vient.

Le petit Gottfred aux membres menus, aux mains d'enfant.

Autrefois, il y a une couple d'années, il avait reçu l'ordre de se présenter chez le lieutenant ; il avait eu incroyablement peur et la mère avait dû l'accompagner au domaine. Mais le lieutenant s'était montré très affable envers lui ; il avait causé avec lui et lui avait dit qu'il pouvait rester. L'étrange lieutenant, il avait ensuite conduit le

gamin chez Madame et avait demandé si elle aussi n'était pas d'avis qu'il pouvait rester, et « Si », Madame avait été tout à fait du même avis que son mari. Et Gottfred était resté à demeure. Maintenant il est vêtu de beaux habits, et il est toujours bien nourri, de sorte qu'il a l'aspect d'un petit Monsieur distingué, quoiqu'il soit habillé en page, avec une veste ronde et des boutons de métal poli. Il a comme fonction particulière d'étriller les chevaux de selle des maîtres et d'entretenir les harnachements, mais, d'une manière générale, il doit aussi faire d'autres choses utiles et nécessaires. Il était exclusivement le serviteur de Monsieur et de Madame, personne d'autre n'avait rien à lui dire et il se partageait entre eux deux. La noble dame n'était pas, à beaucoup près, celle qui avait le moins besoin de lui ; comme elle pouvait facilement, par exemple, avoir envie d'enseigner un peu de français à quelqu'un, et qui pouvait être mieux approprié à cet office que Gottfred ! De même lorsqu'elle se sentait terriblement solitaire et désirait s'entretenir avec quelqu'un, Gottfred n'était pas loin. Elle pensait sans doute à Willatz et, au fond, c'était seulement avec lui qu'elle s'entretenait ; de temps à autre, elle lisait tout haut à Gottfred quelqu'une des lettres de son fils, et c'était une grande cérémonie.

Quant au lieutenant, il employait Gottfred à des travaux plus extérieurs, comme de porter et d'aller chercher le courrier au bureau sur le quai, ou d'appâter les pigeons avec des pois. Ce travail aussi devait être fait. Somme toute, il y avait beaucoup d'occupations dans cette grande maison ; quand les maîtres sortaient ou rentraient, Gottfred se tenait dans la galerie pour être présent en cas de besoin. Cela aussi devait être fait. Mais, à part cela, les Holmsen étaient de bons maîtres qui ne surmenaient pas leurs domestiques et, au surplus, Gottfred était si petit. Quand le lieutenant le sonnait, c'était, par exemple, qu'il voulait que Gottfred descendît le grand escalier pour regarder le thermomètre ; quand le gamin revenait, il annonçait les degrés ; le lieutenant faisait signe de la tête que c'était tout.

Telle était l'heureuse condition de Gottfred. Et voilà que Pauline, elle qui était la sœur de Gottfred, sa petite sœur aux yeux baissés, voulut, elle aussi, venir chez les « Lieutenant » et y rester à demeure. Il ne pouvait guère y avoir d'obstacles à cela. Ce fut la mère qui vint et proposa sa fille. « Je vais demander à Madame », répondit la gouvernante. « J'en parlerai à mon mari », répondit Madame. « Si vous en avez l'emploi, je n'y vois aucun inconvénient pour ma part », répondit le mari. « Amenez la fille », répondit alors Madame. « Comment t'appelles-tu ? Pauline ? Nous allons te garder ici. Quel âge as-tu ? Lève les yeux, Pauline ! »

Ainsi Pauline resta à demeure, elle aussi. Il y avait déjà tant de gens à Segelfoss, une personne de plus ou de moins, cela n'avait pas

d'importance.

Et le temps passait.

Le lieutenant fait sa promenade quotidienne à cheval, et inspecte ses prairies et ses clôtures, ses fossés et ses parcelles de bois ; il convient comme naguère avec Martin, le valet, de ce qui doit être fait sur le domaine ; parfois, il convoque les métayers pour un travail hors série à la journée et il fait tout cela à sa bonne vieille manière.

Mais les hivers étaient longs et morts. Quand il fait les cent pas le soir dans sa chambre, il n'entend pas d'autre son dans toute la maison que ses propres pas assourdis sur le tapis. Oh ! les hivers étaient longs et morts, Willatz était toujours à l'école en Angleterre et Adelheid allait jouer du piano chez M. Holmengraa, sur le piano à queue.

Un original que ce Holmengraa. Maintenant il était propriétaire de la rivière et il pouvait construire son barrage et sa turbine, mais il n'en faisait rien. Deux années durant, il n'en fit rien. Puis, un jour, il l'avait expliqué au lieutenant : Non, il avait, malheureusement, dû renoncer à son projet, ses gens en auraient trop pâti, les charretiers se seraient trouvés sur le pavé. « Mon projet est condamné ! » dit M. Holmengraa. Mais ce projet d'une locomotive hydraulique… l'avait-il jamais caressé pour de bon ?

Il n'en était pas moins arrivé que M. Holmengraa était devenu le maître de Segelfoss, de la rivière, des bois et de toute la terre, le lieutenant le savait.

La première fois que cela lui était apparu dans toute sa monstrueuse réalité, le lieutenant avait, à la vérité, été très effrayé et il en avait grisonné encore un peu plus en très peu de temps. Il s'arrangea de manière à devoir nécessairement rencontrer M. Holmengraa un jour en bas sur la route, il fut poussé à cette rencontre par sa propre anxiété, pour lire dans les yeux de son créancier. Mais M. Holmengraa s'était montré exactement le même qu'auparavant, poli et plein d'égards envers le seigneur de Segelfoss, comme au premier jour. Et l'effroi se dissipa, des mois et des années passèrent sans qu'aucun bouleversement se produisît… pensez ! la maison de Holmengraa prenait encore constamment son lait au domaine et le payait. Mais il ne faut pas non plus oublier que le lieutenant, de son côté, payait ponctuellement les intérêts et l'amortissement de son obligation, bien qu'à la vérité ce fût Holmengraa qui, d'une manière ou de l'autre lui procurât de l'argent à cet effet.

Mais, soit… tout cela n'avait rien de dangereux, il y avait des choses pires. Qui peut, par exemple, complètement oublier un orgue que l'on a décidé d'acheter ? Et quand aurait-on, en premier lieu, les moyens d'agrandir l'église, de construire cette tribune qui devait

supporter l'orgue ? Le lieutenant se faisait à lui-même des reproches parce que cette affaire avançait si lentement, ce retard devait donner nettement l'apparence que le lieutenant n'avait pas le revenu nécessaire à ces travaux. Avait-il commencé à perdre son énergie ? À la première bonne occasion, il s'y mettrait pour de bon !

Et il y avait peut-être aussi d'autres choses avec lesquelles il s'était montré trop nonchalant, le lieutenant ne se dissimulait pas qu'il devrait parler sérieusement à Willatz, quand il viendrait enfin passer ses vacances à la maison. Ce jeune garçon était sans doute grand et superbe, mais il n'avait pas encore cette fermeté de volonté et de caractère qu'un Willatz Holmsen devait avoir. Quelle mouche avait piqué le gamin ? Il voulait prendre des leçons de dessin et de peinture, il voulait devenir artiste… bon, qu'il devienne artiste ! Il préférait devenir marin, officier de marine, encore mieux, oh ! encore bien mieux, mon garçon, deviens marin pour un temps, jusqu'au moment où tu reprendras Segelfoss ! Mais Willatz avait aussi maints autres caprices et il voulait essayer maintes et maintes choses ; il avait malheureusement aussi fait allusion à son désir de se consacrer tout entier à la musique ; mais cela avait dû être la plus inconsistante de toutes ses fantaisies ; il n'en parlait plus jamais.

Mais le père aurait seulement dû savoir que c'était précisément à la musique et à rien d'autre que le bon Willatz gâchait son temps, nuit et jour. C'était cela que Willatz avait dans le sang, c'était cela que la mère lui avait appris.

XIV

Willatz vient à la maison.

Il est grand et distingué, avec des guêtres, vêtu de gris, Anglais. Quand la mère revit ce grand garçon qui était son fils, elle fut prise d'une forte émotion. Le nombre des années avait dû s'accroître terriblement depuis qu'il était né, et les années devaient avoir eu aussi leur effet sur elle-même ; elle était devenue vieille. Comme c'était étrange et étonnant pour elle ! Dieu me pardonne, je crois bien que le gamin commence déjà à avoir de la barbe, pensait-elle. Et durant plusieurs jours, cette mère vit vraiment avec déplaisir que son fils commençait à avoir du duvet sur les joues.

Il avait amené comme compagnon un autre jeune Monsieur, une bonne connaissance de ses années d'enfance, Anton Coldevin, le fils du consul Fredrik. Le jeune Anton avait été plusieurs années à l'école de Saint-Cyr, tout comme son père autrefois, il faisait maintenant des études commerciales et devait entrer dans l'affaire de son père.

Enfin un Coldevin était de nouveau à Segelfoss ; le consul Fredrik se faisait représenter par… un fils presque adulte. Oh ! combien d'années devaient avoir passé. Madame Adelheid regardait l'effroyable taille du jeune Anton avec le même déplaisir que celle de son fils.

Les deux jeunes gens n'avaient d'ailleurs pas grande ressemblance entre eux, bien qu'ils fussent amis ; quand l'un voulait ceci, l'autre voulait cela ; tous deux avaient un caractère très indépendant. Anton circulait de tous les côtés, au moulin, sur le quai, chez les Holmengraa, tout autour dans les cabanes des métayers ; de temps à autre, Willatz lui tenait compagnie par politesse, mais il était devenu assez Anglais pour préférer rester des heures tenacement et idiotement à pêcher la truite dans la rivière. Willatz était encore un mélange de toutes sortes de choses, il pouvait aussi jouer du piano et chanter avec sa mère et converser en grande personne avec son père. Il avait apporté en cachette quelques compositions personnelles, des romances, des bagatelles… ah ! n'était-ce pas ce que la mère savait, qu'il était un génie, un enfant de Noël… elle chantait cette musique d'enfant, l'élevait au ciel et au paradis avec sa délicieuse voix de mezzo soprano. Elle oubliait que Willatz, en grandissant, l'avait dépassée et avait fait d'elle une vieille femme, elle était pour lui une amie, de temps à autre elle l'emmenait chez les Holmengraa pour essayer le piano à queue et rencontrer les enfants.

Les petits Indiens étaient maintenant de longues et grandes personnes ; ils avaient un aspect étrange : ils avaient les cheveux noirs, le teint cuivré et des yeux bruns étincelants. En vérité, ils paraissaient être encore plus Indiens que le père ne l'avait avoué. Mariane avait dans sa démarche quelque chose de glissant, comme une sauvage, et elle avait des mains indolentes, héritage du peuple d'oisifs dont elle était issue. Jeune Willatz fut frappé d'étonnement à sa vue et commença au bout de peu de temps à devenir amoureux.

C'était un état tout à fait singulier ! Comme s'il eût été imprégné de béatitude, Willatz se sentait courbaturé, avec des élancements auxquels il trouvait une douceur voluptueuse. Mariane, de son côté, devait en être arrivée encore plus loin ; cette enfant de treize ans caressait la veste du jeune homme et restait là à le regarder. Cela avait-il un sens ? Ils se souriaient, la rougeur empourprait leurs visages. Willatz donnait à Mariane quelques baisers qui l'atteignaient à peine, mais il lui restait dans la bouche un parfum qu'il trouvait merveilleux. Mais à quel torturant embarras aboutit sa témérité, Seigneur ! quel embarras, à en périr, à s'enfoncer sous terre ! Il n'arrivait pas à se détacher de Mariane et continuait à la tenir embrassée, et il se cachait, ils se cachaient tous deux, l'un contre l'autre, le nez de l'un dans la nuque de l'autre. Maintenant il s'agissait de se lâcher et de s'affronter dans un regard… impossible ! Non, se regarder dans les yeux après ce jour ? Impossible. Encore s'il avait fait sombre ! N'y avait-il pas de salut ? « Je vois un homme qui marche là-bas sur la route », dit Willatz. « Où ? » demande-t-elle en se tournant un peu. « Là-bas, il porte quelque chose. – Oui, il porte un sac, ne peux-tu voir que c'est un sac ?… » Durant ce dialogue, ils ont glissé loin l'un de l'autre. « Quel énorme coq vous avez », dit Willatz, et il continue à ne pas la regarder. Oh ! il va se passer bien du temps avant qu'ils puissent de nouveau se regarder. Mais en ce qui concerne le coq, elle demande, en cherchant des yeux de tous les autres côtés, mais sans regarder Willatz : « Où est-il ? » Alors Willatz dut répondre qu'il l'avait seulement vu un jour, autrefois, mais c'était un coq énorme. « Oui, et si joli, dit Mariane ; sa crête se tient toute droite en l'air, et c'est ce que ne font pas les crêtes de tous les coqs. »

Mais alors Félix arriva, et ils furent sauvés… pour cette fois.

Ah ! quel temps ce fut ! Magnifique et surnaturel ! Maintenant, quand Willatz montait son cheval, ce n'était plus pour se faire voir des cabanes le long de la route, il faisait cette longue promenade purement et simplement pour pouvoir lever les yeux sur la maison et le jardin de Mariane. Un doux temps d'été et des yeux étincelants ! Il vivait dans un monde de douceur langoureuse et de confusion ; il se sentait poussé vers la forêt, vers la montagne, ramené vers les maisons, dans des promenades sans but. Où dormait-il la nuit ? Où pouvait-on dormir la

nuit ? Dans l’herbe, dans le foin, dans sa balançoire d’enfant au fond du jardin, partout, un peu dans chaque endroit, parfois aussi dans son lit, tout habillé, d’un trait, complètement épuisé… Ah ! quel temps ce fut !

Et comme il était devenu dispersé et agité, sans le loisir de faire quoi que ce soit. De longues heures de pêche dans la rivière ? Fini tout cela ; peut-être aussi s’était-il un peu forcé et s’était-il fait plus Anglais qu’il ne l’était, quand il s’adonnait à cet ennuyeux exercice. En ce temps-là, Gottfred lui fut une précieuse compagnie, il avait l’oreille patiente et pouvait compatir aux vicissitudes d’un homme. Pauline ? Oh ! oui, sans doute… À Pauline aussi on avait donné un joli costume, comme à son frère, on l’avait bien nourrie et, comme lui, elle avait pris un teint de bonne santé. Mais elle était et restait si timide et si sensitive, une vraie fleur ; elle ne demandait même pas l’heure à Willatz pour lui donner occasion de lui faire voir sa montre. Gottfred, du moins, lui, l’interrogeait en toute innocence sur l’Angleterre, de sorte que Willatz pouvait raconter ; et puis, Petit Gottfred avait vraiment appris un peu de français, il n’était pas n’importe qui.

— J’ai encore vu Anton aller chez les Holmengraa, dit Willatz avec indifférence.

— Ah ! il y est allé, répond Gottfred.

Il y était hier aussi. Je ne comprends pas pourquoi il va là chaque jour ; Mariane a dit elle-même qu’elle ne se soucie pas de lui.

— Ah ! Alors c’est sans doute Félix qu’il va trouver.

— Oui, mais j’ai vu qu’il a rencontré Mariane tout à l’heure. Il y a une demi-heure. Et ils doivent être derrière le poulailler.

— Je vais aller voir, si tu veux.

— Non, comment peux-tu croire que cela m’intéresse ! Laisse-les tranquilles. Que voulais-je dire, Bella a belle façon, ne trouves-tu pas ?

— Si, et puis elle est si douce, » répondit Gottfred, et il raconte ses visites à la jument. « Elle se tient si tranquille quand je lui lave les sabots et elle se tourne pour me regarder quand je m’en vais. »

Willatz n’écoute sans doute plus, il a d’autres préoccupations et il demande tout à coup :

— Es-tu capable de te taire ?

— Me taire ?

— Être muet comme la tombe ? Si tu le peux, je te demanderai un grand service.

— Oui, oui, répond Gottfred, docilement.

— Mais tu ne dois pas dire : oui, si tu n'es pas capable de t'en charger. Car c'est une affaire importante. C'est de remettre cette lettre.

— Oui, je le ferai.

— Et la lui remettre en mains propres. Tu vois à qui elle est adressée ?

— Oui.

— Mais il s'agit d'être leste. Et le plus important est de garder le secret. Non, leste, ai-je dit, ce n'est pas cela que je voulais dire, je ne me rappelle plus ce que je voulais dire, j'ai perdu le fil de mes idées. Mais, Gottfred, tu comprends que ceci est sérieux. Et si Anton est là, tu lui feras signe à elle qu'elle le fasse partir.

— Oui.

— Mais tu ne dois en aucune façon laisser Anton voir la lettre.

— Non.

Gottfred fut absent un temps énorme, cela n'en finissait pas et Willatz dut aller à sa rencontre. Il le rencontra là-bas vers le pont. Gottfred fut prudent et se cacha sous les buissons, il tira une lettre.

— N'as-tu pas réussi à la remettre ? demanda Willatz avec angoisse.

— Si. Et elle m'a prié de te remettre celle-ci en mains propres.

Une réponse… elle lui envoyait une réponse ! Gottfred était grandiose !

Ils reviennent à la maison, Willatz aurait voulu courir, mais ce n'était pas convenable. Que pouvait-il bien y avoir dans la lettre ?

— J'ai une canne que je te donnerai, dit-il. Sais-tu ce qu'il y a dans la lettre ?

— Non.

— Bon, bon, il peut y avoir n'importe quoi, grand Dieu !… As-tu vu Anton ?

— Non, il était parti.

Willatz se précipite dans sa chambre, y reste quelques instants, redescend en toute hâte, tremblant de ravissement, au septième ciel, va trouver Gottfred et lui donne la canne… « Non, merci, il ne faut pas faire ça ! – Mais si, pas de bêtises ! »… remonte en courant dans sa chambre, y reste un long moment, redescend l'escalier en chantant, s'arrête dehors sur le terre-plein, fait demi-tour et remonte encore l'escalier ; c'est la troisième fois et il s'enferme à clef comme s'il avait l'intention de travailler à quelques leçons difficiles ou autre chose du même genre. Mais au bout d'une demi-heure, il a sans doute appris les leçons, car le voilà qui reparaît en haut de l'escalier et se met à en

descendre les degrés. Que va-t-il inventer ? Il est redevenu calme, même un peu abattu, sa mère passe devant lui dans la galerie, elle va sans doute faire une promenade ; ils échangent quelques paroles, elle ne lui demande pas de l'accompagner. Alors il entend son père marcher de long en large dans sa chambre… son bon père, un camarade et un gentleman… Il frappe et entre chez lui.

— Tu n'es pas à la pêche ? demande le père. Anton doit être là-haut, à la rivière.

— Oui, il y est sans doute. Non, cela ne me dit rien… Oh ! comme tu es devenu gris, père.

Le père s'étonne.

— Gris ? Ce n'est pas grand'chose. Où est ta mère ? N'allez-vous pas faire de la musique ?

— Si, plus tard. C'était un texte anglais, ce que nous avons chanté la dernière fois, mais de la musique norvégienne, l'as-tu entendu ?

— Oui. Très beau.

— Je n'ai pas voulu te le dire, mais la musique était de moi.

Le père s'étonne davantage.

— Willatz… ce n'est pas que… extrêmement beau, je l'ai entendu d'ici. Alors, tu as toi-même ?… Ah !… ta mère le sait-elle ?

— Oui.

— La musique, c'est très bien, je ne dis pas le contraire. Mais qu'en dit ta mère ?

— Elle trouve que c'est beau.

Le père dit tout à coup :

— As-tu pensé à ce que tu veux devenir, mon ami ?

Pause.

— Artiste ou officier de marine ? Il faut choisir une carrière déterminée, je ne dis pas cela pour t'influencer, mais c'est pour ton bien. La musique, ce n'est que chant et jeu. Mais c'était extraordinairement beau, je me promenais ici et j'écoutais. Était-ce aussi l'avis de ta mère ?

— Oui.

Le père prend une mine décidée et dit :

— Mais la musique est une chose, le sérieux en est une autre, ne sommes-nous pas d'accord là-dessus ? Prends une résolution ferme et nous en reparlerons. Je ne trouve rien à redire à ce que tu deviennes sculpteur ou peintre ; il faut peut-être que notre lignée porte un tel

surgeon, je n'en sais rien. Réfléchis à cela et dis-moi ton opinion à l'occasion.

Ainsi Willatz avait un délai et il en était heureux. Mais il pouvait s'attendre à ce que la question fût bientôt reprise ; pourquoi ne pas faire dès maintenant une allusion ?

— C'est sans doute ton intention que je fasse jusqu'au bout l'école de Harrow ? demanda-t-il.

Dieu sait si son père avait eu cette idée, si ce monsieur grisonnant et sur le retour, qui arpentait le plancher, avait déjà décidé cela si définitivement, Dieu seul le sait. Mais il répondit aussitôt :

— Terminer tes études ? Naturellement…, si tu veux. Comme cela tu auras le temps de réfléchir à la carrière que tu veux embrasser. Oui, certes, continuer l'école.

Ah ! mais ceci n'était pas du tout l'intention de Willatz. Il n'avait pas de plus cher désir que d'en finir avec l'école de Harrow ; elle ne faisait que le tourmenter au delà de toute expression et lui prenait son temps. Sa mère l'aiderait, le moment venu on verrait bien, son père aussi était une âme incomparable et Mariane était merveilleuse.

— Je pourrais te rejouer ces mélodies si tu le veux, dit-il.

— Maintenant ? Oh ! non, merci, attends que ta mère revienne, j'ai justement quelque chose à faire maintenant. Mais je te remercie.

Là-dessus, il fit signe de tête et Willatz se retira.

Le lieutenant est de nouveau imperturbable, mais ce qu'il avait justement à faire maintenant ne semblait pas être autre chose que de se remettre à arpenter le plancher. Continuer l'école ? Cette école de Harrow devenait quelque chose de mystérieux, il fallait prendre des renseignements. Était-ce une université ? Une année après l'autre à cette noble école de Harrow, Willatz pensait-il y prendre racine ? Il allait écrire à Xavier Moore, il allait se consulter avec Adelheid.

Il sonne et demande si Madame est sortie.

Oui, Gottfred a vu Madame aller chez les Holmengraa.

— Préviens-moi dès qu'elle sera revenue.

Il attendit longtemps, une heure sans doute.

Adelheid oubliait tout auprès de ce piano à queue ! Deux heures après, elle revenait enfin. Quoi… avait-elle pleuré ? Elle était singulièrement affable, humble ; il s'en étonna et demanda :

— Vous est-il arrivé quelque désagrément ?

— À moi ? Pourquoi ? Non, pas que je sache, merci.

Ils parlèrent de Willatz, Adelheid se ressaisit et donna d'excellentes

raisons : cela n’avait pas de sens de le laisser plus longtemps à cette école de Harrow, elle était très chic et très chère, de premier ordre, mais c’était tout.

Cela n’avait aucune importance. « Il est notre unique enfant ! »

Mais l’école ne servait plus à rien, le garçon ne s’y occupait que de musique.

Cet amour de la musique était une chose qu’il avait héritée de sa mère, cela n’avait rien de commun avec le sang des Holmsen, aussi le lieutenant pouvait-il faire une petite remarque sarcastique, sans pour cela être injuste.

Mais Adelheid… qu’avait-elle donc ce soir ?

En d’autres temps, elle aurait rendu au lieutenant la monnaie de sa pièce, cette fois elle se fit encore plus humble et dit, d’un ton suppliant : « Oh ! non, ne dites pas cela, c’est sa nature, il est si profondément musicien. Vous devriez seulement savoir… je n’ose pas vous dire…

— Qu’il a composé des mélodies ? Il me l’a dit lui-même.

— Dieu soit loué, c’était aussi la bonne manière. Oh ! ce garçon, il n’est que mélodie ; je vous assure que je chante cela avec la joie la plus profonde. Vous n’avez sans doute pas entendu hier ?

— J’allais et venais dans ma chambre et j’ai entendu, hier. J’ai entendu aussi d’autres fois.

— Et qu’en avez-vous pensé ?

— Votre chant est toujours beau.

— Vous trouvez. Mais la mélodie est réellement si musicale, ce n’est pas un garçon ordinaire, je voulais vous prier de ne pas l’oublier.

Certes, le lieutenant lui-même croyait que son fils était extraordinaire ; avait-il dit le contraire ? Sa mère non plus n’était pas une dame ordinaire… bref…

— Hem ! Je ne vois pas d’inconvénient à ce qu’on me le rappelle. Bien que ce soit superflu !

— Oh ! pardon !

Encore plus d’humilité, plus de douceur, pourquoi donc ?

Le lieutenant voyait clairement que sa femme venait de passer par quelque épreuve, sinon elle n’aurait pas été si différente d’elle-même. Il ne lui déplaisait pas qu’elle lui témoignât du respect, et, au surplus, elle avait raison ; cette école de Harrow était une vraie sangsue. Adelheid se dressait là, telle une colonne ; elle était passablement sur l’âge, mais encore inutilisée, pour ainsi dire, elle n’était pas encore

usée ; on pouvait chercher loin pareille colonne. Hem ! Et, pour une fois, le lieutenant prend la résolution de tenir avec sa femme contre leur fils, il veut faire preuve d'autorité et agir à l'encontre de Willatz. Peut-être que ce serait bon pour lui.

— J'avais pensé écrire à Xavier Moore, ce n'est plus nécessaire, Willatz quittera Harrow. Mais que voulez-vous ensuite ?

— Oh ! ce que je veux ? Je veux intercéder pour lui auprès de vous, dit-elle.

Quel ton inattendu ! Le lieutenant dit :

— Voulez-vous, Adelheid, préparer Willatz à ceci : pour des raisons que j'apprends seulement maintenant, je dois m'opposer à ce qu'il retourne à l'école de Harrow ?

— Oui. Et il ne sera pas déçu, il vous en remerciera.

De mieux en mieux, tout tournait, la seule chose qui restât immobile, c'était l'intelligence du lieutenant. Non, personne ne devrait avoir contre soi une mère et son fils ! Comment cela finit-il ? Par là que Willatz irait en Allemagne. Il devait devenir un aussi grand musicien que ses aptitudes le lui permettaient, c'est par là que cela finit.

— Sous votre responsabilité, avait dit le lieutenant. Il est notre fils unique, mais c'est vous qui connaissez la question, sous votre responsabilité !

Alors Adelheid fit un mouvement comme pour avancer d'un pas ou tendre la main, mais elle se reprit. C'était joliment fait et cela impressionna le lieutenant, cette petite velléité, ce mouvement vers lui, avec un corps de jeune fille.

— Merci, c'est bien ainsi, dit-elle, bien pour lui et bien pour moi, plus que je ne mérite.

Et le soir ils firent de la musique et chantèrent.

Quelques jours plus tard, ce fut Willatz qui se fit l'avocat de sa mère auprès du lieutenant. C'était une manière de procéder si insolite que cela devait cacher quelque chose : Adelheid désirait accompagner son fils à Berlin.

Du moment qu'elle employait un intermédiaire, c'est qu'elle voulait éviter de donner de plus amples renseignements, il n'y avait pas à en douter. Le lieutenant demanda à son fils :

— As-tu bien compris ta mère ?

— Oui.

— Dis-lui que n'eût été mon désir de l'épargner, je l'aurais moi-

même priée de faire le voyage avec toi. Pour différentes raisons. C'est elle qui s'entend à ces questions et c'est elle qui te sera le plus utile.

Willatz perçut tout à coup comme une vague de tristesse, et dut se faire violence pour rester maître de soi. Était-ce de l'amour, était-ce de la pitié ? Le visage de son père avait tout à coup quelque chose de gris et de pauvre, quelque chose d'abandonné, c'était lamentablement triste.

Quand Willatz put parler, il dit :

— Oui, mais toi et moi, nous ferons un voyage ensemble une autre fois. C'était si amusant de voyager avec toi.

— C'est cela, dit le père avec un mouvement de tête, une autre fois. Mais va maintenant le dire à ta mère. Et dis-lui que je ne doute pas que cela marchera mal ici pendant son absence, mais qu'il n'y a rien à y faire. Quand voulez-vous partir ?

— Anton veut partir maintenant.

— Anton ? Mais toi et ta mère ?

— Mère est d'avis de partir tout de suite.

— Tout de suite ?

— Mère dit qu'il n'y a pas de vacances dans la musique.

Pause.

— Bon, c'est elle qui connaît cette question.

XV

Willatz et sa mère sont partis. Il y avait eu un dîner chez les Holmsen, le dîner accoutumé et les Holmengraa y assistaient. Comme il s'agissait cette fois d'un tournant dans la destinée de Willatz, le discours que lui tint son père fut beaucoup plus sérieux : il y avait deux manières de conserver son nom pour sa descendance, on pouvait l'enfermer à l'abri de l'air dans une tombe et quelqu'un le trouverait dans deux mille ans, ou bien on pouvait le jouer dans une tempête, pour l'humanité, et l'histoire s'en souvenait ! On mangea rapidement et, bien qu'il n'y eût pas cette fois de médecin de district Muus pour troubler l'atmosphère, le calme fit une impression presque pire. Tous étaient émus de la séparation ; sur la jetée, M. Holmengraa… plein d'égards et de sympathie, comme toujours… avait tenu dans la sienne la main de Madame Adelheid et lui avait dit, presque chuchoté : Revenez bientôt !

Et voilà que plusieurs mois avaient passé et Madame n'était pas encore revenue ; quelle pouvait être la raison ? Le lieutenant recevait des lettres dans lesquelles elle demandait une prolongation… bon, laissons aller, qu'elle ne se surmène pas pour revenir à son foyer ! Et le lieutenant trouvait la chose indifférente du moment que tel n'était pas le bon plaisir de sa femme, il commençait à accepter cette situation et un beau jour il se mit à fredonner. De nouveau. Daverdana qui était redevenue sa femme de chambre, apporta la nouvelle à la cuisine et tous les gens s'appliquèrent à écouter. Ils n'entendirent rien, le lieutenant fredonnait si doucement, si peu distinctement, encore davantage pour son usage personnel que la fois précédente. Et puis, même s'il avait fredonné ? Cela n'avait sans aucun doute pas d'autre raison que ce fait : sa maison était devenue officiellement musicale.

Après un moment, il arriva une lettre de Madame demandant un délai jusqu'à la fin de l'automne. Une lettre humble, une prière ; le lieutenant conçut des soupçons. Quoi, tout l'automne ? Et quand il serait passé, peut-être tout l'hiver ? Il y avait quelque chose là-dessous. Leur ménage n'avait pas été meilleur que celui de bien d'autres, aucun malheur ne l'avait traversé, mais une permanente infélicité planait sur lui. C'était ainsi. Un malheur… bagatelle ! Un malheur a une fin, il *est* une fois pour toutes, c'est bien pire de manquer de bonheur jour après jour, année après année. Un ange peut se mettre en colère et mordre… bon ! Mais quand un ange ne mord jamais et ne fait que grogner, un ange qui grimace un perpétuel sourire sans valeur ? Bon, cela aussi, on

est philosophe, on est, Dieu merci, quelque chose dans le sens des humanistes. Le bonheur, qu'est-ce que c'est ? On doit reconnaître son peu d'importance. Du reste, le ménage des Holmsen était en vérité devenu supportable, il s'était amélioré, il était devenu à peu près bon, Dieu merci. Il y avait toujours eu entre eux de l'estime réciproque et il s'y était ajouté positivement de la cordialité, il pouvait errer parfois sur leurs visages un sourire sincère. Le lieutenant avait commencé à espérer une sorte de dédommagement pour eux deux, au seuil de leur vieillesse, une vie nouvelle ; Adelheid avait, dans les dernières semaines de son séjour à la maison, montré une évidente inclination pour lui ; c'était comme si elle n'éprouvait plus son ancien bien-être satisfait à se passer de lui… maintenant, au seuil de la vieillesse. Et voilà qu'elle partait en voyage et voulait rester absente !

Le lieutenant entrevoit une possibilité : il y a peut-être dans la vie de Madame une chose qui lui est devenue plus insupportable que son ménage.

Que pouvait-ce être ? Dieu sait, mais, à coup sûr, ce n'est pas une petite chose. Elle disait dans sa dernière lettre qu'elle avait des torts envers lui… Bah ! c'étaient des manières de parler, de la flatterie pour obtenir la prorogation de son retour ; mais Adelheid devait nourrir un chagrin. Et, tout d'un coup, le lieutenant cessa de fredonner, cela ne lui disait plus rien. Ah ! oui, ce fut un bien court fredonnement, le plus innocent qu'un mari pût faire en l'absence de sa femme.

Mais le lieutenant voulut faire davantage, il ne faisait rien à moitié. Si Adelheid passait par une crise quelconque, il convenait qu'il ne fût pas indifférent, il voulait lui procurer une joie quand elle reviendrait, il voulait vraiment reprendre cette question de l'orgue. Il fallait maintenant se procurer cet orgue… coûte que coûte !

Ah ! s'il n'y avait eu que l'orgue ! Mais où était la tribune qui devait le supporter ? Et où y avait-il place pour une tribune ? Il fallait rebâtir l'église. Le lieutenant pouvait-il, sans autres formalités, chercher des arbres à cet usage dans son bois hypothéqué ? Il était lié, il lui fallait encore retourner lire sur le visage de M. Holmengraa.

L'automne passa et Madame ne revint pas. Maintenant elle écrivait et priait qu'on lui permît de demeurer encore… un peu de temps… jusqu'après l'hiver, sinon Willatz se trouverait si seul… et puis, elle aussi. Ils s'arrangeaient d'ailleurs très raisonnablement, dépensaient peu d'argent et faisaient de la musique.

C'était peut-être le destin, le lieutenant devait avoir du temps pour ses affaires de construction avant le retour d'Adelheid.

Il arrivait souvent à M. Holmengraa de demander des nouvelles des deux absents, la mère et le fils à Berlin, et ceci, pour plusieurs raisons,

était digne de remarque ; en premier lieu, il n'avait jamais demandé de nouvelles de Willatz quand il était en Angleterre ; en outre, il était de fait que Petit Gottfred allait de temps à autre chez les Holmengraa, chez Mariane, avec des lettres de Willatz. « Ils vivent et ils se portent bien ? » pouvait demander M. Holmengraa. « Ils vivent et ils se portent bien », avait toujours répondu le lieutenant. Aujourd'hui, il répondit la même chose et ajouta : « Ma femme désire rester à Berlin encore quelque temps… »

Il commença à parler de l'église et dit :

— Cette petite bicoque d'église… votre activité a accru la population ici de telle sorte que l'église est devenue trop petite.

— Oui, dit M. Holmengraa, c'est bien possible…

Mais, il était sans doute préoccupé d'autre chose et son visage semblait porter l'empreinte d'une écriture profonde et indéchiffrable. Le lieutenant ne parla pas davantage de l'église, cet homme délicat s'arrêta comme s'il avait reçu un avertissement.

La question que M. Holmengraa fit pour terminer et la réponse qu'il reçut étaient parfaitement dignes des deux messieurs :

— Je ne suis jamais allé à Berlin, n'est-ce pas cher pour votre femme d'habiter là-bas ? dit Holmengraa au lieutenant.

— Ce n'est pas cher pour ma femme d'habiter Berlin, dit le lieutenant à Holmengraa.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, au cours des semaines suivantes, un ton un peu différent s'introduisit entre le seigneur de Segelfoss et l'immigrant M. Holmengraa. Les étrangers ne le remarquaient pas, mais le lieutenant n'avait pas le moindre doute et dans sa rigide tête d'Arabe naquit un projet qu'il couvait jour et nuit : il marchait sur un fonds hypothéqué et demeurait dans une maison hypothéquée, il voulait déménager. C'était très bien qu'Adelheid et Willatz fussent à l'étranger, il les engagerait à rester où ils étaient, de sorte qu'il n'aurait que soi à qui préparer une nouvelle destinée.

On lit, à peu près à la fin de l'écrit du pasteur Windfeld, que Madame Adelheid fit un voyage à l'étranger et ne revint pas, tant les époux étaient en désaccord. Sans doute, mais en tout cas, les époux furent tout à fait d'accord sur cette question. « Restez provisoirement là où vous êtes ! » écrivit le lieutenant à sa femme. Et, afin qu'elle ne se sentît pas obérée d'une dette de reconnaissance envers lui à ce sujet, il expliqua, comme il était vrai, qu'il désirait exécuter un projet pour lequel il avait besoin d'être seul.

Où devait-il aller habiter ? Il y avait bien la vieille tuilerie, il ne l'avait pas vendue, elle n'avait pas été comprise dans le marché de la

rivière, la tuilerie était hypothéquée comme le reste, certes, mais on pouvait la dégager ; elle était mal jointe et pleine de courants d'air, mais on pouvait la calfater, et l'installer pour en faire une habitation humaine.

Le lieutenant fut très occupé par cette idée. Pendant toutes ces années de décadence, il n'avait jamais été insouciant, jamais il n'avait simplement laissé aller les choses à la dérive, c'était bien loin de sa nature. Il était torturé par sa misère, mais il ne pouvait pas l'arrêter. Par quel moyen l'arrêterait-il ? Gagner quelque chose, produire ? Lui ? Cet homme qui ne savait que gaspiller et payer, un prodigue sans trésor où puiser, un génie négatif, un prodige pour se procurer des dépenses. Il était le fils de ses pères et il vivait dans l'ombre de ses pères.

Du jour où il avait reçu de M. Holmengraa cet avertissement, réel ou imaginaire, les difficultés commencèrent à s'amonceler à ses yeux : il oubliait – ou il en faisait volontairement abstraction, – toute sa propriété mobilière, sa maison pleine à craquer, les meubles, les bateaux, les outils, les machines… à tout cela il ne pensait pas. Il devait, en homme d'ordre qu'il était, nécessairement s'imaginer à deux pas de la faillite.

Le vieux lieutenant… voyez, il était en butte à une puissance hostile ! Devait-il s'adresser à ses sœurs en Suède ? L'idée ne lui en viendrait jamais ; entre elles et lui il n'y avait pas eu de relations suivies depuis vingt ans et, depuis que leur mère était morte, ils ne s'écrivaient même plus. Il pouvait peut-être réduire son train de vie, sa domesticité, le compte annuel des négociants de Bergen ? À cela, il se serait répondu à lui-même que c'était la pire sottise qu'il avait entendue et qu'il ne daignait même pas la discuter. Car alors, sa femme et son fils, à l'étranger, auraient un soupçon que cela allait mal à Segelfoss. À cela, ils n'étaient pas habitués et ils ne le méritaient pas. Petit Willatz ne devait pas avoir de son père une autre impression que celle que le lieutenant avait eue du sien : que l'on pouvait perpétuellement intervenir et aider, que l'on pouvait donner, que l'on pouvait acheter, être un grand seigneur, un Willatz Holmsen. Eh quoi ! la domesticité ? Y avait-il plus de valets et de servantes dans les communs que du temps de son père ? Petit Gottfred gênait-il quelqu'un ? Ou bien sa sœur Pauline n'était-elle pas la seule qui fît au lieutenant ces gentilles petites réponses, avec une révérence comme à un père, quand il passait devant elle ? Il ne pouvait pas non plus maintenant, en l'absence de Madame, se séparer de la gouvernante. Rien ne pouvait être modifié.

La gouvernante ? Une personne capable et travailleuse, dressée par Madame elle-même au cours de maintes années, si bien que

maintenant elle dirigeait la maison par cœur. Où cela grinçait-il, où cela craquait-il entre ses mains ? Non.

Demoiselle Salvesen ne semblait pas non plus souffrir misère, elle avait tout à sa disposition, la grande ferme produisait la majeure partie de ce qui était nécessaire et le vin, les denrées fines et l'épicerie venaient de Bergen, aujourd'hui comme autrefois. On ne manquait de rien. C'est pourquoi Demoiselle Salvesen était toujours gaie et satisfaite de son sort et faisait souvent sa bouche de travers en disant des drôleries aux servantes.

N'était-elle pas le chef de Segelfoss ? Mais était-ce tout ? Le chef magasinier lui faisait la cour et voulait l'épouser. C'était comme qui dirait conclu entre eux dès le printemps ; mais alors l'avocat Rasch commença, lui aussi, à lui faire la cour et à vouloir l'épouser, et c'était une tout autre affaire. Tiens, M. Rasch voulait faire comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avaient fait avant lui : fonder une famille, solliciter une charge et vivre une vie d'homme cultivé. Le sort du chef magasinier serait plus incertain, c'était un homme d'affaires et il ne pouvait rien commencer sans argent. Non, le chef magasinier ne pouvait être comparé à l'autre, c'eût été, à parler franc, d'un comique à se décrocher la mâchoire. Mais il ne déplaisait pas à Demoiselle Salvesen d'avoir un adorateur sous chaque main.

Elle était devenue amie de Madame Irgens, née Geelmuyden, et elle allait souvent le soir faire un tour à la maison de Holmengraa pour tailler une bavette avec elle. En sa qualité de veuve d'avocat, Madame Irgens soutenait aussi le parti de Rasch… ah ! où irait-on ? un homme avec de l'éducation, et l'autre pouvait tout au plus simplement tenir boutique. « N'éconduisez pas Rasch ! »

— Pourvu qu'il ne se défile pas, dit Demoiselle Salvesen.

— Se défiler… un homme qui a étudié ? Jamais. Un pareil homme ne fait pas cela. Irgens ne s'est pas défilé non plus.

— Comment est la place, ici ? demande Demoiselle Salvesen.

— Ici ?… Madame Irgens balance la tête… ici, c'est un paradis. Jamais eu de pareils jours… extraordinaire. Irgens aurait seulement dû être ici.

— Savez-vous ce que je crois, Madame Irgens ? Je crois que M. Holmengraa n'est pas tout à fait ce qu'il paraît.

— Comment ? Qu'est-ce qu'il n'est pas ?

— Vous a-t-il jamais pris la taille ?

— Que Dieu garde votre bouche, Demoiselle Salvesen !

— C'est ce qu'il m'a fait, à moi !

— Il vous a pris la taille ?

— Oui. Il y a quelques soirs de cela.

Mais maintenant Madame Irgens est choquée et dit :

— Je suppose bien qu'il n'a pris la taille à personne autant qu'à moi, mais c'est seulement dans ces dernières semaines, il est devenu comme qui dirait un peu drôle. Mais je dois dire, à son honneur, qu'il ne va pas trop loin. Pas le moins du monde. Et avec vous qu'il ne connaît pas, ce doit avoir été encore moins. Qu'est-ce qu'il vous a fait, dites-vous ? Vous m'effrayez.

Les deux dames continuent à bavarder et c'est au tour de Demoiselle Salvesen d'être choquée. Oui, car Madame Irgens déclare qu'il y a tant de manières d'être embrassée, on pouvait s'aller planter au beau milieu du chemin devant un homme qui doit passer et alors qu'est-ce qu'il peut faire de ses mains, Demoiselle Salvesen ?

— Non, ne venez pas me raconter ces histoires-là à moi.

— Mais comment est la place chez vous, là-bas au domaine, c'est précisément ce que je veux vous demander, dit Madame Irgens.

— Chez nous ? répond Demoiselle Salvesen, et elle est choquée, effroyablement choquée. Voyez-vous, vous pouvez être aussi *spaniols* et riches ici comme vous voulez l'être mais vous ne nous venez pas à la cheville, à nous, là-bas au domaine. Saluez M. Holmengraa avec ça. Je n'ai pas vu de plats, de coupes et de plateaux de pur argent ici dans la maison, mais nous en avons, nous, et je n'ai pas vu non plus des anses dorées aux coupes à gâteaux en argent, mais nous, nous en avons. Oui.

— Mais, chère Demoiselle Salvesen, elle l'a quitté ?

— Quitté ? C'est votre bouche que Dieu doit préserver des potins et des ragots, Madame Irgens, et non la mienne. Qu'est-ce que vous dites ? Elle a accompagné son fils en Allemagne où il doit étudier pour être compositeur. Je ne sais pas où vous voulez en venir. Je crois presque que vous êtes devenus comme qui dirait un peu drôles, ici. Mais moi pour ma part, j'espère vivre et mourir comme une personne convenable et par exemple le consul Coldevin ne m'a encore jamais pris la taille, saluez M. Holmengraa avec ça.

* * *

Enfin le pasteur Windfeld avait obéi à la loi de déplacement des fonctionnaires et avait demandé un poste dans le Sud. Il l'avait fait à contrecœur, le vieil homme fatigué, car au fond, il était heureux ici et se la coulait douce, et il avait pleine église et pacifique communauté. Mais quel moyen y avait-il d'y échapper ! Songez, les gens de l'Östland languissaient du désir de participer aux restes du pasteur Windfeld, il

ne pouvait pas se dérober plus longtemps. Il obtint une cure dans les plats et pittoresques Smaalenene.

Alors arriva le remplaçant. Ce n'était pas l'adjoint diocésain, on ne l'avait malheureusement pas encore trouvé, non, c'était une âme dévouée qui voulait se mettre au service de la communauté, jusqu'à nouvel ordre. Il fallait s'arranger comme on pouvait et rendre grâces de ce qu'un vrai pasteur consentît à œuvrer ici dans le Nordland, ne fût-ce que quelques semaines.

Et quel pasteur ! Un homme superbe, en redingote noire et linge empesé. Personne ne s'y méprit, il n'y avait qu'à voir ces mains qui s'étaient usées et amincies à feuilleter les livres et les écritures, ce corps solide – il pouvait ramener au troupeau une brebis sur chaque épaule – les vastes bottes pour deux paires de bas et par là-dessus des caoutchoucs. Il n'avait pas encore la crosse épiscopale, pas encore, mais il avait de longs cheveux et de savantes lunettes de clerc, parce qu'il avait tellement étudié. C'était le fils de Lars Manuelsen, L. Lassen.

Maintenant il était pasteur. Il était revenu au pays pour se faire voir. On ne peut pas briller dans les Cordillères, ce n'est que dans son pays que l'on peut briller.

Il vint avec une gouvernante et quelques caisses d'effets mobiliers et s'installa de but en blanc au presbytère, au chef-lieu de la paroisse. Les sacristains s'étaient présentés et l'assistaient désormais avec tout le zèle possible. Car sa renommée l'avait précédé de plusieurs années, qui n'avait entendu parler de L. Lassen ?

— Pourvu que vous vous plaisiez parmi nous et que vous restiez ici très longtemps, dirent les sacristains.

— Non, non, je ne resterai pas longtemps ici, répondit le pasteur. Mais je sentais comme mon devoir d'y faire le service intérimaire.

— Oh ! non, sans doute ne pouvez-vous plus vous plaire parmi nous.

— Ne dites pas cela de moi, mes amis, mais ici c'est tellement écarté, et je ne puis vivre dans un coin perdu. Mes préoccupations scientifiques m'assignent une place dans le Sud.

— Oui, c'est bien possible. Mais au cas où vous solliciteriez la cure, vous l'obtiendriez au premier mot.

— Le poste de pasteur paroissial ? Oui, mais je ne veux pas le demander. Mon médecin m'interdit de vivre ici ; je ne supporte pas le climat, dit-il, c'est trop loin dans le Nord.

Puis il prêcha dans l'église et elle se trouva trop petite, mais il ordonna d'enlever les fenêtres pour que ceux qui restaient dehors pussent aussi l'entendre. Et ce fut, ma foi, vrai, ils l'entendirent, et quel

sermon !

Mais bien plus petite encore s'avéra l'église de Segelfoss, quand M. Lassen y vint, pas l'ombre de place ! Pensez, tout le monde était allé, à l'église, « Per à la boutique » était allé à l'église, et ils restaient là sans pouvoir entrer. « Enlevez les fenêtres, ordonna cette fois encore le pasteur, et, avec l'aide de Dieu, j'atteindrai les plus éloignés ! » Et ce fut, ma foi, vrai, sa voix atteignit jusqu'au quai, sa voix porta jusqu'aux cabanes des métayers.

Ce n'était même pas la peine d'aller jusqu'à l'église, et c'est pour cela qu'un jeune couple, par vieille habitude dominicale, descendit au hangar à bateaux, derrière la pointe, et même que la fille était Daverdana, la propre sœur du pasteur, et le garçon était l'employé du chef magasinier sur le quai.

Mais, après le service divin, le pasteur avait faim, et comme il ne venait pas d'invitation du lieutenant au domaine, ni de M. Holmengraa, M. Lassen monta en toute humilité à la cabane de ses parents où il prit son repas.

Il était donc là de nouveau, le gamin Lars, la bénédiction et le prodige de l'annexe paroissiale. Ses petits frères et sœurs avaient grandi, sa mère avait grisonné, mais son père était le même dur à cuire à la barbe rousse et Julius était un homme.

— Il s'agit de savoir si tu peux arriver à avaler le manger que nous avons, dit la mère.

— Oh ! oui, merci, c'est de la viande fraîche, à ce que je vois et c'est justement de la viande fraîche qu'il me faut.

— Nous avons tué une chèvre, dit la mère.

Il fit le distingué, et mit son mouchoir sous son menton et prit son pain avec une fourchette. « Bougre ! » fit Julius tout bas, à part soi. D'ailleurs, ils évacuèrent tous la chambre l'un après l'autre, pour que Lars pût être tranquille. Mais Julius, le scélérat, le pécheur, se glissa sur le grenier où il avait d'avance ménagé un trou dans le plancher et, couché là, il observait son frère en bas dans la salle. Voyez, comme il se comporte ! La contrainte que Lars s'imposait a disparu, il se dépêche, il s'empiffre sans mesure, il s'empiffre grossièrement, aveuglément, se barbouille, la graisse dégoutte autour de lui. Et il se hâtait dans son travail comme s'il s'agissait de s'en fourrer le plus possible avant que quelqu'un le surprît. Julius trouve sans doute après cela que son frère n'est pas devenu si distingué qu'il ne puisse causer avec lui.

Quand le pasteur a mangé, il se couche sur le lit de ses parents et dort. Quand il a dormi, la mère vient lui apporter le café. Le pasteur

est restauré maintenant, il bâille largement et remercie sa mère. Il prend sur l'étagère sous la poutre les deux vieux livres bien connus que possède la cabane, un sermonnaire et un « Miroir du cœur de l'homme » que son père a autrefois achetés et rapportés de Lofoten.

Puis les autres reviennent vers lui, l'un après l'autre, et les petits entrent et Daverdana entre aussi à la fin. Le pasteur ne voit pas et n'entend pas, il fait des recherches dans les livres.

Le Lars et les livres ! Et comme il pouvait feuilleter un livre sans mouiller son doigt, et comme il pouvait le tenir dans la main, comme si c'eût été un trésor ! La mère avait vraiment maintenant l'impression de reconnaître son fils, en voyant qu'il avait les mains tout aussi familialement sales qu'autrefois, et le cou tout aussi familialement sale.

Puis il s'arrache à ses livres et commence à causer avec les autres, il aperçoit Daverdana et s'informe du lieutenant.

— Oui, merci, il se porte bien.

— Il va falloir que j'aie un petit entretien avec lui, dit le pasteur, Madame s'est enfuie, à ce que j'apprends.

Il s'informe de Willatz.

— Oui, il est en apprentissage pour devenir musicien, répond Daverdana.

Rien que pure mondanité.

— Exactement ce que j'ai tout le temps pensé, répond le père, Lars Manuelsen. Je suis un homme peu versé dans tout ce qui s'appelle livres et feuilles de journaux, mais j'ai appris cela que musique et jeu et danse et dés, c'est tout ensemble œuvre du diable… Dieu pardonne mes péchés !

— Combien de temps resteras-tu ici dans la paroisse ? demande Julius.

— Je ne sais pas, de préférence le moins longtemps possible, répond le pasteur. Mon évêque m'a promis une prompte relève.

— Pourquoi ne peux-tu pas postuler la cure ?

— Parce que je suis surmené par mes études et ne supporte pas l'air d'ici. Il faut que je vive dans le Sud.

— L'air ? Quelle cochonnerie y a-t-il dans l'air ici ?

— Comme tu es mal élevé ! dit le pasteur à son frère. Toutes les cures du Nordland partagent le même sort sous ce rapport, il n'y a aucun pasteur qui veuille aller dans le Nordland. C'est par pure bonté que je suis venu.

La sottise naïve et la sottise érudite se rejoignent, la mère, tout près

d'éclater de fierté, regardait son grand fils :

— Oui, oui, c'était déjà une grande chose que tu aies bien voulu revoir ton foyer !

Mais Julius ne se rendait pas.

— Alors, il ne doit pas y avoir de pasteurs dans le Nordland, peut-être !

— Tu dis des bêtises, Julius, grogne le père.

Le pasteur toussote et répond :

— Mon évêque trouve que les gens ici dans le Nord devraient pouvoir se tirer d'affaire avec des pasteurs qui n'ont pas tellement étudié. Et devant lui il faut s'incliner, Julius.

Julius ne s'inclinait jamais, à moins d'y être contraint par la terreur, et ici il ne courait aucun danger. D'ailleurs son respect avait à vrai dire été fortement ébranlé, c'était effrayant ce que Lars s'était fourré de viande de chèvre.

— De quoi… tu es malade ? dit-il, comme s'il entendait cela pour la première fois.

— Oui, hélas ! j'ai par trop étudié. J'ai la poitrine attaquée.

Mais Julius, qui se rappelait les rugissements de lion de son frère ce matin en chaire, demanda, de nouveau étonné :

— La poitrine ?

— Oui, et les yeux. Ma vue s'est affaiblie.

— Il faut laisser le Lars en paix, Julius, avertit le père.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc, tes yeux ? demande Julius.

— C'est une chose pour laquelle nous avons besoin de lunettes concaves. Tu ne comprends pas ça, toi.

Non, Julius ne comprenait pas ça et il se tut.

Le pasteur posa la main sur les livres et dit :

— Vous ne devez pas faire grand'chose de ces livres-là ici à la maison !

— Non, malheureusement, répondit le père, on lit bien trop peu la parole de Dieu.

— Alors je peux peut-être les emporter ? dit le pasteur.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ? demanda Julius.

Le père ne semblait pas devoir vivement ressentir la privation des livres, et il dit :

— Prends-les donc, si tu veux les avoir.

— Et tes yeux deviendront encore plus mauvais, dit Julius.

— Oh ! non, avec l'aide de Dieu, ils ne deviendront pas plus mauvais, répondit le pasteur. Mon médecin dit que je vois mieux maintenant qu'il y a quelque temps.

— Je connais encore un autre livre, dit Julius. Le Ole Johan, il a un vieux livre que Jesper Brochmand a composé.

— Peux-tu me procurer ce livre ? demanda son frère.

— Oui, je le crois, dit Julius, et il sortit.

Alors le pasteur se mit à parler de M. Holmengraa, que c'était une âme mondaine qui ne pensait qu'aux affaires. « Est-ce vrai qu'il s'est mis à boire ? »

— Holmengraa ?

Le pasteur hoche la tête.

— C'est ce que je me suis laissé raconter.

La mère s'était remise à branler la tête. Ah ! Dieu ! tout ce que son fils savait !

— Il va falloir que je lui parle un de ces jours, dit le pasteur. Et les enfants, ils restent à la maison et deviennent de plus en plus païens, depuis mon temps ?

— Oui, Félix ne veut rien apprendre. Et maintenant le père veut le renvoyer au Mexique, d'après ce qu'a entendu dire Daverdana.

Le frère devient attentif :

— Au Mexique ? Et Mariane aussi ?

— Non, seulement Félix. Mariane, elle doit aller à Christiania plus tard.

— À Christiania ? Ah !

La conversation tomba sur « Per à la boutique », le pasteur savait quelque chose sur tout un chacun, tant les sacristains lui étaient venus en aide avec zèle. « Per à la boutique » devenait de plus en plus gros, il pouvait un jour ou l'autre être appelé devant son Juge, il devrait bien renoncer à ces condamnables pratiques de prestidigitateur quand il pesait et mesurait.

Et puis, le télégraphiste, n'allait-il pas la nuit à la chasse aux filles ? Et le chef magasinier, est-ce que cela aboutirait entre lui et la gouvernante, Demoiselle Salvesen ?

Daverdana était sur des charbons ardents : il allait sans doute aussi être question de l'employé du chef magasinier qui était son amoureux, dans le hangar. Oh ! elle ne le regarderait plus jamais.

Puis Julius rentra en hâte, il avait été faire un tour chez Ole Johan, et il posa sur la table un gros livre terriblement sale. Dieu sait… il n'aurait tout de même pas été le voler ?

— Voilà le livre, dit-il.

— Je peux le prendre ? demanda le pasteur.

— Tu peux le prendre.

Et la mère branlait la tête : ah ! le Lars et les livres, le Lars et l'instruction !

Le pasteur rassembla les trois livres et les caressa de la main. Qu'allait-il en faire ? Oh ! L. Lassen avait commencé à jeter les fondements d'une bibliothèque, il pillait les cabanes de métayers. Cela faisait trois nouveaux volumes et surtout ce Jesper Brochmand garnirait si magnifiquement l'étagère.

En vérité, L. Lassen avait en soi l'étoffe d'un vigoureux homme d'église et il ferait sans doute son chemin. Il n'était pas inimaginable qu'avec le temps il en vint à taper sur l'épaule du lieutenant Willatz Holmsen.

Ce qui, d'ailleurs, pourrait avoir des conséquences.

****

Le télégraphiste est assis devant son appareil et reçoit les dépêches. Il arrive un télégramme « urgent » de Berlin, il n'est pas long, mais si important que le télégraphiste veut le porter lui-même, il fait trois points et traits, se lève, boit une gorgée à une bouteille qu'il garde en permanence sur une étagère derrière un rideau, ferme illégalement son bureau et s'en va. Il prend le chemin du domaine. C'est un grand et large gaillard, avec des épaules chaloupantes.

Comme il n'est encore jamais venu là, il prend le chemin de derrière pour rencontrer du monde, il demande à une servante où est le lieutenant, la servante revient avec la gouvernante et ce n'est que sur une vigoureuse requête du télégraphiste que l'on va chercher le lieutenant.

Celui-ci paraissait être au comble de l'étonnement et demanda si quelqu'un de ses gens ne pouvait signer la décharge pour un télégramme.

— Si, ils le peuvent. Ce n'est pas cela. Je voulais seulement préparer le lieutenant à ce fait que c'est un télégramme très important.

Le lieutenant veut l'ouvrir et le lire tout de suite, mais le télégraphiste l'en empêche et dit :

— Attendez un peu, prenez cela à petites doses. Ce n'est pas un

télégramme réjouissant.

Dans des circonstances ordinaires, le lieutenant aurait sans doute donné une gifle à l'homme, mais cette fois il s'arrêta, stupéfait, et le regarda. Il le connaissait vaguement, pour l'avoir vu au bureau de télégraphe, c'était un gaillard serviable et aimable, il s'appelait Baardsen. Le fait qu'il était venu et se conduisait d'une manière tout simplement ridicule déconcertait le lieutenant, ce qui peut-être aussi était l'intention du télégraphiste. Quand le lieutenant parvint enfin à ouvrir le télégramme et le lut, il ne lui fit, pour commencer, qu'une impression amortie.

« Mère blessée », était-il écrit. Ouf ! dit le lieutenant et il s'appuya au chambranle de la porte. « Blessée en se baignant », était-il écrit. Singulier… pouvait-on se blesser sérieusement en se baignant ? Il y en avait plus long, mais cela ne signifiait pas grand'chose de plus.

— Il faut que je réponde. Attendez un peu, je vais avec vous, dit le lieutenant.

Il prit sa casquette dans la galerie et les deux messieurs descendirent au bureau de télégraphe.

— En se baignant ? dit le lieutenant à son compagnon, et il ne comprenait pas cela.

— Madame a dû se cogner. Mais cela paraît bizarre », répondit l'autre. Le télégraphiste semblait d'ailleurs avoir un pressentiment de toute l'affaire et il dit un peu après… peut-être, cette fois encore, pour inviter le lieutenant à prendre cela à petites doses : « Il doit y avoir quelque chose là-dessous ».

Ils montèrent au bureau et le lieutenant se mit à écrire une réponse, avec de nombreuses questions à Willatz. Pendant qu'il est occupé à cette rédaction, le télégraphiste est assis à la table et reçoit de nouvelles dépêches.

— Attendez un peu, dit-il, par-dessus son épaule, voici un nouveau télégramme. Et, tout en écrivant, il préparait le lieutenant de plus en plus : « Cela devient plus compréhensible maintenant… malheureusement… eh bien ! c'en est une nouvelle…

Madame Adelheid avait succombé en se baignant.

Quelques jours plus tard, le lieutenant part pour le Sud par le bateau-courrier, il devait rencontrer son fils qui était déjà en route pour la Norvège avec le corps de sa mère. Ainsi le lieutenant eut tout de même l'emploi du manteau neuf qu'il s'était acheté pour le voyage d'Angleterre. Oui, mais cette fois, il ne le portait pas avec la même désinvolture arabe.

XVI

Cette annonce de décès venue de Berlin fit une singulière impression sur M. Holmengraa, elle le rendit certainement un peu fou.

Pour commencer, il tomba en grand chagrin et affliction, car la dame de Segelfoss avait été extraordinairement aimable envers lui dès le premier jour, peut-être même était-ce à elle qu'il devait d'avoir pu mettre en train sa grande activité dans le pays.

Mais après que quelques jours furent passés, il se produisit une métamorphose dans l'esprit de M. Holmengraa, et il commença à voir la vie moins sombre. Oui, pourquoi cacher la vérité, il commença à voir la vie joyeuse… quelqu'un pouvait-il comprendre cela ? On le voyait sourire, rire, il devait certainement boire de son vin de table espagnol au dîner, il n'y avait pas d'autre explication. Et les sacristains allaient certainement courir chez le pasteur Lassen avec de nouveaux renseignements.

Qui était M. Holmengraa ? Une croix sur le ciel, un symbole ? Mais peut-être n'y avait-il en lui rien de mystérieux, peut-être était-il une capacité supérieure chez un type de transition ? N'était-il pas un homme qui avait gagné de l'argent, mais avait vécu obscur et étranger sur les hauts plateaux du Mexique et qui avait voulu revenir au pays pour y récolter sa propre gloire ? Il était revenu, sa renommée roulait et grandissait, mais là-bas, sur l'îlot gris, il ne pouvait, sous aucun rapport, maintenir cette renommée en activité ; il lui fallait, en tout état de cause, quitter l'îlot, il était venu à Segelfoss, et c'était le bon endroit.

Ici il y avait des gens distingués et de vastes perspectives pour les affaires, d'ici on pouvait briller sur tout le Nordland.

Et puis ? Il avait réalisé tous ses projets, peut-être plus de projets qu'il n'avait pensé ; mais il avait conservé sa manière tranquille ; la seule chose avec laquelle il fît du bruit, c'était ses machines. Y avait-il quelque artifice dans cette tranquillité ? La discipline qu'il s'était imposée pouvait-elle rater une fois par hasard ? Jamais. Dans ses rapports avec les habitants du domaine, il était distingué et naturel, envers ses ouvriers, il était indulgent, il était riche et bienveillant envers tout le monde. Faisait-il son chemin par la tromperie, procédait-il en fraude ? Il agissait généreusement et irréprochablement. Si le lieutenant avait quelque soupçon sur cet étranger original, c'était à ses propres qualités qu'il devait s'en prendre. L'incident du barrage du

moulin qui s'était effondré ? Mais, en échange, M. Holmengraa avait dégagé les lourdes obligations à la banque. Qu'il fût devenu du même coup propriétaire de toute la rivière et de tout le lac de montagne, c'était un hasard, un heureux hasard, mais en tout cas, il l'avait payé comptant. Alors, y avait-il quelque chose à soupçonner ? Par exemple, il y avait aussi des sapins et de l'air balsamique au Mexique, sans doute, mais non pas à l'endroit où demeurait M. Holmengraa… bien qu'il y possédât une scierie en activité. Il avait une santé délabrée et il avait dû prendre des pilules jusqu'à ce que ses opérations fussent en pleine marche, ensuite on n'entendit plus parler de la santé délabrée… mais non, tant l'air d'ici pouvait avoir une action salutaire sur M. Holmengraa, alors qu'il agissait si regrettablement à l'opposé sur un autre lutteur de la vie, le pasteur Lassen.

Où voyait-on un tact comme celui de M. Holmengraa ? Et il le montrait d'une manière naturelle, comme s'il ne l'avait pas du tout appris, mais le possédait de naissance. Soir et matin, toujours. Madame Adelheid, qui s'y connaissait, n'avait pas été choquée une seule fois. Comme il savait lui donner sécurité et contentement. Était-il amoureux d'elle ? Amoureux ? En ce cas, il aurait sans doute jeté les yeux sur une plus jeune. Mais s'il faisait si grand cas d'elle et s'il fut si effondré quand elle disparut, cela ne devait pas avoir ses motifs dans une amourette. Alors, quoi ? N'était-ce pas une distinction précieuse, aux yeux de Tobias de l'îlot, d'avoir ses entrées à Segelfoss et d'être l'ami de Madame. M. Holmengraa témoignait sans doute du dévouement à Madame Adelheid comme il avait témoigné du respect à un ministre danois. Il était paysan depuis le berceau, il appartenait donc à une race pour qui la vie n'avait pas encore eu d'autre résultat que de la préserver tout juste de la mort. Tout ce qu'il savait, il l'avait acquis en prêtant l'oreille ; de toutes les choses précieuses qui flottent dans l'air entre des gens cultivés, leur langue y comprise, il s'était fait une propriété personnelle… bien travaillé, M. Holmengraa, brillamment travaillé ! Mais il avait deux cents ans de moins que les habitants de Segelfoss, il avait appris à saluer, mais il saluait avec un chapeau d'esclave.

Avait-il des raisons particulières de s'affecter de la mort de Madame Adelheid ? C'est cette question que la gouvernante, Demoiselle Salvesen et Madame Irgens, née Geelmuyden, fouillent et reniflent quand elles ont leurs discussions ; la dame de Segelfoss le révélera peut-être elle-même un jour si son journal est publié. Une louve peut aller à la ferme rechercher un chien.

Mais, affecté, M. Holmengraa le fut par la mort de Madame, cela se manifesta par le fait que son visage s'allongea en quelque sorte, il avait le nez plus long qu'auparavant ; cela venait sans doute de ce qu'il avait

maigri. Mais s'il changea d'humeur ensuite et redevint joyeux, ce fut sans doute parce qu'à vrai dire, il n'avait plus personne de qui se soucier, puisque la noble Madame Adelheid était morte.

En tout cas, M. Holmengraa changea d'humeur, cela se manifesta en ce qu'il alla trop loin avec Madame Irgens, si bien qu'elle dut, en vérité, se défendre et dire : « Non… ici, il peut venir quelqu'un ! » Cela se manifesta encore davantage un soir où il avait entrepris la gouvernante, Demoiselle Salvesen, et voulait l'épouser : « Réfléchissez-y, dit-il ; vous avez ma parole. Venez visiter la maison, montez au premier. »

Complètement fou.

Il fut pendant une semaine son propre bouffon, c'en était fait de son équilibre. C'était comme si, durant des années, il avait été tenu en laisse et qu'il fût maintenant devenu libre. Le soir, il allait lâcher les poules et ensuite il se glissait vers la fenêtre de la servante Marcilie ; lorsque la servante Marcilie n'était pas seule, il avait imaginé de dire que les poules s'étaient échappées et qu'il fallait les faire rentrer. Il ne la laissait pas tranquille, la suivait au poulailler, l'embrassait et lui donnait de l'argent. C'en était, un état ! Auparavant déjà, il avait eu des velléités de petites folies, mais sans dépasser les bornes ; ce n'était pas comme maintenant. Vu qu'il était si riche, il n'éprouvait aucun sentiment d'incertitude et il ne se souciait guère de ce que pensaient les gens. Pendant le temps que le lieutenant fut absent, M. Holmengraa descendit même au domaine et alla trouver Daverdana. Elle était fiancée à l'employé du chef magasinier et ne manquait de rien en fait d'amour ; mais quand M. Holmengraa en eut vent, il devint jaloux et amoureux, il s'habilla élégamment et mit sa chaîne d'or doublée sur son gilet. C'était à en pleurer, ce vieil homme était tombé dans un état qui n'appartient qu'à la jeunesse !

Il en vint à penser au médecin de district Muus et le fit venir chez lui. Pourquoi pas, c'était simple politesse. Le docteur fut bien et richement traité, cela s'annonçait comme une journée intéressante pour lui. Cet homme du Far West était vraiment un hôte charmant, il n'y avait rien à redire à l'argenterie et le vin était comme chez un homme de ressources ; de bien-être, le docteur Muus croisa les jambes l'une sur l'autre.

— J'espère que l'avocat Rasch viendra aussi un peu plus tard, dit M. Holmengraa, comme cela vous ne serez pas si seul.

Ainsi l'avocat n'était pas invité à dîner, mais seulement à un petit bout de soirée après le dîner. Et le docteur apprécia fort cette marque d'honneur. Non pas que… l'avocat Rasch était, lui aussi, d'une famille de fonctionnaires et, en ce sens, son égal, mais un avocat n'est tout de

même pas tout à fait la même chose qu'un docteur, ce n'est pas non plus un pasteur. M. Holmengraa portait sans doute encore, cachées dans le sang, les idées populaires de l'îlot sur la hiérarchie, cette fois elles profitaient au docteur Muus et le docteur Muus s'en délectait.

Mais il n'aurait pas dû les exploiter de la sorte, il n'en tira rien en échange. Que comprenait-on ici, dans cette maison, de la grandeur bureaucratique ?

Le docteur avait, chose assez comique, la croyance que lui aussi pouvait pratiquer l'arrogance des classes supérieures ; c'est sans doute pour cela qu'il s'était heurté si rudement au lieutenant, lors de leur première rencontre. M. Muus était un produit de quatre générations d'application scolaire et d'aptitudes ordinaires, de cela et de rien d'autre ; comment donc cet homme aurait-il pu se prononcer aussi sur la musique et sur les nouvelles partitions qui se trouvaient sur le piano ? C'était Madame Adelheid elle-même qui avait parlé de ces partitions et, par là, incité M. Holmengraa à les acheter. À vrai dire, elles allaient maintenant rester là et attendre Madame Adelheid qui ne viendrait plus jamais ; mais elles devaient être à l'honneur, cela leur était dû, et ce n'était pas trop demander. Le fait est que M. Muus tenait encore pour la musique italienne – il avait appris de ses parents qu'il devait penser ainsi – tandis que ceci n'était que du Beethoven… oui, car Madame Adelheid était toujours si allemande.

— C'était un triste décès, là-bas, dit le docteur.

M. Holmengraa penche la tête très bas et répond :

— Un coup, très dur.

— Comment prend-il cela ?

— Le lieutenant ? Oh ! c'est un homme intelligent, un homme supérieur. Mais ce doit être presque plus qu'il n'en peut supporter.

— Que dites-vous là ? Que c'est un homme supérieur ?

M. Holmengraa répond :

— Oui, c'est mon impression.

Le docteur dit :

— Alors, je crois que votre impression vous égare.

Il pouvait bien se faire que la conception populaire mît un docteur au-dessus de beaucoup d'autres, mais M. Holmengraa avait déjà vu un docteur ; il y avait des docteurs même là-haut dans les Cordillères, ils n'étaient pas rares. M. Holmengraa estimait sans doute aussi que l'on pouvait bien attribuer quelque valeur à son impression, il avait été obligé de temps à autre dans la vie de se fier à cette impression et elle ne l'avait certes pas égaré, c'était grâce à elle qu'il était là aujourd'hui

et qu'il était Holmengraa.

— C'est mon opinion que le lieutenant est un homme supérieur, dit-il.

Ceci n'en imposa point à M. Muus, car il était la classe supérieure et il avait de l'instruction.

— Je fais une différence entre ceux que le malheur frappe et ceux qui se dirigent méthodiquement vers la ruine, dit-il. Le lieutenant fait partie de ces derniers. J'ai entendu dire que c'est vous qui possédez son domaine.

Oh ! était-il convenable de faire de Madame Adelheid et du lieutenant des personnages tout à fait ordinaires sur qui n'importe qui pouvait avoir une opinion ! Quel lustre y aurait-il alors pour M. Holmengraa à avoir été leur grand et bon ami durant toutes ces années !

— Ce ne sont que des potins, dit-il.

— Des potins ? C'étaient paroles de gens sérieux.

— Alors, c'est vous qui avez mal entendu et mal compris les gens sérieux.

— Je ne les ai pas mal compris. Mais, alors, ce n'est qu'une crainte mal fondée pour le lieutenant. Tant mieux !

Puis l'avocat arrive et ces messieurs se mettent à boire. L'avocat, lui, se tenait davantage à la terre, il n'était pas si savant et si chatouilleux sur ce point, il ne dédaignait pas une conversation pratique, et cela ne dura pas longtemps avant que lui et M. Holmengraa se missent à parler affaires. Et puis il buvait tout autrement sec que le docteur, il entraîna même son hôte à boire sec… Dieu sait d'ailleurs pourquoi, si ce n'est qu'il souhaitait tout le bien possible à son bienfaiteur. L'avocat Rasch était redevable à M. Holmengraa de bien des choses, de sa maison, de sa terre et des premiers bons conseils, maintenant il était en pleine activité florissante et il avait deux bureaux, un bureau intérieur pour lui-même et un extérieur pour ses scribes. C'était énorme comme ses affaires s'étaient développées. Il y avait longtemps qu'il voulait acheter le terrain sur lequel il vivait, sans compter une pièce de terre qui le jouxtait ; mais, chaque fois, M. Holmengraa avait répondu que le lieutenant ne voulait pas aliéner davantage du bien-fonds de Segelfoss.

Il posa de nouveau la même question et reçut la même réponse.

Sur quoi l'avocat invita de nouveau respectueusement M. Holmengraa à boire avec lui.

Où cela allait-il en venir ? M. Holmengraa, le paysan de l'îlot, eut la

langue déliée par le vin et émit, au cours de l'après-midi de grandes idées, la dernière était qu'il voulait s'occuper de la pêche à la sardine en Espagne et équiper une flotte norvégienne à Santander.

— Les pêcheurs norvégiens n'auront pas la permission de pêcher, là-bas ?

— Alors je les naturaliserai.

Peut-être voulait-il briller aux yeux de ses deux invités, il laissa tomber un mot touchant des découvertes de minerai dans deux provinces, il voulait acheter des mines. Il voulait peut-être briller, soit, mais où cela menait-il ? Il n'avait pas l'habitude de faire étalage de ses idées, mais au contraire de les garder pour soi. Il parlait avec calme et sans vantardise, comme c'était sa coutume, mais de grands projets brûlaient derrière son front, c'était intéressant de l'écouter. « Et à votre santé, messieurs, dit-il, c'est très aimable de votre part de venir me voir ! »

Petite grande Mariane se glissa dans la salle et montra qu'elle pouvait faire la révérence avec ses longues jambes. Elle était étonnamment développée, sa bouche aux lèvres retroussées était si mûre. Elle remit à son père le courrier qu'elle était allée chercher en disant : « Des lettres de chez nous ! » C'était presque étrange d'entendre des mots norvégiens sortir de ce visage au front bas avec des cheveux d'Indienne et le nez flaireur. « C'était tout », dit-elle.

— Merci, dit le père.

Oui, c'était tout, elle-même n'avait rien reçu.

Les lettres de Jeune Willatz avaient cessé.

— Excusez-moi un instant, dit M. Holmengraa, et il ouvrit une lettre avec des timbres étrangers. Il la parcourut rapidement des yeux et dit à sa fille : « Un salut pour toi aussi, mon amie ! » Mariane fit une nouvelle révérence et se glissa par la porte.

M. Holmengraa mit les lettres de côté et dit :

— Si ces Messieurs trouvent que le sherry est trop froid ou trop chaud… nous n'avons pas tous le même goût… Non, ça va.

Aimable et bienveillant maintenant aussi. Il se mit à taquiner l'avocat à propos de Demoiselle Salvesen : c'était sans doute pour cela qu'il était si entiché de ce lopin de terre. Ah ! cette jeunesse !

Le docteur profita de l'occasion pour dire :

— Ah ! ne pourriez-vous vendre cette terre à l'avocat Rasch, M. Holmengraa ? Vous prouveriez ainsi sur-le-champ que vous êtes propriétaire de Segelfoss.

— Comment puis-je vendre de la terre appartenant au domaine du

lieutenant. « Per à la boutique » veut aussi acheter de la terre, il est maintenant à ce point matelassé d'argent qu'il veut acheter une parcelle de pré de quoi nourrir deux vaches. Je n'en ai même pas parlé au lieutenant. Du reste, tout cela n'est que bagatelles, il est indifférent qui de nous est propriétaire d'une terre de deux vaches. Une terre de deux cents vaches c'est davantage.

L'avocat demande :

— Mais pourquoi le lieutenant ne voudrait-il pas vendre ? Il recevra de l'argent en échange. J'en connais encore un qui voudrait bien devenir propriétaire : Lars Manuelsen. Il est venu me trouver et s'en est expliqué franchement : du moment qu'il avait un fils qui était devenu pasteur et par-dessus le marché un pasteur connu, il ne pouvait plus maintenant vivre comme un métayer, il voulait avoir la permission d'acheter sa métairie et un morceau raisonnable de terre arable en plus.

— Est-ce le père du pasteur Lassen ? demande le docteur.

— Oui. Et c'est naturellement le pasteur qui est derrière. Le connaissez-vous ?

— Non. Il est venu en visite chez moi, il m'a semblé très modeste. Un paysan, naturellement, mais il s'est élevé jusqu'à la culture, par son travail.

— Oui, c'est son père ; ainsi donc un homme honorable qui a un fils pasteur, dit l'avocat, s'adressant de nouveau à Holmengraa. Et j'en connais encore plusieurs qui veulent acheter de la terre, votre propre boulanger veut acheter de la terre, M. Holmengraa.

— Mon boulanger ? Je n'ai pas de boulanger. » Et c'est maintenant comme si M. Holmengraa, après avoir entendu cet après-midi beaucoup de petits bavardages de deux drôles de petits messieurs, tout à coup ne se soucie plus d'en entendre davantage, mais dit exactement ce qu'il veut lui-même : « Mon boulanger ? Vous vous figurez que je suis tout-puissant, vous regardez cette chaîne d'or et vous croyez qu'elle est vraie. Naturellement elle n'est pas vraie. Pourquoi gaspillerais-je ? Je ne suis pas assez puissant pour cela.

La chaîne est dorée, elle est plus solide que l'or, elle brille comme de l'or ; ne brille-t-elle pas ?

Voulut-il encore donner aux deux messieurs un bruit à faire courir ? Ou bien voulut-il, par manie de briller, rafraîchir sa légende ? Il laissa passer un moment, puis il dit, en tournant cela comme un compliment :

— J'ai un fils, Félix. C'était mon rêve de faire de lui un homme cultivé, comme ces Messieurs, mais il ne veut pas étudier. Il faut que je

le renvoie au Mexique.

— A-t-il encore quelqu'un chez qui aller au Mexique ? Je croyais…

— Je puis le confier à quelqu'un. Mais du reste il peut bien avoir des parents proches, sa mère, par exemple.

Pause. L'avocat et le docteur ont l'air très étonnés.

— Je croyais… je me suis en tout cas laissé raconter que vous étiez veuf ?

M. Holmengraa jette par-dessus son épaule un regard indifférent au docteur et, cette fois encore, il ne se soucie pas de lui, mais dit ce qu'il veut :

— Non, Félix ne deviendra rien de bon ici ; il retournera sans doute à sa tribu.

Mais Mariane reste chez moi, ma fille.

Le soir, lorsque M. Holmengraa reconduisit les invités, il n'était tout de même pas si ivre qu'il ne pût trouver les chemins défendus. C'était après le souper et les messieurs avaient bien mangé et bien bu, ils ne se plaignirent pas non plus de la manière dont on les avait traités. Mais le docteur Muus déclara que lorsque leur hôte, au cours de la soirée, l'avait contredit, par-ci par-là, il avait distinctement remarqué la haine de classe des illettrés contre la classe supérieure à laquelle ils appartenaient, lui et l'avocat Rasch. Et cela, l'avocat Rasch aussi l'avait remarqué.

Avec cette soirée finirent les débordements de M. Holmengraa, les jours suivants il redevint maître de soi et « Roi » pour tous. Il fit des préparatifs pour l'enterrement, commanda par télégramme une couronne pour le cercueil de Madame Adelheid et, au moment où le bateau courrier déboucha du fjord avec son pavillon en berne, il fit joncher le quai et la route d'une épaisse couche d'aiguilles de sapin. Était-ce par respect pour le lieutenant qu'il avait mis un terme à sa folie ? Ou bien était-ce parce qu'il avait honte de lui-même ? Quel qu'en fût le motif, M. Holmengraa avait, ces dernières semaines, commis différentes sottises et, s'il n'avait pas été celui qu'il était, cela lui aurait demandé longtemps pour les réparer… mais, à M. Holmengraa, cela ne prit pas le moindre temps. Non, car il était malgré tout si légendaire qu'avec lui on pouvait s'attendre à tout.

* * *

À l'enterrement vint aussi Fredrik Coldevin avec son épouse. Il trouva enfin le temps de revenir à Segelfoss ; il y avait longtemps qu'il n'y était venu. Et les vieux Coldevin vinrent de leur île, ils étaient devenus de petites et blanches « curiosités » et ils n'avaient plus de

voix. Ils étaient comme des enfants albinos ridés. Le colonel Von Platz, de Hanovre, envoya un représentant et des fleurs qui, du reste arrivèrent une semaine trop tard.

Même en cette circonstance, le lieutenant ne peut s'empêcher d'inventer quelque chose de bizarre et d'en faire à sa tête : il s'était assuré télégraphiquement que le pasteur de la paroisse voisine viendrait officier à l'enterrement. Que le lieutenant trouvât tout le temps l'énergie de persister ! Cette fois pourtant on aurait pu le croire atteint profondément et durablement, mais non.

Mais le soir, les bateliers du pasteur de la paroisse voisine vinrent sans pasteur, ils apportaient une lettre d'excuses et d'explication ; le pasteur avait eu des empêchements. Oh ! il avait dû avoir des scrupules au dernier moment, il n'osait peut-être pas froisser son collègue L. Lassen qui avait la faveur de son évêque. Ce devait être cela.

Alors le lieutenant sourit et dit à son fils :

— Il va tout de même falloir que ce soit Lars. Et cela n'a pas d'importance, ta mère ne l'entendra pas. Veux-tu donner ordre à Martin le valet d'aller chercher Lars demain matin.

Quand le pasteur arriva, le consul Fredrik dut servir d'intermédiaire entre lui et le lieutenant. C'était le désir du lieutenant d'éviter un discours de Lars, mais le pasteur ne put accepter tout à fait cette manière de voir, par contre il consentit, par respect pour le lieutenant, à faire le discours très bref et il renonça à aller au-devant du corps jusqu'à la porte du cimetière.

Le lieutenant dit :

— Alors je reste à la maison.

Le consul Fredrik fit semblant de le croire, pour ne pas irriter son ami, mais il n'avait pas le moindre doute.

— Oui, c'est une solution, dit-il, en approuvant de la tête. Pourvu que tu n'en viennes pas toi-même à le regretter.

— Indubitablement si.

— Alors la question est de savoir s'il n'est pas préférable de choisir un désagrément d'une heure tout de suite plutôt qu'un désagrément de toute une vie par la suite.

Le lieutenant renonça à rester à la maison. Il mit sa tenue de parade avec épaulettes et sabre et galons d'or et, par-dessus tout cela, il portait son coûteux manteau. Il était plus magnifique que personne ne l'avait encore vu. Jeune Willatz portait un costume noir neuf, avec un chapeau de soie entouré de crêpe. Tous deux, le père et le fils,

portaient, chose assez étonnante, des gants blancs sans galons noirs.

Tous les gens de Holmengraa avaient eu congé, le moulin était arrêté, les métayers et les journaliers se rassemblèrent au cimetière, c'était noir de monde comme un grand dimanche de baptême. Le cercueil était entièrement caché sous les fleurs, il y avait des couronnes d'Angleterre, d'Allemagne, des Holmengraa, de tous les Coldevin, des négociants de Bergen. Ce fut une vraie cargaison de fleurs que l'on descendit en terre.

Puis vint le discours. Le pasteur Lassen n'était certainement pas tout à fait rassuré, mais c'était une bien trop bonne occasion pour s'exprimer plus au long sur des choses spirituelles, il ne pouvait pas s'écarter de sa résolution primitive de tenir un long discours. Tout autre survivant éploré aurait aussi, en vérité, été reconnaissant de ses paroles sérieuses et consolantes, mais le lieutenant fut pareil à lui-même, il avait l'air absent et n'écoutait sans doute pas. Quand le discours eut duré une demi-heure et comme le lieutenant ne voulait pas attendre plus longtemps, il prit tout à coup la petite pelle de bois des mains du sacristain et la tendit au pasteur… oh ! mais il ne la lui tendit même pas le manche en avant. Le pasteur dut s'arrêter, il regarda le lieutenant et se rendit bien compte que les temps étaient révolus, il prit la pelle et jeta les trois pelletées de sable sur les fleurs dans la tombe.

Puis on combla la fosse.

Mais les gens qui avaient remarqué la scène de la pelle désapprouvèrent la conduite du lieutenant : Lars Manuelsen la désapprouva, « Per à la boutique » la désapprouva, ils n'avaient encore jamais vu une telle manière d'agir vis-à-vis d'un représentant et porte-parole de Dieu… tel qu'était et restait notre Lars à nous. Mais le pasteur avait eu trop de bon sens pour prendre la pelle et la jeter à la figure du lieutenant, parce qu'il était un homme bien élevé. Il en donna la preuve jusqu'à la fin ; la cérémonie était à peine terminée qu'il voulut adresser quelques paroles de consolation particulière aux proches, comme c'est la belle coutume des pasteurs ; mais comme il n'était pas tout à fait rassuré, il s'adressa d'abord à Jeune Willatz, parce que c'était lui qui se trouvait le plus proche. Le pasteur Lassen tendit sa main au jeune garçon et dit : « Tu as subi une grande perte, mais le Seigneur t'aidera à la supporter ! »

Alors s'élève la voix du lieutenant… et le pasteur voit deux yeux gris tout pleins de glaciale supériorité :

— Es-tu en train de tutoyer mon fils ? Veux-tu cesser !

Sur quoi le lieutenant rentra de l'enterrement chez lui, à pied.

Cette fois-ci, les vieux Coldevin ne restèrent que deux jours, puis ils

retournèrent chez eux dans leur bateau à cabine. C'était comme un bateau du passé avec des ombres à bord. Les vieux Coldevin… ils ne comprenaient pas bien cela : il n'y avait pas de chemin ici dans le temps, disaient-ils ; là il n'y avait pas de maison autrefois, disaient-ils. Puis ils secouaient la tête et ne s'y reconnaissaient plus, ils n'étaient pas sûrs d'être vraiment venus à Segelfoss cette fois-ci. Et ils retournèrent chez eux, sans avoir fait de promenades dans le taillis et sans presque avoir parlé.

Le consul Fredrik et sa femme restèrent quatre jours, puis le bateau-courrier en direction du Sud passa et les emporta. Le consul Fredrik n'avait plus non plus la même vitalité qu'autrefois, il avait fortement grisonné et il avait des poches qui lui pendaient sous les yeux. Et sa femme était grosse et bourgeoise et même, ces derniers temps, elle s'intéressait aux Missions, et elle l'accompagnait. Le lieutenant aussi avait ses préoccupations personnelles, son chagrin était si extraordinairement grand, si étonnamment grand ; on n'aurait pas attendu du lieutenant qu'il eût des insomnies, parce qu'il avait perdu Adelheid… qu'il avait déjà perdue avant sa mort. Mais alors le séjour de Segelfoss ne pouvait présenter aucun agrément pour le consul Fredrik cette fois-ci, c'est pourquoi il ne fit pendant ces quatre jours qu'aspirer au départ.

Il avait bien ses habituelles soirées avec son vieil ami, autour d'un verre de vin, mais elles étaient si solennelles et les propos manquaient tellement de gaieté.

Il ne put presque pas prononcer un mot touchant tous les bouleversements sur le domaine ; quand le consul fit une allusion à ce que malheureusement il n'était pas sans responsabilité dans ces bouleversements, le lieutenant l'écarta aussitôt et dit :

— Non, je te remercie, c'est à toi qu'en revient le mérite. Alors le consul essaya de parler de Willatz… Est-ce que Willatz allait continuer à Berlin ?

— Naturellement, répondit le lieutenant. Il part pour le Sud avec le même bateau que toi.

— Ma fille Tea, dit le consul… tu te rappelles Tea ? Elle a épousé le quartier-maître.

— Margrete a eu raison.

— Le quartier-maître est capitaine maintenant.

— Tu vois !

— Capitaine sur le vapeur « Le Taon » 52 pieds de long. Ah ! mais cela n'arrange pas les choses !

Comme c'était désespérant de causer avec son ami à présent ! Le

consul Fredrik regrettait presque d'être venu à l'enterrement. Oui, parce qu'à parler franc, il avait vécu la vie de petite ville durant tant et tant d'années qu'il commençait à trouver que ça faisait le compte.

Mais le consul Fredrik, qui parlait si gaiement et riait si volontiers, se retirait parfois dans la solitude et tombait en méditation. Il faisait sans doute cela par convenance. Et un jour que ce n'était peut-être pas assez tranquille autre part, il entra dans la chambre à coucher de Madame Adelheid et y demeura un moment. Il prit un peigne qui se trouvait là parmi d'autres parures et il le regarda ; et il le trouvait sans doute beau, car il le regarda longtemps. Et, comme si l'idée lui était venue qu'il n'était peut-être tout de même pas convenable de s'asseoir dans cet endroit et d'y tomber en méditation, il sortit sans bruit de la chambre.

Il descendit dans la serre. Il aurait pu y aller tout de suite, il y faisait bon et solitaire. Quoi… avait-il emporté le peigne ? Ridicule ! Bah, puisque aussi bien il l'avait fait… une bagatelle avec laquelle il ne voulait même pas tourmenter le lieutenant. C'est comme s'il s'en dégage encore un léger parfum… l'odeur de sa chevelure ? Imagination, cela sent l'écaille. Mais si tout à coup elle se mettait de nouveau à chanter, là-haut dans le salon, et si son chant descendait ici, vers ces fleurs ? Ah !… quand elle déployait sa passion comme un éventail et se montrait douce et folle. Pauvre d'elle ! Mais pauvres de nous tous !…

* * *

Jeune Willatz avait des remords, il avait cessé d'écrire à Mariane. Comment cela était-il arrivé ? Insensiblement, parce qu'il avait eu tant à faire. Oui, et puis, dans son amour et son tourment, il s'était confié à sa mère, qui en avait conçu une extraordinaire inquiétude et n'avait plus voulu entendre parler de correspondance. Quand Willatz objecta qu'il aimait Mariane jusqu'à la mort, sa mère dit : « Attends dix ans, alors nous verrons ! Pour le moment, il faut d'abord devenir quelque chose et donner de la joie à ton père, tu sais. »

Mais quand Willatz revit Mariane, sur le quai et ensuite au cimetière, il ne trouva rien de mieux que de lui donner la main, et elle le regarda bien en face, se glissa tout contre lui, et se tint presque contre sa poitrine en levant les yeux vers son visage. Mariane était si étourdiment tendre.

Ils finirent par se rencontrer ; Jeune Willatz était forcé de descendre par la route et Mariane se trouvait là. Comme il y avait une belle oseraie, bien profonde, un peu au-dessus du pont, ils s'y rendirent en toute hâte. Jeune Willatz était déjà en costume de voyage et, quand le bateau arriverait, il s'embarquerait ; mais bien qu'il eût si peu de

temps, il n’arriva à rien dire. Ah ! où étaient passés tous les mots qu’il avait dans la tête et dans le cœur ! Mariane aussi était silencieuse. Ils cueillirent chacun une baguette pour en arracher les feuilles.

— Je dois repartir aujourd’hui, dit-il.

— Oui.

— Ce n’est pas autrement loin, dit-il.

— Félix aussi doit partir, répondit-elle. Il doit aller au Mexique.

— Bah ! au Mexique !

— Oui, parce qu’il ne veut pas étudier. Et moi aussi je dois partir, à Christiania, dit Mariane. Et tantôt j’en ai envie et tantôt je ne veux plus.

— Christiania est encore moins loin que Berlin, alors il n’y a rien à appréhender.

— Ne peux-tu pas recommencer à m’écrire ? dit-elle.

— Si. Mais je n’en ai pas le temps, si je veux devenir quelque chose, disait Mère.

— J’ai écrit bien des lettres pour toi, j’en ai écrit hier et aujourd’hui aussi. Tiens, dit-elle en lui remettant quelques lettres. S’il te plaît !

Et Willatz tendit la main à la fillette, la remercia, et mit les lettres en sûreté dans sa poche, et il était muet de bonheur et de confusion.

Et, comment cela se fit-il… elle était grande et douce, ses cheveux d’Indienne épars sur les épaules, brune et rouge de visage… comment cela se fit-il… toujours est-il que Mariane se glissa de nouveau tout contre Willatz et il l’entoura de ses bras et il ne savait plus où il avait la tête. Comme ils restaient là à se regarder mutuellement la nuque, il parvint à dire :

— Laisse-moi t’embrasser… pour les lettres… Si tu trouves que tu peux me le permettre.

Et comme un petit mouvement de consentement avait parcouru le corps de Mariane, leurs lèvres se joignirent, si infiniment, et tous deux fermèrent les yeux.

Mais, après cela, le rendez-vous fut écourté. Car ils ne pouvaient plus se regarder et ils ne parlaient plus que comme s’ils s’adressaient à la terre.

— Alors, adieu, dit-il.

— Adieu, dit-elle.

Quand Jeune Willatz rentra à la maison, Gottfred le conduisit dans la chambre de son père. Le vieux père courbé était très solennel, il dit :

— Je t’ai attendu.

— Pardon, je…

— C’est tout pardonné. Hem ! Tu t’appelles Willatz Wilhelm Moritz von Platz Holmsen.

— Oui ? demanda le fils.

— C’est comme cela. Tu t’appelles ainsi. Hem ! Et couramment : Willatz.

— Oui ?

— Tu peux t’appeler Moritz couramment si tu en as envie.

— Non, pourquoi cela ?

— Si tu en as envie, dis-je.

— Oui, mais je n’en ai pas envie.

— N’est-ce pas mieux de s’appeler Moritz, en Allemagne ? Ta mère… nous lui devons bien cela.

— Je suis inscrit sous le nom de Willatz, objecta le fils.

— Ta mère t’appelait Moritz.

— Je ne me rappelle pas avoir entendu ce nom.

— Si, quand tu étais parti.

— Elle ne le faisait plus jamais.

— Bien, alors il n’est plus besoin d’en parler. Hem ! Tu excuses qu’il n’a été invité personne à ton dîner aujourd’hui.

— Oh ! cher…

— Nous ne pouvions pas cette fois, nous lui devions cette attention.

— Mais, pense, si tu avais pu m’accompagner aujourd’hui, père !

— Je n’ai pas le temps, mon enfant. Du reste tu es maintenant toi-même un homme. Conduis-toi bien, Willatz, et bon voyage !

XVII

Si c'eût été comme dans l'ancien temps, le lieutenant eût élevé un monument sur la tombe d'Adelheid. Que pouvait-il faire maintenant ? Naturellement il avait déjà trouvé les moyens nécessaires à une grande et digne plaque de bronze, mais ce n'était pas un monument, une sépulture. Et naturellement il aurait, au nom d'Adelheid, offert à l'église des vases sacrés d'argent doré s'il avait d'une manière quelconque entrevu la possibilité d'y pourvoir.

Alors, il commençait à être à court de revenu ?

Pourquoi n'aurait-il pas été à court ?

Déjà il avait dû abandonner l'idée de l'orgue. Et s'était-il vu en état de faire peindre le portrait d'Adelheid et le sien pour la galerie des ancêtres ? Cela vexait cet homme d'ordre né qu'une aussi grande affaire fût négligée. En outre, il y avait Petit Gottfred, il fallait faire quelque chose pour lui. Et Petite Pauline, devait-elle être mal traitée ? Et le demi-Lapon Petter qui, à le bien prendre, avait été autrefois l'écuyer d'Adelheid.

Oh ! c'était sans doute bon à quelque chose qu'Adelheid fût partie à temps, elle eût été incapable de supporter cette situation, son chant se serait tu. Il est, dans une famille, des malheurs qui tournent à la bénédiction, le ciel a exercé sa miséricorde offensivement, dit-on, comme l'humaniste que l'on est.

Mais lorsque Fredrik Coldevin avait demandé si Jeune Willatz devait retourner à Berlin, c'était par trop ridicule. Où devrait-il aller sans cela ? Devrait-il peut-être rester à la maison et mettre le nez dans la misère de son père ? Ce pauvre Fredrik, la vie l'avait bien malmené ; il ne se rendait même plus compte qu'il s'agissait ici d'un Willatz Holmsen qui demeurait de préférence à l'étranger, mais venait parfois en visite à la maison.

On n'était pas dompté, on était taciturne, et fier on était, guerrier et homme du monde, fort par sa volonté. Peut-être la vie n'intéressait-elle plus le vieux lieutenant ? Oh ! alors il n'aurait pas passé les jours à la chercher des yeux autour de lui et les nuits à se tordre de désir vers elle.

L'année de deuil n'était pas écoulée et tout lui recommandait de faire preuve d'ordre en cela aussi, mais en même temps sa patience était à bout ; il voulait remettre en usage les soirées de lecture.

Et Petite Pauline était maintenant sa femme de chambre ; il fallait bien que quelqu'un le fût, et elle avait cette manière jolie et tranquille et elle avait ce regard bleu velouté. Le lieutenant voulait sans doute, pour changer, faire à nouveau le pacha. Il sonna Daverdana.

Cela prit un temps avant qu'elle vînt, il était étendu sur son divan et pensait avec satisfaction qu'elle était en train de se laver les mains… Quand elle s'avançait dans la pièce, elle avait une telle ondulation des hanches qu'elle éveillait en lui le plus dangereux espoir… Il était étendu, les deux mains nouées en poings dans ses poches de pantalon, brutal et fou… Elle irait là-bas prendre le livre, puis elle reviendrait, onduleuse, onduleuse…

Mais comme c'était un clair soir d'été, les yeux du lieutenant commencèrent à errer par la chambre, il regarda les meubles et les tableaux, et il y avait là une grande photographie d'Adelheid, et il y avait là l'alphabet et tous les joujoux de Willatz… des choses anciennes maintenant, le temps avait marché.

Le temps avait marché.

Ses poings se dénouèrent dans ses poches et il continua à poursuivre cette idée : comme le temps avait marché. Combien d'années lui restait-il, au fond ? Ah ! Seigneur ! comme il avait été frustré et plumé !

Quand il entend venir Daverdana, il saute brusquement sur ses pieds et reste debout, roide, droit comme un *i*. Était-il furieux ou égaré ? Son ancien emportement l'avait sans doute repris, il se tenait là, roide et ne bougeait pas ; quand Daverdana entra, il dit seulement quelques mots la concernant : qu'elle était une bonne servante, hem ! qu'elle avait toujours été une bonne servante, bref… hem ! Son accès se dissipait et il finit par dire : « Attends un peu, reste là ! » Puis il prit un billet de banque dans son tiroir et le lui donna.

Daverdana fit la révérence, rouge et heureuse, et remercia. Oh ! cela avait de la valeur quand le lieutenant disait un mot de louange ou de blâme. Mais Daverdana était si étonnée qu'elle resta là, après que le lieutenant lui eût fait un signe de tête, car, ne devait-elle pas lire ? ne devait-elle pas jouer aux dames ? Et le lieutenant dut répéter son signe de tête et dire : C'était tout !

La question était réglée.

De même qu'autrefois il avait décidé, vis-à-vis de sa femme : c'est la dernière fois ! de même il décidait maintenant vis-à-vis de la vie elle-même. Pourquoi toutes ces années de maturité lui avaient-elles été gâtées ? Bah !… il pouvait faire la seule chose qu'un vieil homme eût à faire sans devenir répugnant pour soi-même et les autres : il pouvait rester vertical, droit comme un *i*. Aurait-il dû étendre la main et s'offrir

un pauvre repas à la grande table ? Il était un convive qui avait été passé au crible et rejeté, il ne voulait pas se joindre à la valetaille pour manger une bouchée en cachette, il boudait, obstiné et vertical. Vraiment, il dédaignait de procurer quelques douceurs aux restes qui demeuraient de lui ; elles ne lui avaient pas été offertes plus tôt, il ne voulait pas se les offrir maintenant. Une vengeance sur soi-même ? Oui, une vengeance sur soi-même, sur tout, sur l'ensemble, vertical…

Ce fut la dernière fois.

* * *

Petite Pauline ne fut pas destituée de son grade de femme de chambre, oh ! tant s'en faut ! Mais, comme le lieutenant avait une aptitude nonpareille à se procurer des dépenses à toute occasion, il fallait que Pauline aussi reçût un billet de banque, puisque Daverdana en avait reçu un. Et ce n'était d'ailleurs qu'un de ces nouveaux petits billets qu'il avait presque honte de donner.

— Oh ! es-tu si contente ? dit-il à Pauline… car le lieutenant cause parfois un peu avec elle.

— Oui, merci, dit Pauline.

— Et as-tu besoin d'un autre ?

— Oh, non, merci, non…

Puis il continua à causer avec elle : quel métier allait-on lui faire apprendre maintenant, quelle était son idée personnelle ? Avait-elle envie d'apprendre la couture ?

Non, Pauline préférait apprendre le métier de gouvernante de maison.

C'était cela qu'elle voulait ? Gouvernante de maison ? Ah ! Eh ! bien, Demoiselle Salvesen pouvait lui enseigner cela ; ce n'était pas une mauvaise idée. Il en parlerait à Demoiselle Salvesen…

Et de même il causa avec le télégraphiste Baardsen au sujet de Petit Gottfred ; le gamin pourrait peut-être apprendre à télégraphier. Pensez, il était si peu grand et si peu robuste, Gottfred, on n'en ferait jamais un bon pêcheur ; par contre, Madame l'avait assez bien instruit dans les langues.

Le télégraphiste Baardsen était un gaillard remarquable ; quand le lieutenant était entré, il était assis et jouait du violoncelle, un instrument presque noir avec un son puissant, il se leva et salua en s'inclinant. Après avoir entendu l'objet de la visite, il répondit :

— Naturellement, Monsieur le lieutenant, du moment que c'est votre désir.

Ce n'était pas de l'ironie, c'était de la politesse, comme si le lieutenant était encore grand seigneur terrien à Segelfoss.

Sur quoi, le lieutenant devint tout aussi poli et dit qu'il était très reconnaissant.

Quand le lieutenant fut parti, le télégraphiste Baardsen fit un saut à l'étagère au rideau, but un coup à la bouteille qui se trouvait là et se rassit avec son violoncelle. Ses larges épaules ondulaient tandis qu'il jouait.

* * *

Et les jours passaient, le lieutenant vieillissait de plus en plus, mais se tenait droit comme un *i*. Mais, par contre, quel était le souci qui faisait grisonner les cheveux et la barbe de M. Holmengraa, lui qui n'avait aucun souci ? C'était frappant. Ces deux semaines d'orgie ne pouvaient vraiment pas l'avoir mis dans cet état, et que Madame Adelheid fût morte, cela ne le concernait pas, elle n'était pas sa femme.

Félix était parti. Oui, parce que Félix ne voulait rien apprendre, expliquait le père, c'est pourquoi il devait retourner auprès de ses proches, au Mexique. C'était pitié de voir combien M. Holmengraa en fut affligé, comme on pouvait s'y attendre. D'une manière générale, le temps était passé où il n'y avait que rayons de soleil pour tous les gens de Segelfoss, car Daverdana, elle aussi, avait, en vérité, commencé à baisser la tête et à se ronger les sangs, la servante Daverdana, avec sa jeunesse et ses cheveux roux. Elle se tenait un jour tout contre le puits de l'étable, derrière tous les bâtiments, et là se tenait aussi, chose assez incroyable, M. Holmengraa, et Daverdana lui sanglotait en pleine figure ; la gouvernante, Demoiselle Salvesen, les avait même surpris et avait vu cela. Eh bien !… le monde était-il hors de ses gonds ? Le monde suivait son cours régulier, parfaitement. Demoiselle Salvesen a un énorme pressentiment et pense : Comme il aurait facilement pu arriver que ce soit moi-même qui sois là à pleurer devant M. Holmengraa !

Rien que rayons de soleil pour tout le monde ? Et même un homme comme « Per à la boutique » avait eu une attaque, le gros « Per à la boutique », lui qui devait parfois repeser ce qu'il avait pesé lui-même, parce qu'il avait pesé trop juste… et c'était lui qui avait eu une attaque. Ce n'était pas non plus un petit dommage qu'il avait éprouvé ; il était paralysé d'un côté et le médecin de district Muus dit qu'à la prochaine fois ce serait fini. Alors ce fut pour « Per à la boutique » comme si l'univers était sorti de ses gonds, et il n'y comprenait rien. Quoi !… est-ce qu'un côté de lui était étendu ici avec lui dans son lit, et pourtant était mort ? Il était, d'une certaine manière, juste dans sa fleur maintenant, jamais il n'avait été si habile à compter faux et

depuis qu'il avait obtenu licence de vendre du vin, c'était inconcevable ce qu'il vendait de fines et chères denrées pour les chaumières. Oui, des « rudeaux » ? Mais aussi des fichus de soie, des bas tricotés à la machine, des suspensions avec des prismes de cristal. Était-ce tout ? Ho ! qui donc irait encore trimer et travailler à quelque ouvrage les soirs d'hiver, quand on pouvait acheter tous les objets pour de l'argent chez le « Per à la boutique » ! Il vendait des râteaux tout montés et des manches de hache fabriqués en usine ; il vendait du café grillé et moulu dans un délicat paquetage, il vendait du beurre artificiel en cruches et du lard d'Amérique. Dans l'ancien temps, il fallait hacher soi-même son tabac pour la pipe… passée, finie cette fatigue, « Per à la boutique » tenait du tabac tout haché. Des bottes ? Dans l'ancien temps, Nils le cordonnier venait s'installer dans les fermes et les métairies et confectionnait toutes les chaussures dont la maison avait besoin pour un an, et il conformait son cuir et il poissait son fil et il cousait divinement bien, Nils le cordonnier… Maintenant, « Per à la boutique » vendait des chaussures venues de la ville et elles étaient minces comme du drap et brillantes comme du verre.

On ne pouvait donc pas dire que « Per à la boutique » n'avait pas été actif, et il n'y comprenait rien, mais maintenant il était au lit. Du reste, il conduisait encore son commerce par l'entremise de sa femme et de ses enfants et il dirigeait avec autorité, de son lit, il n'y avait rien qui restât en plan. Dans ses jours de santé, il avait toujours su garder les distances autour de soi, il le faisait aussi maintenant, il se servait d'une canne pour frapper quand il voulait appeler quelqu'un. Il avait fait venir le docteur, il avait fait venir des rebouteux et des rebouteuses, il avait bu de l'huile de foie de morue et de l'opodeldoch, il avait fait des développements froids… ce qui, du reste, avait été le pire… Un jour, il frappa avec sa canne et demanda le pasteur, pour voir si cela ne pourrait pas l'aider.

— Vous voyez ici le pire qui soit arrivé à un être humain dans la vie terrestre, dit-il.

Le pasteur Lassen le consola en lui disant qu'il avait encore une âme saine, qu'il avait encore la vie.

— La vie ? Non-on. Voyez-vous cette canne-ci ? J'ai exactement la même vie comme elle a.

Pour le radoucir, le pasteur Lassen lui parla de Jésus et de sa Passion ; qu'était ceci en comparaison ? Il devait être reconnaissant envers Dieu pour son côté sain…

— Vous ne parlez que du côté sain, répondit le malade, mais il n'est plus vraiment sain lui non plus, je dois vous dire. Et « Per à la boutique » indiqua du doigt divers défauts aussi sur son côté sain…

— Mais, voyez maintenant ce côté-ci », dit-il, et il prit son bras mort et le jeta vers le mur pour que le pasteur pût le bien voir. « C'est ce côté-ci dont je parle. Il est étendu là, mais si je ne le voyais pas, je n'en saurais rien. Est-ce que ça a un sens, il ne vaut pas sa nourriture ! » Puis il prit la main morte avec l'autre main, à la pincée, et la tint en l'air et la tourna et la retourna. « Voici la main qui va avec, dit-il, maudite soit-elle… pardonnez mon péché ! » Et il rejeta la main contre le mur.

Le pasteur Lassen le consola de nouveau, et, pour essayer cela aussi, il l'appelait Jensen. « Au fond, ce n'est pas tout le monde pour qui tout a aussi bien marché dans la vie que pour vous, mon cher Jensen, et il faut méditer si vous ne devriez pas vous accommoder d'un peu d'adversité, pendant quelque temps ».

Le malade se tortille d'impatience et demande :

— Alors, vous ne pouvez pas m'aider non plus ? Ne connaissez-vous aucun remède… que ce soit invocation ou n'importe quoi ?

— Invocation ?

— N'en est-il pas ainsi que vous autres pasteurs vous savez différentes choses dont nous autres sommes ignorants ?

C'était sans doute à cela que « Per à la boutique » avait pensé quand il avait demandé le pasteur.

— Oh ! si, on peut bien le dire, dans une certaine mesure, répondit M. Lassen, et il ne nia pas qu'il sût une chose ou une autre. Le fils de pêcheur de la chaumière, là-haut, avait maintenant le dessus et il résolut d'en profiter… pour la bonne cause, naturellement. Ce pouvait être assez curieux aussi de savoir jusqu'où allait la canaillerie de ce « Per à la boutique » ; ne serait-il pas possible de l'amener à faire des aveux ?

Le pasteur Lassen alla à la porte et la ferma bien, quoiqu'elle fût déjà bien fermée, puis il s'assit auprès du malade et le regarda. « Per à la boutique » prenait sans doute tout cela pour une introduction à l'invocation, aussi avait-il bon espoir.

Alors Lassen dit :

— Ce ne serait pas des fois que… maintenant j'interroge en qualité de père spirituel, Jensen… cela ne se présenterait-il pas ainsi que vous avez été trop habile, précisément avec cette main morte, Jensen ?

« Per à la boutique » bâilla… et même il avait autour de la bouche le chaume d'une barbe de deux semaines.

— Quoi ? dit-il. Habile avec elle ?

— Pour peser et mesurer faux, dit M. Lassen. J'interroge au nom de

Dieu lui-même.

« Per à la boutique » laissa sa bouche se refermer, la curiosité se transforma instantanément en colère. Il saisit sa canne.

— Habile-moi ci et habile-moi là, dit-il. Quoi… est-ce pour ça que tu es venu ? Rentre chez toi et fais un discours à ton père et à tes gens. Ma parole, le gamin est fou !

Oh ! comme il était fâché contre M. Lassen, contre le père spirituel, oui, il le tutoya et l'appela expressément Lars.

Et le pasteur s'en fut.

Mais alors le malade cria encore derrière lui :

— Et salue ton père avec ça : qu'il paie ce pour quoi il est dans mon livre ! Racaille !

Le pasteur Lassen monta tout droit à la cabane de ses parents et exécuta un petit lavage de tête général.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'il en advenait de Daverdana, allait-elle traîner là encore des semaines sans se marier ? Et que faisait le père, est-ce qu'il allait rester ici dans sa métairie et devoir à Dieu et à diable ? « Per à la boutique » voulait avoir son argent !

— Il faut que tu trouves moyen d'arranger tout cela, dit-il. Moi je n'ai rien pour te venir en aide, sinon je te l'aurais donné jusqu'au dernier fil. Mais tout ce que je gagne passe en livres et en instruction. Il faut que tu trouves toi-même une issue.

— Oui, dit le père. Mais pour le moment, ce n'est pas si facile que ça, et où est-ce que je le prendrais ? Le lieutenant ne veut pas me vendre la métairie, et je reste là.

— Lui as-tu demandé ?

— J'ai demandé le Holmengraa.

Pause. Le fils réfléchit.

— C'est justement Holmengraa qui doit arranger ça, dit-il. En tout cas, je ne veux pas avoir ma carrière brisée pour vous tous ici.

— Certes non, tu ne veux pas, dit le père… Qu'est-ce que c'est que tu ne voulais pas avoir brisé ?

— Ma carrière.

— Non, c'est ce que j'ai dit tout le temps, que tu ne voulais pas l'avoir brisée. Ce jour même, je vais trouver le Holmengraa, et je lui offre un accord, en tout bien tout honneur.

* * *

Le lieutenant ne faisait plus chaque jour sa promenade à cheval, il

avait commencé à se promener à pied. Cela étonnait tous les autres, excepté lui-même : ses chevaux n'étaient-ils pas dans l'écurie comme auparavant et le demi-Lapon Petter ne devait-il pas les sortir de temps à autre pour leur donner du mouvement ? Alors, pourquoi donc le lieutenant ne les montait-il pas plutôt lui-même ? Il avait ses idées à lui, il voulait peut-être s'habituer à temps à se passer de chevaux. Il était tourmenté par l'insomnie, il marchait et réfléchissait, et fréquemment il rôdait là-bas autour de la tuilerie, prenait des mesures, comptait les pas et hochait la tête. Il avait sans doute choisi un coin de cette grande bâtisse de planches pour un usage déterminé, il marquait l'emplacement des fenêtres sur le planchéiage. Mais parfois le lieutenant pouvait être plusieurs jours sans venir à la tuilerie, et alors il s'en allait avec une pioche et une bêche et une quantité de pots de fleurs et creusait la terre. Oh ! mais il creusait en des endroits si singuliers que les gens avaient leur idée là-dessus : est-ce que le lieutenant, le troisième Willatz Holmsen, aurait aussi commencé à chercher le trésor de l'ancêtre de la lignée ? Alors, cet homme fier et si peu superstitieux avait fait du chemin. Peut-être que l'insomnie lui avait troublé l'esprit. Mais ces pots de fleurs de la serre que sempiternellement il remplissait et vidait, à chaque endroit où il creusait, ils semblaient en tout cas n'être là que pour la frime.

Son aspect ne présentait rien d'insolite ; s'il avait quelque tourment, il le portait bien. Depuis que ce vieux cavalier s'était mis à tant marcher, on remarquait davantage ses jambes arquées et il pouvait paraître voûté parce qu'il tenait les yeux attachés à la route. Mais affaibli et ramolli ? Lui ? De l'acier !

Quand il apprit que la gouvernante devait se marier, il mit tout son zèle à hâter cet événement, encore que ce fût à son propre dommage : « Naturellement, dit-il ; quel jour avez-vous pensé ? Ne remettez pas ! » Mais quand l'idée lui vint que cet empressement pouvait être mal interprété, il ajouta : « Non pas que… je ne puis penser à mener la ferme sans vous ! »

Sa louange avait la plus grande valeur aux yeux de Demoiselle Salvesen et elle dit, dans sa reconnaissance, qu'elle ne voudrait jamais partir avant d'avoir mis quelqu'un à sa place. Du reste, Petite Pauline est devenue vraiment capable dans ces dernières semaines, dit-elle.

— Ah ! cela me fait plaisir ! Hem ! j'en viendrai tôt ou tard à m'installer une couple de pièces autre part, alors ne retardez pas votre mariage d'un jour par égard pour moi.

— Le lieutenant ne veut-il pas demeurer ici au domaine ? Excusez, mais alors, où logera Jeune Willatz quand il viendra à la maison ?

— Il ne viendra pas, il n'a pas le temps.

— Mais il viendra bien un jour ?

— Non. Moi, j'ai plus de temps, j'irai vers lui. N'avez-vous pas lu ce qu'on dit de lui dans les journaux ? Il est musicien, il compose.

— Le lieutenant ne veut-il pas que je reste en tout cas un an ?

— Non. Mais je vous remercie. Qu'est-ce que vous voulez me demander ?

La gouvernante expose sa requête et dit :

— Mon fiancé trouve que nous ne pouvons guère nous marier avec simplement quelques sous d'économies. Et à part cela, nous n'avons rien d'autre que la maison. Ce n'est pas de la terre.

— De la terre ?

— Seulement de quoi nourrir une couple de vaches, Monsieur le lieutenant, rien que pour le lait nécessaire.

— Cela doit pouvoir s'arranger. Hem !

— Ah ! Seigneur, si cela se pouvait ! dit Demoiselle Salvesen. Mon fiancé a si souvent prié M. Holmengraa de demander au lieutenant ; mais M. Holmengraa a chaque fois répondu que le lieutenant ne voulait pas vendre.

Il dressa l'oreille, il ne fit aucune question, mais il amena la gouvernante à répéter sa phrase. Puis il hocha la tête et dit :

— Cela doit pouvoir s'arranger pour vous céder une parcelle, Demoiselle Salvesen.

Le lieutenant s'en va en flânant, il descend de nouveau à la vieille tuilerie, prend des mesures et hoche la tête. Pourquoi donc ne mettait-il pas en train l'installation ? C'étaient de rudes journées, où il était difficile de rester vertical, et il ne sait peut-être à quel saint se vouer, mais il mesure et hoche la tête, comme si ce qu'il vient d'entendre ne le touchait pas autrement. Ah ! ah !… M. Holmengraa disposait déjà du terrain de Segelfoss et déclarait au nom du seigneur terrien qu'il ne voulait pas vendre ! Hem ! Voilà Demoiselle Salvesen qui avait été au service d'Adelheid et au sien pendant maintes et maintes années et ne pouvait pas obtenir un morceau de terre de son vieux maître !

Le lieutenant passa sa bague à la main gauche. Oh ! l'étonnant homme, voilà des mois qu'il avait cessé de changer sa bague de main, il n'y suffisait plus, il aurait plutôt fallu la porter tout le temps à la main gauche, mais cela, il ne le voulait pas, par égard pour la mémoire d'Adelheid. Maintenant il la changea de main, comme s'il avait encore quelque chose à se rappeler, quelque chose à diriger, à sauver. Une petite comédie vis-à-vis de soi-même, une innocente bravade que son inflexible volonté élevait au rang d'un acte précieux, rendait valable.

Il voulait rentrer à la maison et relever l'inventaire de son mobilier.

Il quitta la tuilerie et, quand il se fut un peu éloigné, il se retourna, la regarda et hocha la tête. Et ceci était sans doute encore une comédie, il avait déjà cent fois imaginé chaque petit détail dans la transformation de cette tuilerie en habitation humaine… et il en était toujours au même point.

Il marchait en regardant la route, à son habitude, il remarqua les empreintes d'une paire de bottes d'homme montant au domaine. Il eut le temps de s'imaginer un malheur et de prendre la résolution de l'aborder comme il convenait à son caractère.

M. Holmengraa s'était arrêté et l'attendait.

Les messieurs se saluent, grande politesse des deux côtés. Ils entrent, s'asseyent et parlent, pour commencer, de choses tout à fait indifférentes. M. Holmengraa a quelque peu maigri, il est pâle et gris, il ne parle pas de l'objet de sa visite et le lieutenant veut hâter le dénouement et lui venir en aide.

— Cela se trouve bien que vous soyez venu, Monsieur Holmengraa, j'ai à vous parler d'une affaire.

Holmengraa s'incline.

— Ma gouvernante est fiancée et doit se marier ; elle et son fiancé désirent acheter un morceau de terre de… oui, de Segelfoss. Hem ! En d'autres circonstances, j'aurais consenti à ce marché, en reconnaissance du long service de Demoiselle Salvesen. Mais, dans l'état actuel des choses, je ne puis pas vendre.

M. Holmengraa réfléchit un instant, puis il sourit et dit :

— Cela dépend entièrement et absolument de Monsieur le lieutenant.

— Non, je ne puis amoindrir votre gage.

— Oh ! le gage… oh ! pour ce qui est de ça, vous pouvez vendre tout aussi bien.

Qui au monde pouvait comprendre ce Holmengraa ? Le lieutenant s'était tellement habitué à se représenter les choses au pire – en l'espèce : peut-être être jeté dehors – qu'il éprouvait maintenant une véritable joie, son visage s'éclaira, en cachette il remit sa bague à la main droite. Et M. Holmengraa restait là tranquille, il avait parlé, il s'était montré supérieur une fois de plus.

M. Holmengraa, lui aussi, avait l'air de se réjouir… Que se passait-il dans sa tête ? Pas grand'chose, presque rien, le lieutenant lui avait simplement facilité sa propre démarche et même en quelque sorte en avait fourni la solution. Oh ! M. Holmengraa avait été si malmené ces

derniers temps : la grosse cargaison de seigle que, trop certainement, hélas ! il avait surpayée par un ordre télégraphique pendant ses jours d'orgie, l'accablait et le chassait dehors la nuit, plein d'effroi. Mais comme si cela n'avait pas été assez, la servante Daverdana était venue lui jeter ses sanglots en pleine face. Et ce n'était pas encore assez. Le père de Daverdana, Lars Manuelsen, était devenu un homme puissant, il pouvait s'exprimer et dire ceci et cela, il pouvait même menacer. Où donc était la fin ! Et Lars Manuelsen avait arrêté M. Holmengraa sur la route aujourd'hui et avait exigé une solution.

— Je vous suis de nouveau, comme tant de fois déjà, reconnaissant, Monsieur Holmengraa, dit le lieutenant. Naturellement vous encaisserez le prix d'achat à valoir sur ma dette envers vous.

— Non, merci. Je ne considère pas le gage comme amoindri le moins du monde par ce petit marché.

— Alors, le marché ne peut pas se faire », dit le lieutenant, et les deux messieurs font assaut de courtoisie chevaleresque. Où cela finirait-il !

— Dans ces derniers temps, dit M. Holmengraa, on m'a sollicité de plusieurs côtés de vous parler de ventes de terre, il y a certainement quatre ou cinq demandes. J'ai répondu que vous ne vouliez pas vendre pour le moment, je voulais éviter que ces gens vinssent vous tourmenter, alors que vous avez besoin de paix.

— Merci, je vous en suis reconnaissant.

— Mais il y a une de ces personnes en faveur de qui je voudrais dire un mot, si vous le permettez ?

— Naturellement.

— Merci. C'est Lars Manuelsen. Il s'est mis dans la tête qu'il ne peut plus rester métayer, maintenant qu'il a un fils qui est pasteur ; il désire devenir propriétaire libre.

— Ah ! Lars Manuelsen ?

— Lars Manuelsen. Il m'a vraiment quelque peu tourmenté avec cette affaire, il m'arrête sur les chemins pour m'en parler.

— C'est trop fort !

— Mais si Monsieur le lieutenant voulait me délivrer de cet homme, j'arrangerais tout. L'argent serait payé par Lars, par mon intermédiaire.

— Je suis tout disposé à agir exactement comme vous le voulez, dans cette affaire, Monsieur Holmengraa.

— Ce n'est d'ailleurs pas si peu que Lars Manuelsen réclame… de terre, veux-je dire… une pâture pour deux vaches. C'est-à-dire tous les champs entre lui et Ole Johan.

— Ah ! Lars Manuelsen ? Est-ce que son garçon peut déjà fournir tout cet argent ?

— Probablement, répond Holmengraa. J'arpenterai la terre et réglerai tout, vous n'aurez à vous occuper de rien. Je vous prie d'ailleurs de m'excuser de vous avoir retenu avec cette affaire, je suis venu à en parler parce qu'aussi bien nous étions déjà sur ce sujet. Le prix… comment devons-nous compter ?

— Comme d'habitude.

— Oui. Mais la terre et le bien-fonds de Segelfoss ont certainement augmenté de valeur maintenant.

Le lieutenant réfléchit à cette observation.

— Je tiendrais, en tout cas à ce que, dans ces deux cas, il ne soit fait aucun changement. Il s'agit ici de ma gouvernante et de mon métayer.

Holmengraa s'incline.

— Le lieutenant désire-t-il que ce soit aussi moi qui règle la vente avec l'avocat ?

— Je vous en serai une fois de plus reconnaissant.

Holmengraa s'incline.

Quand il fut sur le point de partir il se rappela que, puisqu'il était venu au domaine, sa visite devait avoir eu un objet.

— J'avais à vrai dire une commission, mais je ne veux pas vous tourmenter avec cela, je puis la présenter à Demoiselle Salvesen. Je voulais aussi en même temps vous saluer. Jeune Willatz va bien, à Berlin ?

— Admirablement.

Les deux messieurs se séparèrent.

Mais la commission de M. Holmengraa pour Demoiselle Salvesen consistait en ceci qu'il voulait demander, de la part de son commis magasinier, si Daverdana pouvait quitter son service et se marier. M. Holmengraa voulait profiter de l'occasion, puisqu'il était là et causait avec le lieutenant, pour rendre ce service au fiancé.

Et Demoiselle Salvesen comprit très bien cela.

* * *

Le lieutenant n'abandonna pas son projet de compter les choses et objets les moins indispensables du mobilier et d'en dresser l'inventaire. Il avait besoin d'argent, et il n'en avait pas, il lui fallait s'en procurer. C'était une triste besogne qu'il allait faire là : pour en tirer une bonne somme, il prévoyait qu'il devrait comprendre dans l'inventaire tel et tel

précieux meuble de famille, et lequel fallait-il sacrifier ? Un secrétaire ici, un bureau à cylindre là, des pièces splendides, de vraies merveilles, avec des bronzes dorés à plein. Est-ce que, tout compte fait, son cœur en supporterait la perte ? Et comment pouvaient-ils, en fin de compte, être transformés en argent ? Une vente aux enchères était trop affreuse et pouvait venir aux oreilles de Willatz. Mais M. Holmengraa voudrait-il de nouveau l'aider ? C'était une grosse question.

Sur ces entrefaites, Holmengraa vint effectivement quelques jours plus tard avec les contrats des deux ventes de terres et posa l'argent sur la table. Ce fut de nouveau un chevaleresque débat au sujet de l'argent, aucun des messieurs ne voulait le garder, c'était, du reste, une bagatelle pour tous les deux. Finalement, sur une joviale proposition de M. Holmengraa, l'argent fut partagé par moitié.

Ainsi l'affaire était réglée.

Grâce à cet événement inattendu, le lieutenant avait de nouveau de l'argent en poche, pas beaucoup, ce n'était pas une somme, mais assez pour la transformation de la tuilerie. Il fit venir des matériaux de Namsen ; cet argent béni ne pouvait être mieux employé. De nouveau, M. Holmengraa avait joué le rôle du destin, sans sa bienveillance, pas une seule couronne n'aurait trouvé son chemin vers personne d'autre que lui. Oui, mais il devait aussi s'avérer que M. Holmengraa était, en cette occurrence, venu en aide au lieutenant pour la dernière fois.

Il s'agissait ensuite de trouver du monde pour construire les murs et faire l'installation… il n'était pas possible de trouver quelqu'un. Voyez, entre-temps l'hiver était venu, il faisait froid et les gens ne pouvaient vraiment pas aller se faire geler mortellement pour le lieutenant, on était son propre maître dans une plus large mesure qu'autrefois. Il eut Bertel de Sagvika, qui était le père de Petit Gottfred et de Pauline. Oh ! lui, le lieutenant l'eut tout de suite, mais Bertel ne pouvait rien faire tout seul. Alors, Martin le valet dut descendre du domaine et aider aux travaux dont il était capable.

Les gens ne voulaient-ils plus travailler pour le lieutenant ? Ces gens, c'étaient pourtant ses propres métayers et journaliers, et aucun d'eux n'avait même payé la redevance seigneuriale, que d'ailleurs on n'avait jamais exigée d'eux. Mais ces gens, ils avaient pourtant bien usé de lui au temps de sa prospérité et Lars Manuelsen avait un grand fils, Julius, mais il ne vint pas. Alors on se trouvait bien d'avoir pris quelques leçons des humanistes et de pouvoir amener un petit sourire sur ses lèvres.

Ce furent donc Bertel de Sagvika et Martin le valet qui scièrent, rabotèrent, clouèrent et calfatèrent. Et ils firent deux pièces avec fenêtres et double plancher et double plafond, c'était merveille comme

tout était bien conditionné. Quant au mur de soubassement, on dut le remettre au printemps, lorsque la terre dégèlerait.

Mais cela ne s'annonçait pas comme un gai et jovial hiver, la pêche de Lofoten était « à ce jour » mauvaise et « Per à la boutique » était dans son lit, patraque, et ne voulait plus vendre à crédit aux gens les marchandises de la boutique. Restait donc M. Holmengraa, et il était, effectivement, bienveillant et serviable jusqu'à un certain point, mais maintenant le point était atteint, car il avait payé scandaleusement trop cher une grosse cargaison de seigle dans les pays étrangers et il ne s'en cachait pas, il n'était sans doute pas habitué à l'adversité et ne pouvait la supporter tout seul, il lui fallait mettre les gens dans la confidence. C'était une perte si excessive ; mais qu'est-ce qu'une perte excessive pouvait bien être pour Tobias Holmengraa, « le Roi » ? Les pêcheurs étaient à Lofoten et leurs femmes et leurs enfants venaient trouver Holmengraa et n'étaient pas toujours secourus… comment fallait-il entendre cela ? Voici, par exemple, Ole Johan, sa femme avait un si urgent besoin d'un sac de farine de froment, à cause des enfants, oui, et aussi pour ne pas rester en arrière des bonnes femmes du voisinage qui mangeaient de la bouillie blanche ; mais M. Holmengraa ne lui donna que de la farine ordinaire. Elle avait aussi, pendant longtemps, désiré un manchon de la même sorte que celui de la femme du Lars Manuelsen, il n'en aurait pas coûté autre chose à M. Holmengraa qu'un bout de papier pour « Per à la boutique » ; mais M. Holmengraa dit : non. Il ne se comportait plus du tout bien.

Quand les pêcheurs vinrent en congé de Pâques, eut lieu le mariage de la servante Daverdana et ce fut son propre frère, le pasteur L. Lassen, qui la maria. Cette fois, Holmengraa se montra de nouveau bon et généreux, et fit cadeau aux jeunes époux d'une petite maison pour y demeurer. Oui, parce que le marié était son propre employé au magasin du quai.

Mais une petite noce comme celle-là ne pouvait ragaillardir les gens pour bien longtemps, l'humeur générale était et restait sombre. Personne ne pouvait vraiment comprendre cela, le moulin tournait nuit et jour, comme auparavant, les bateaux-courriers, qui d'abord ne passaient que toutes les trois semaines, passaient maintenant chaque semaine de l'année, Baardsen à la station de télégraphe et son adjoint, Petit Gottfred, expédiaient des dépêches concernant le hareng, la morue, l'achat et la vente et les marchandises et l'activité… aussi y avait-il assez de vie à Segelfoss ; mais l'humeur était sombre.

Le lieutenant avait fait charrier au fur et à mesure par Martin le valet le piano et les meubles nécessaires dans ses chambres à la tuilerie et il commença à en faire usage au fur et à mesure. C'était une bonne manière, une manière excellente, ce n'était pas là déménager. Il

commença par coucher là-bas une nuit, il n'en éprouva aucun dommage, il fit du feu dans le poêle, il avait des lampes et des bougies, il serra les dents et dormit. Puis il recommença une semaine plus tard, c'était si nouveau, si étrange, et la rivière grondait si absurdement près, mais il se força à dormir. Maintenant le lieutenant dormait toutes les nuits à la tuilerie et ne venait au domaine que pour les repas. Il dit à Demoiselle Salvesen, et il l'écrivit à son fils à Berlin, qu'il avait, Dieu merci, trouvé un remède à son insomnie.

Le printemps vint, le lieutenant ne voulut pas redemander des ouvriers, il chargea Martin le valet de trouver une bonne pierre par-ci, une bonne pierre par-là, et de les apporter pour la muraille de soubassement, ce fut le lieutenant lui-même qui creusa la tranchée. Pendant qu'il était occupé à ce travail, il arriva un jour une lettre de Jeune Willatz disant qu'il était dans l'embarras… oh ! un hasard, c'était à une vente aux enchères, il y avait là une dame qui pleurait sur son coûteux piano à queue, son gagne-pain. Que pouvait faire d'autre Jeune Willatz, il lui rendit son piano, c'était une affaire d'honneur et une bonne action. « Cher père, c'est toute une somme, une grosse somme… je n'aurais peut-être pas dû faire cela ? C'était un hasard, nous étions allés à une vente, plusieurs musiciens, on vendait des instruments mis en gage. Et la dame pleurait, elle était sans doute professeur, et, nous autres, musiciens, nous étions là à la regarder. Alors, j'ai fait cela, j'ai pensé à toi, et je l'ai fait ; en deux mots, l'argent doit être versé dans le délai d'un mois. Qu'aurais-je dû faire, de préférence, cher père ? »

Halte ! dit le lieutenant, à soi-même et à la lettre, pas un mot de plus ! L'argent ? Cela va de soi.

Il va trouver M. Holmengraa. En route, il remarque qu'il est fortement ému, son fils lui a fait honneur, il est enthousiasmé de sa conduite, il sent ses yeux se brouiller d'attendrissement. Jeune Willatz… oh ! il était le rejeton de la race, un Willatz Holmsen comme l'avait été le père du lieutenant, son grand et noble père. Bref… je le vois…

Le lieutenant était assez sensé pour ne pas mettre cette fois un trop grand espoir en Holmengraa ; de divers signes et remarques il avait conclu que le grand usinier commençait à se retirer de lui. Par exemple, M. Holmengraa avait bien dû se rendre compte que le lieutenant manquait d'ouvriers pour sa maçonnerie, mais il ne fit rien à cette occasion et n'envoya pas un homme. Cependant, le même M. Holmengraa s'était naguère montré si infiniment serviable, qui sait si encore une fois !…

— Je vous demande pardon de m'adresser à vous aujourd'hui pour une affaire tout intime, dit le lieutenant. Pour ne pas vous retenir plus

longtemps, j'emploierai peu de paroles : je vous prierai de lire ce papier, c'est un catalogue de certaines pièces de mon mobilier, je désire m'en défaire.

— Le mieux doit être de faire une vente aux enchères, répond tout aussitôt M. Holmengraa.

Le lieutenant comprit du premier coup que sa démarche était vaine, mais, que M. Holmengraa se refusât, au surplus, à prendre en mains le catalogue, c'était une rebuffade inutilement claire.

— À vrai dire, je n'ai pas noté ici les plus précieux de mes objets, dit-il, pour ne pas abandonner tout de suite ; mais cela pourrait se faire. Des tableaux d'anciens maîtres que vous devez avoir vus chez moi, les grandes figures de marbre, les statuettes d'argent. Et vous vous rappelez probablement la grande figure de femme avec une amphore sur l'épaule, peut-être aussi « les Quatre Saisons », des chefs-d'œuvre de très grande valeur.

— Je n'en doute pas ! dit M. Holmengraa. Mais, pour le moment, je n'ai pas la possibilité d'aller plus loin.

Le lieutenant blêmit. Est-ce que M. Holmengraa était « allé loin » pour lui ? Alors il n'avait qu'à se taire.

Et voilà que M. Holmengraa commença à parler, à faire des confidences : il avait eu de grandes difficultés, une perte d'une grosse somme, il ne parlait pas ici de bagatelles, mais d'une fortune. Il aurait peut-être pu dévoiler moins et surtout moins crûment ses soucis, mais il trouvait sans doute que, pour une fois, il pouvait vider son cœur ; qui sait, peut-être n'était-il pas non plus aussi ferme dans l'adversité qu'il aurait dû l'être, cela aussi était naturel. Mais cet homme de l'îlot était tout de même un roi. Un roi doit-il être sans défauts ? Un roi peut perdre son équilibre.

Ajoutez à cela que M. Holmengraa semblait cacher, tout au fond de soi-même, cette petite singularité d'avoir un faible pour ce qui était noble, distingué. Ce lui avait été une satisfaction de fréquenter le Monsieur et la Dame de Segelfoss ; mais quel lustre y avait-il à aider le même Monsieur maintenant, ce seigneur déchu de sa terre, ce sous-locataire d'une tuilerie ? Monsieur Holmengraa n'était pas dépourvu de toute bonhomie, mais il n'était pas non plus un sot en affaires.

— Je ne vois pas d'autre moyen ; il nous faut tous deux nous restreindre, dit-il.

Ceci parut sans doute un peu trop familier au lieutenant, il répondit :

— Moi, je n'ai rien à restreindre.

— Quelque chose dans le genre de ce que vous avez déjà fait, vous

demeurez bien à la tuilerie ?

— Je dors à la tuilerie, répondit le lieutenant, et, Dieu merci, il avait repris empire sur lui-même. C'est le meilleur remède que j'aie encore trouvé à mon insomnie ! »… Et maintenant la mine pouvait bien exploser, il continua : « Pendant que j'y pense… je n'avais pas l'intention d'aborder cette question aujourd'hui, mais peut-être puis-je en parler à mon grand créancier gagiste : je demeure beaucoup à la tuilerie, oui, je vieillis aussi, et vous voulez peut-être, en conséquence, prendre d'autres dispositions pour l'exploitation de Segelfoss.

Ah ! Cela parut beaucoup surprendre M. Holmengraa… peut-être qu'en réalité cela ne le surprenait pas. Ils échangèrent les paroles suivantes :

— Dois-je prendre possession du domaine ?

— Il n'est plus à moi.

— Je ne peux pas l'exploiter.

— Je puis, selon mes forces, continuer à l'exploiter jusqu'à nouvel ordre.

De ceci M. Holmengraa se montra très reconnaissant… peut-être n'était-il pas reconnaissant du tout.

En rentrant chez lui, le lieutenant pensait, tout en hochant la tête : En vain ! que faire maintenant ? Oh ! cette démarche chez l'usinier, aujourd'hui, il la regrettait ; c'eût aussi été trop facile de sortir d'embarras de cette manière. Il ne faut pas partir de cette idée que la vie est facile, ainsi l'on est moins rabroué par elle.

Sur le dit usinier, il n'y avait d'ailleurs rien à redire, il avait si souvent trouvé un remède et si fréquemment fait preuve de bonne volonté, maintenant il était lui-même atteint par l'adversité.

XVIII

On ne pouvait rien remarquer d'insolite dans l'attitude du lieutenant, mais ce furent certainement de mauvais jours pour lui. Il se montra actif, il reprit son extraction de terre pour les pots de fleurs de la serre, c'était comme s'il désirait faire beaucoup pour ses fleurs, mais ne pouvait trouver nulle part de terre assez bonne, quelque endroit qu'il pût imaginer. Il se passa plusieurs jours avant qu'il y renonçât.

Il avait télégraphié à son fils que, bien entendu, il avait agi comme il fallait et que l'argent lui serait envoyé. Et naturellement il lui fallait se procurer cet argent, quand même il serait forcé de porter son argenterie à Trondhjem. Le désespérant et le ridicule était qu'il n'avait même plus l'argent pour ce voyage.

Tout un chacun en pareille circonstance se serait affaissé et serait devenu caduc, mais cela ne fit qu'endurcir le lieutenant ; il commençait à se servir d'une canne parce qu'il s'était mis, d'une manière générale, à aller à pied, c'était tout. Cette canne lui venait de son père, le noble Monsieur, et elle avait une pomme d'or et un cordon de soie pour l'accrocher au poignet ; elle seyait au lieutenant et était bien loin de l'amoindrir.

Un jour, il rencontra le médecin de district et l'avocat sur la route, tous deux saluèrent cet homme profondément éprouvé, le docteur Muus salua aussi, parce qu'il était bien élevé. Voyez, là venait, à pied, ce seigneur terrien d'autrefois et, d'après des renseignements sûrs, il n'avait plus ni bâtiment jaune, ni Martin le valet ; mais le docteur Muus le saluait tout de même. Oh ! mais le lieutenant répondit avec une telle indifférence, une telle distraction, qu'il s'aliéna la sympathie des messieurs, même aussi la sympathie de l'avocat. À vrai dire, l'avocat Rasch venait de réussir à acheter le morceau de pré… il avait obtenu ce qu'il voulait, il ne s'était pas engagé à en garder une reconnaissance éternelle. Et la semaine prochaine il enlèverait Demoiselle Salvesen du domaine et se marierait avec elle ; comment le lieutenant s'arrangerait-il sans gouvernante ?… C'était son affaire !

Les perspectives étaient donc sombres pour le lieutenant. Dans ces circonstances, il abandonna sans doute les fouilles du mur de soubassement ? Naturellement non. C'était de nouveau l'automne et il fallait qu'il y eût un mur sous ses chambres pour l'hiver prochain. Le lieutenant creusait et son valet charriait de la pierre. Il mettait, à ne pas céder, une volonté ferme et bénie de Dieu.

Mais le soir il s'asseyait là-bas dans la tuilerie et se donnait congé : et il faisait des réussites avec des cartes qu'il avait collées et rapiécées. Et il les cachait chaque fois avec soin pour que Pauline ne pût les voir. Dans ces derniers mois, il est arrivé divers accidents à ses mains, elles sont douloureuses et pleines d'écorchures, cela le dégoûte de les voir travailler avec les cartes, elles sont vilaines et grossières. Alors il met les cartes de côté pour le soir suivant et rêvasse une heure ou deux au lieu de jouer.

Sa situation est fâcheuse, certes, il a maintenant soixante-neuf ans, il est lourdement pressé de soucis d'argent, mais il parle tout aussi peu avec soi-même qu'avec les autres en général, il se tait, se tait obstinément, à tout, se tait. Mais à Pauline il dit… car le lieutenant cause un peu avec elle parfois quand elle descend à la tuilerie faire le ménage, et à elle il dit : « Tu crois sans doute que j'ai mauvaise mine, Pauline, mais tu te trompes, je n'ai jamais si bien dormi qu'ici ! » Et alors Pauline peut lui raconter que Demoiselle Salvesen doit se marier jeudi de la semaine prochaine, et le lieutenant répond : « Elle a raison ! Il faut vraiment que je me le rappelle. » Et, pour plus de sûreté, il passe de nouveau sa bague à la main gauche.

Il avait introduit une économie toute spéciale dans son petit ménage en bas à la tuilerie : il aimait économiser des allumettes. Comme si cela pouvait lui servir à quelque chose ! Il ne consentait pas à allumer du feu s'il pouvait tirer de la flamme en soufflant sur les tisons : il se mettait à genoux et soufflait. Il conserva cette singularité jusqu'au dernier moment. Mais il ne se faisait pas indiscrètement original. Un jour, quand il s'avéra que sa veste d'uniforme avait un trou au coude, il monta aussitôt au domaine et changea de veste. Il était occupé à son travail de terrassement et le trou aurait été un bon trou philosophique dont il aurait pu se parer un peu pour soi-même… je suis trop vieux pour de tels artifices, pensa-t-il sans doute ; il y a aussi une philosophie dans une veste intacte, pensa-t-il sans doute.

Il se couchait tôt et se levait tôt, peut-être était-ce pour épargner l'huile des lampes, peut-être était-ce par un juste instinct d'être debout avec le matin. Puis il sortait.

Il était déjà tombé de la neige, mais la terre était encore meuble, il en gelait juste une petite croûte la nuit. Le lieutenant et sa canne à pomme d'or sont dehors et marchent. C'est un matin frais, quelques étoiles sont posées çà et là sur le ciel, comme des libellules sur un fond bleu ; de temps à autre résonne aux oreilles du lieutenant un chant de coq éclatant venu de Segelfoss, de son domaine. Il se poste sur le pont et regarde là-haut vers la maison de Holmengraa, non, tout y est sombre. Et la rivière descend et descend à sa rencontre, avec son éternel murmure. Il y a du vent, il s'est éveillé comme le lieutenant lui-

même s'est éveillé, il est aveugle et invisible, sans corps, mais il est là. Comme il fait trop froid sur le pont, le lieutenant descend à petit pas vers le quai, s'installe à l'abri et regarde la mer.

Il prend la résolution d'emballer aujourd'hui même son argenterie et de s'embarquer sur le bateau-courrier sans plus de façon, il était connu et pouvait payer son billet en arrivant à Trondhjem. Il prend la résolution de se défaire de quelques joyaux, de s'enfermer à clef et d'emballer dans de l'ouate quelques ornements de table dont la misère le force à se séparer. Il est là qui hoche la tête, l'expression de son visage est irréfutable. Pendant qu'il remonte à la tuilerie, l'aube se lève, toute la contrée s'étend dans une demi-nuit, il va comme une apparition dans un paysage occulte, haut, vertical, comme une affirmation.

Il n'avait aucun pressentiment de ce qui l'attendait.

Maintenant qu'il devait partir à Trondhjem, il abandonnait sans doute les fouilles du mur ? Tout au contraire, il voulait se débarrasser de ce travail aujourd'hui, et mettre tout en ordre, il ramènerait des maçons du Sud en revenant. Après être monté au domaine pour déjeuner, il redescendit à la tuilerie et se mit au travail.

C'est alors que survint l'événement.

Il avait creusé une couple d'heures l'emplacement du dernier angle du mur quand sa pioche heurta du bois. Du bois. Il creuse autour du bois, prend la pelle et rejette la terre au dehors, creuse de nouveau, une caisse apparaît, un coffre… un éclair frappe son esprit : le Trésor ! Si jamais le premier Willatz Holmsen avait enfoui un coffre, c'était celui-là ! Le lieutenant ne croyait pas aux légendes, mais peut-être avait-il une petite chose à quoi s'en rapporter, une tradition de famille, un inventaire ; on eût dit qu'il connaissait le coffre. Longtemps, il s'efforça de le sortir de la tranchée, mais il dut y renoncer, alors il en brisa le couvercle sur place et plongea le regard dans sa profondeur obscure.

Des écrins et des cassettes dans le coffre, lourds, pleins de pièces de monnaie, des monnaies d'or. Le lieutenant se mit en devoir de porter tout cela chez lui, mais il était plus faible qu'il ne l'avait jamais encore été, de toute sa vie, ses genoux tremblaient de plus en plus à chaque voyage et c'était un bonheur qu'il fût seul.

Martin le valet vint avec une nouvelle bonne pierre pour le mur et une seconde fois avec une nouvelle bonne pierre, mais le lieutenant était invisible. Midi arriva et Martin le valet retourna au domaine.

Mais le lieutenant demeurait introuvable et finalement Pauline descend à la tuilerie pour le chercher. Oui, le lieutenant est assis là dans sa chambre, son visage est gris de souffrance. Voyez, un grand

chagrin ne l'aurait certainement pas brisé, mais s'il est si abattu, ce doit être par une grande joie. Il dut faire dire à Martin le valet de le reconduire en voiture au domaine.

Au cours de la journée, il ne fait qu'aller et venir en voiture entre le domaine et la tuilerie, il a beaucoup de choses à mettre en ordre et cela presse, demain il part en voyage. Il fait ses malles dans la tuilerie, les bourre de mystérieux paquets, de rouleaux lourds comme plomb, c'est de l'or ancien, des doublons espagnols, des guinées anglaises, c'est le Trésor. Mais oui, il y a des réserves dans un grand domaine, même si une guerre a passé dessus ! !

Le lendemain, le lieutenant partit pour Trondhjem. Son visage était gris de souffrance, c'était comme si tout son sang l'avait quitté, mais il se tenait vertical sur le bateau, debout et appuyé sur sa canne à pomme d'or.

* * *

Le lieutenant revint de son voyage complètement brisé, on le conduisit en voiture du quai à la tuilerie où on le mit au lit. Voulait-il voir le médecin de district ? Non. Jeune Willatz devait-il être avisé ? Non. Le lieutenant ne voulait rien, il voulait seulement rester au lit et se remettre, dit-il.

Mais l'état du lieutenant ne s'améliora pas, il empira, c'était une chance qu'il n'eût pas ramené les maçons. Ils ne pouvaient pas venir avant mars. Quand Pauline descendait du domaine pour lui apporter à manger, souvent Mariane aussi se présentait pour avoir des nouvelles, elle restait dehors, devant la tuilerie, et attendait, et chaque fois elle recevait la même nouvelle : il est plus mal aujourd'hui ! Et un jour, quand le lieutenant demanda… non pas le docteur ni le prêtre… mais le télégraphiste Baardsen, ce fut Mariane qui courut à la station pour le chercher.

— Je commence à douter de ma guérison, dit le lieutenant, je me suis si fortement enrhumé en revenant de Trondhjem.

À quoi le télégraphiste Baardsen ne répondit que quelques mots : la volonté du lieutenant pouvait peut-être avoir quelque effet.

— Je vous serais reconnaissant de rédiger un télégramme pour mon fils. Ce n'est pas que… vraisemblablement il n'arrivera pas assez tôt.

Baardsen répondit :

— J'ai tout lieu de croire que votre fils est en route.

Le vieux lieutenant cache sa joyeuse surprise et demande, bourru :

— Alors, quelqu'un l'a avisé ?

— Oui. C'est moi qui l'ai avisé.

Pause.

— Hem ! Je vous remercie… en cette circonstance, je vous remercie… hem ! Ce n'est pas que… il n'arrivera vraisemblablement pas assez tôt, mais… Quand peut-il être ici ?

— Avec le premier bateau en direction du Nord.

Le lieutenant compte les jours et dit :

— Il y a une lettre sur la table, je l'ai rédigée à bord. Vous avez un coffre-fort à la station, elle y sera en sûreté.

— Oui.

— Et je vous prierai de la remettre à mon fils dans le cas où… éventuellement, enfin.

— Ce sera fait ! dit simplement Baardsen, et il prend la lettre.

Le lieutenant remercie encore une fois et fait signe de la tête que c'est tout ce qu'il voulait.

— Permettez-vous que je revienne vous voir ? demanda le télégraphiste.

— Je… non seulement… en avez-vous le temps ?

— Largement le temps. Gottfred fera le travail.

— Alors je vous serais reconnaissant si vous vouliez venir me voir.

Baardsen sortit, et Mariane attendait devant la porte. Cette créature extraordinairement fidèle et mal élevée, elle ne devait avoir aucun plaisir à rester là chaque jour à attendre, mais elle s'était mis dans la tête que cela réconforterait le malade qu'elle s'informât de sa santé, elle savait que Pauline le lui avait raconté. Le télégraphiste fait un salut de la tête à Mariane et dit :

— Petite Mariane, Jeune Willatz est en route pour venir ici.

Mariane rougit de tout son visage brun et répond seulement :

— Ah !… est-ce vrai ?…

Le télégraphiste Baardsen venait constamment à la tuilerie, le malade n'avait rien là contre et, de son côté, Baardsen ne s'en lassait pas. Il apportait son violoncelle et jouait un peu, il parlait rarement et se taisait sagement ; sans lui, le lieutenant eût été privé durant ses derniers jours de la société d'un homme attentionné. Baardsen tenait le malade au courant de l'endroit où Jeune Willatz se trouvait vraisemblablement à chaque moment et le lieutenant lui en était reconnaissant. Il gisait là, gris et épuisé, et attendait son fils, ses yeux avaient déjà dans leur expression quelque chose de tourné vers l'intérieur, ses tempes s'étaient renfoncées… c'était la manière de travailler de la mort.

— Attends un peu, Mariane, dit Baardsen, un jour qu'il entrait à la tuilerie. Et de la sorte il put dire au malade que Mariane était là dehors.

— Comment cette enfant peut-elle venir ici tous les jours ! dit-il. Faites-la entrer !

— Je dois bientôt partir pour Christiania, lui annonce Mariane, et je ne sais pas si vous serez guéri à ce moment-là.

— Bien, et alors tu viens pour dire adieu. C'est gentil de ta part. Ton père a beaucoup à faire ?

— Oui. Il attend un nouveau bateau de seigle.

— Salue-le !

Au même moment, la porte s'ouvre et le médecin de district Muus fait son entrée. Il n'avait pas frappé pour ne pas troubler le malade, mais quand il fut entré tout à fait, il ôta tout aussitôt son pardessus et toussota bruyamment, avec autorité.

— J'apprends que vous êtes malade, dit le docteur, et il voulait prendre le pouls du lieutenant. Comme le malade s'y refusait, le docteur continua et s'arma d'une grande assurance.

— Ce n'est plus l'heure des bêtises. Cette fois, il vous faut plier devant moi.

Certes, l'homme faisait son devoir, et même davantage, et c'était vraiment très aimable de sa part ; mais le lieutenant n'avait jamais pu plier et il était sans doute trop vieux maintenant pour l'apprendre. Des yeux il chercha de l'aide et il appela Baardsen à son secours.

— Mettez-le dehors ! dit-il.

— Je dois vous mettre dehors, dit le télégraphiste Baardsen. Ah ! le télégraphiste Baardsen chaloupait terriblement des épaules et il enleva presque le docteur du sol en lui passant son pardessus.

* * *

Et Jeune Willatz ne venait pas et les jours passaient. Le bateau-courrier approchait, mais il approchait trop lentement et le lieutenant n'avait certes plus sa grande volonté, non, c'était surtout elle que la mort avait grignotée.

— Pour le cas, dit-il, où je mourrais aujourd'hui ou demain… on ne peut jamais savoir… j'ai une commission pour mon fils. Il viendra de Trondhjem quelques portraits de famille… de ma femme et de moi… ils ne sont pas bons, mais il faut les accrocher… parmi les autres. Voulez-vous lui dire cela ?

— Ce sera fait !

— Et au printemps, il viendra un orgue… un petit orgue pour l'église. Il s'est trouvé retardé… c'est sa mère qui me l'avait demandé. Il pourra faire agrandir le fond de l'église… trente pieds suffiront… et construire une tribune pour l'orgue. Il viendra de la charpente de Namsen. Ainsi il y aura un orgue…

Claire volonté jusqu'à la fin, volonté vermeille !

Le jour suivant, il fallut nécessairement que le pasteur Lassen, lui aussi, vînt pour faire son devoir. Il était midi et un beau soleil d'hiver brillait dans la chambre du lieutenant quand le pasteur entra.

Mais, à sa vue, le malade sourit. Cet homme qui était déjà dans les griffes de la mort tordit sa bouche en un sourire de biais, et ensuite ferma les yeux. Il ne les rouvrit plus.

Le télégraphiste Baardsen ferma la tuilerie.

* * *

Quand Jeune Willatz, deux jours plus tard, arriva à toute vapeur vers Segelfoss, le domaine, la maison de Holmengraa et le quai avaient leurs pavillons en berne ; il comprit tout de suite ce qui était arrivé.

C'était si extraordinaire, encore plus étrange que lorsque sa mère était morte. Rien ne paraissait être différent d'autrefois, mais tout était étrangement autre : il passait justement devant le hangar à bateaux derrière la pointe, celui dont « Per à la boutique » avait fait une salle de danse, le hangar était encore là, mais il était repeint et bien entretenu ; quand il entra dans la baie, il entendit le murmure du moulin. Au quai, sous le treuil, il y avait un grand bateau de la Mer Noire qui déchargeait du seigle, les matelots circulaient sur le pont et vaquaient à leurs occupations. Partout la vie, les hommes, le monde, mais les pavillons étaient en berne et son père était mort. Et lui-même, Jeune Willatz, se tenait là, le regard tourné vers la terre ferme, il avait espéré arriver à temps. Il était grand, c'était un homme fait et même il avait des boutons d'or à son gilet. Peu à peu, il devenait distrait, il voyait tout, mais ne pouvait rien retenir. Il se rappela qu'il apportait un salut pour son père, de la part de Fredrik Coldevin qui n'avait pas le temps de faire une visite à Segelfoss maintenant, mais qui viendrait en été.

Sur la jetée se présentèrent Martin le valet et Pauline, M. Holmengraa vint et tendit la main à Jeune Willatz, Madame Rasch, qui était autrefois Demoiselle Salvesen, avait le bord des yeux tout rouge. Là-bas, très loin, Mariane était debout, les mains croisées, et le regardait.

Quand il arriva à la tuilerie, le télégraphiste Baardsen faisait les cent pas en l'attendant. Ils entrèrent dans la chambre, une grande pièce

claire avec des meubles et des tableaux ; ils entrèrent dans la seconde grande pièce, là gisait le père, habillé et paré, maigre, arabiquement mort. Un manteau militaire était étendu sur le corps, Baardsen l'avait mis là parce que c'était sa place. Ainsi donc le lieutenant eut une dernière fois l'emploi du coûteux manteau.

Le télégraphiste Baardsen sortit et Jeune Willatz resta seul. Il avait entendu un rapport sur les derniers jours de son père, il avait reçu sa lettre et l'avait lue. Certainement, il dégagerait le domaine hypothéqué, l'argent se trouvait à tel et tel endroit, Dieu merci, son père avait tout le temps été riche ! Si seulement il lui avait été donné de le saluer une fois de plus et d'entendre un mot de lui ! Voyez, Jeune Willatz était assis là et il avait même des boutons d'or à son gilet. Ces boutons d'or c'était son père qui les avait achetés pour lui dans son voyage d'Angleterre et lui en avait fait cadeau, et il les avait mis aujourd'hui pour faire une joie à son père.

Il sortit. De la rivière, un murmure descendait vers lui : on déchargeait du seigle du grand bateau de la Mer Noire. On voyait Mariane monter seule la côte sur la route qui menait chez elle.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2017

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont YvetteT, PatriceC et Coolmicro. La relecture a été faite par Jean-Yves, notre partenaire de la *Bibliothèque Électronique du Québec* (**http://beq.ebooksgratuits.com/**).

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 La lieue norvégienne = 10 kilomètres.

2 En norvégien *holmen* : l'îlot, *graa* : gris.

3 Ort : ancienne monnaie valant un quart de thaler.

4 Muus en norvégien, signifie souris.